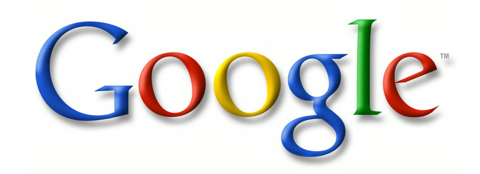


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

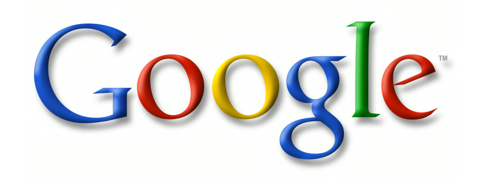
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

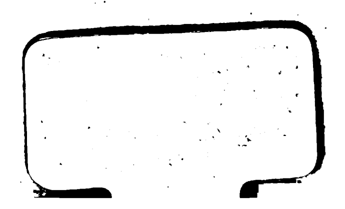
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. III B. 3870



MŒURS ANGLAISES.

L'HERMITE DE LONDRES,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MŒURS ET USAGES DES ANGLAIS AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

T. II.


Charlotte
A. Desenne del.

OBSERVATIONS

PARIS


A. Desenne del.



L'HERMITE
DE LONDRES,

OU

OBSERVATIONS
SUR LES MŒURS ET USAGES DES ANGLAIS
AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE,

FAISANT SUITE
A LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES.

ORNÉ DE GRAVURES ET DE VIGNETTES.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
BOIL., *Art poét.*

TOME SECOND.



A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE LA COLL. DES MŒURS FRANÇAISES,
RUE CHRISTINE, N° 5.
1821.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 OCT 1931
OF OXFORD
LIBRARY

L'HERMITE

DE LONDRES.

— N° XXVII. —

LES BÉVUES.

Chaque mot qu'il prononce est une maladresse.

GOLDSMITH.

Il ne peut exister dans le monde un plus digne homme que sir Michel Marall : personne n'est plus obligéant, personne n'a un meilleur cœur ; et cependant personne sur la terre ne commet plus de maladresses en compagnie. Cette malheureuse disposition d'esprit le fait passer ici pour un écervelé, là pour un insensé, ailleurs pour un mauvais railleur. Elle l'a quelquefois jeté dans des embarras très-sérieux, et lui a coûté quelques-uns de ses meilleurs amis. Enfin, il résulte de ces bévues involontaires, que sir

Michel, qui de tous les hommes est celui qui voudrait le moins blesser qui que ce soit, qui désire le plus de plaire à tout le monde, ne peut presque pas ouvrir la bouche sans offenser quelqu'un, sans dire une balourdise.

A cinquante ans il est encore aussi étourdi que lorsque je fis sa connaissance, il y a trente ans. Une preuve de la confusion qui règne dans son cerveau, c'est qu'il oublie tous les jours de remonter sa montre, et que, la remettant ensuite au hasard, il ne se trouve jamais à tems nulle part. Dans les choses les plus ordinaires de la vie il commet sans cesse des bévues; et il ne peut causer une minute avec quelqu'un sans dire quelque chose qui ne soit à contre-tems ou déplacé. S'il rencontre un homme veuf, il lui demandera des nouvelles de sa femme; s'il voit une femme divorcée, il la priera de faire ses complimens à son mari: souvent il demandera à une demoiselle comment se portent ses enfans; et quand deux personnes sont brouillées ensemble, il priera l'une de lui donner des nouvelles de l'autre. Les gens qui ne connaissent pas cet état de distraction habituelle, ou pour mieux dire de confusion perpétuelle d'idées, au

lieu de le plaindre lui supposent l'intention de railler ou d'insulter; et ceux qui lui rendent plus de justice n'osent l'inviter à venir chez eux, de peur qu'il ne dise, sans le vouloir, des choses désagréables à ceux qui s'y trouvent.

Je me souviens qu'un jour il m'avait donné rendez-vous chez lui pour aller, à cheval, voir une maison de campagne à quelques milles, sur les bords de la Tamise. Nous attendîmes assez long-tems. Enfin il sonna pour demander si les chevaux étaient prêts; et son domestique lui rappela qu'il les avait prêtés le jour même à un de ses amis.

Une autre fois il devait aller dîner en ville; il attendit patiemment sa voiture pendant deux heures: ayant enfin demandé son cocher pour le gronder, on le fit souvenir qu'il avait envoyé son carrosse chercher ses petits neveux à leur pension, à plusieurs milles de Londres.

Il perdit les bonnes grâces d'une de ses tantes pour avoir enchéri sur elle à une vente de porcelaine, et il ne l'avait fait que parce qu'il lui avait passé par la tête qu'elle avait quelque intérêt à faire monter le plus haut possible l'objet qu'on mettait en vente. Une de ses cousines ré-

voqua un legs considérable qu'elle lui avait fait par son testament, parce qu'il avait déclamé en sa présence contre le méthodisme, ayant oublié qu'elle était fortement attachée à cette secte.

Mais jamais je ne le vis faire autant de bévues qu'un jour où je me trouvai à dîner avec lui chez la marquise de L***. Sachant qu'il était ordinairement en retard de deux heures, n'ayant jamais dîné dans cette maison, et ne voulant pas y arriver trop tard, il s'y rendit deux heures trop tôt. Les domestiques qui étaient dans l'antichambre ouvrirent de grands yeux en le voyant entrer, et se regardaient l'un l'autre d'un air qui semblait dire : « Est-il fou? arrive-t-on à une pareille heure? » Cependant le valet de chambre le fit entrer dans le salon, lui présenta un journal, et l'assura que son maître ne tarderait pas à descendre. Sir Michel Marall aurait pourtant eu assez de tems pour épeler le journal lettre à lettre; et quand il l'eut fini, il trouva heureusement un roman nouveau et un recueil de poésies qu'il s'amusa à feuilleter.

Enfin les deux battans de la porte du salon s'ouvrirent, et la marquise entra. Sir Michel ne l'avait jamais vue, mais il connaissait lady

Barbara, sa sœur aînée, qui lui ressemble beaucoup. La marquise le salua avec cet air de douceur et d'affabilité qui lui est naturel. Encouragé par cet accueil favorable, il lui dit : « Je n'ai pas besoin de vous demander, Milady, à qui j'ai l'honneur de parler ; votre ressemblance frappante avec votre fille..... » — Ma fille ! s'écria la marquise en ouvrant de grands yeux, je n'en ai point. Vous vous trompez sans doute. — Probablement, Milady. Cependant..... oui, Madame, il est possible.... ; je vous demande mille pardons. »

Lady Barbara entrait en ce moment. « Voilà Milady, continua-t-il, la dame dont je vous parlais, et que je prenais pour votre fille. Lady Barbara, je vous présente mes très-humbles respects ; je suis enchanté de vous voir en si bonne santé. (C'était sa première sortie après une maladie de trois mois, et son visage l'annonçait.) En vérité la ressemblance....... — N'est pas étonnante entre deux sœurs, dit la marquise assez sèchement ; lady Barbara est mon aînée de trois ans. On dit pourtant que nous avons un air de famille. — Un air de famille très-prononcé, Milady ; une ressem-

blance frappante, remarquable dans les yeux surtout. » (Lady Barbara louche horriblement.)

Ici les deux dames partirent d'un grand éclat de rire. « Le croyez-vous, Monsieur? lui demanda la marquise. — Non, certainement, Milady, dit sir Michel qui venait de s'apercevoir que les rayons visuels de lady Barbara ne se dirigeaient pas du même côté; pas le moins du monde. — Je suis bien fâchée, dit la marquise, que vous soyez resté seul si long-tems; mais Mylord n'est pas encore de retour de la chambre des lords; moi-même je suis rentrée plus tard que de coutume, ayant été retenue chez Philips plus long-tems que je ne le pensais. — Philips? Ah! oui, je crois le connaître: un vieil usurier, rusé coquin, dur à la desserre? — Et non, je vous parle de Philips l'huissier-priseur. Il faisait aujourd'hui une vente superbe. Tout Londres était chez lui. Mais je vois que vous avez jeté les yeux sur ce roman satirique: comment le trouvez-vous? — Admirable, Mylady, plein d'esprit et de sel. Comme il arrange l'alderman goutteux qui fait son profit de la taxe des pauvres! comme il habille de toutes pièces la marquise joueuse! »

C'était elle-même que l'auteur avait voulu peindre, et elle ne l'ignorait point.

« Avez-vous regardé ce recueil de poésies ? lui demanda lady Barbara, voulant venir à son secours. Ce sont des bagatelles, des pièces de circonstance, l'inspiration du moment. — Oui, Mylady, de vraies bagatelles, comme vous le dites fort bien, indignes d'occuper un instant ; des puérilités qui n'ont d'autre objet que d'attraper l'argent des sots. — Il se peut que ce soient des puérilités, mais elles n'ont été faites pour attraper l'argent de personne. J'en suis l'auteur, Monsieur; cet ouvrage n'a jamais été vendu, et je n'en ai fait tirer qu'un très-petit nombre d'exemplaires pour quelques amis plus indulgens que sir Michel Marall. »

Il était dans les souffrances de l'agonie. « Mille pardons, Mylady, s'écria-t-il, je vous proteste..., je croyais..., j'ignorais.... »

« Je suis ravi de vous voir, mon cher baronnet, dit le marquis qui entrait en ce moment ; je craignais que vous n'eussiez oublié mon invitation. Voici mon plus ancien ami, dit-il en se tournant vers la marquise, qui le regarda d'un air qui semblait dire : Je vous en fais mon compliment. »

La compagnie commença à arriver; les équipages se succédaient, et le marteau de la porte faisait un bruit semblable à celui du tonnerre *. Le marquis, prenant son ami à part, lui dit : « Savez-vous qu'il y a plus de trois ans que nous ne nous étions vus, mon cher Michel? Depuis ce tems j'ai été à Naples, à Vienne, et à mon retour je me suis marié. Je désirais beaucoup vous présenter à la marquise, et elle sera toujours enchantée de vous recevoir quand vous aurez un moment à lui donner. — Femme charmante, en vérité, mon cher marquis! pleine de grâces et d'amabilité, la physionomie la plus prévenante; et je vois que la maison de L*** ne manquera pas de rejetons : d'ici à quelques semaines il faudra rétrécir les cordons de sa ceinture; je vous en fais d'avance mon compliment. »

Le marquis prit un air sérieux. « J'espère, sir

* La manière de frapper à une porte à Londres mérite quelque attention. Un domestique, un ouvrier, un marchand, frappent modestement un seul coup; le facteur de la poste aux lettres s'annonce par deux; une connaissance, un ami, en frappent au moins trois; mais le laquais qui descend de derrière un équipage frappe douze à quinze coups de toute la vigueur de son bras.

Michel, que cela n'arrivera pas aussitôt que vous le présumez. Je conviens que la marquise a de l'embonpoint, mais on ne doit pas l'attribuer à la cause que vous supposez. » A ces mots, il le quitta pour rejoindre le reste de la compagnie ; et le pauvre baronnet se trouva bien sot en apprenant quelques instans après que son ami n'était marié que depuis six semaines.

Le colonel O'Fagan arriva alors : après avoir salué toute la société il aperçut le baronnet, et l'attaqua sur-le-champ. « Parbleu, sir Michel, vous m'avez joué un joli tour aujourd'hui ! vous m'aviez promis de venir me prendre, parce qu'un de mes chevaux est boiteux, et, après vous avoir attendu une heure et demie, je vous trouve arrivé ici avant moi ! — Je vous demande mille pardons, mon cher colonel ; mais c'est la faute de mon cocher. Je me connais la mémoire si traîtresse que je l'avais chargé de m'en faire souvenir, et il l'a oublié. Au surplus nous devons l'excuser, le maraud est Irlandais, et nous savons que les bévues sont un fruit du pays. — Monsieur, dit le colonel en fronçant le sourcil, vous avez devant les yeux un Irlandais qui n'a

de sa vie ni fait une bévue, ni manqué de parole à un ami. »

Le pauvre baronnet resta muet, et n'ouvrit plus la bouche jusqu'au moment du dîner.

Une prudente défiance de lui-même lui fit garder le silence pendant la plus grande partie du repas. Enfin le marquis voyant son air de consternation en eut pitié, et essaya de le ranimer en lui adressant la parole. « Sir Michel, lui dit-il, avez-vous remarqué le prix qu'a été vendue la terre de notre ancien ami sir Arthur? Quatre-vingt mille livres ! Auriez-vous cru qu'elle fût de cette valeur? —Nullement, mon cher lord; j'en ai été aussi surpris que du divorce de lady Ba.... (Un regard du marquis l'arrêta.) Je veux dire de la mort de la vieille lady Der.... (Un autre signe.) Ou plutôt du mariage du capitaine Bracetight avec la fille d'un marchand. »

Cette dernière phrase passa tout entière en dépit des yeux du marquis. Or, la dame divorcée était assise précisément en face du baronnet; il avait à sa droite une jeune personne en grand deuil, fille de la vieille dame à la mort de la-

quelle il venait de faire allusion; et le frère du capitaine Bracetight était à côté d'elle.

Tous les convives se regardaient les uns les autres, et il régna pendant quelques instans une espèce de silence de consternation. Sir Michel s'en aperçut; il rougit, toussa, demanda un verre d'eau, ne sut quelle contenance faire; et son voisin lui ayant adressé la parole un moment après, il balbutia tellement en lui répondant, que celui-ci, qui avait le malheur d'être bègue, fut tenté de croire qu'il voulait le tourner en ridicule.

Au dessert, on fit entrer quatre jolis enfan neveux et nièces du marquis, dont la sœur et le beau-frère faisaient partie de la compagnie. Chacun en faisait l'éloge, suivant l'usage; et sir Michel, qui commençait à se remettre, crut devoir aussi leur faire un compliment. Ayant bu un verre de vin de l'Hermitage pour se donner du courage : « Quels jolis enfans, dit-il en regardant leur père qui peut passer pour être laid; on ne peut rien voir de plus charmant! Etes-vous le père de tous? — A ce que dit ma femme, répondit le mari. » Et tous les convives de rougir, de sourire, et de renouveler la confusion du baronnet.

Il fit une dernière maladresse en prenant le café dans le salon. On parlait de Walter Scott qu'il avait vu lors d'un voyage en Ecosse d'où il arrivait récemment. Une dame lui demanda ce qu'il pensait de cet excellent poète. « Oh ! charmant ! délicieux ! répondit-il ; c'est bien dommage qu'il boite. — Voulez-vous parler de sa personne ou de ses ouvrages, lui demanda-t-elle ? — De ses ouvrages, Madame, sans contredit, lui dit-il en voyant près de lui le frère du marquis qui était boiteux ; mais s'apercevant que tout le monde le regardait d'un air d'étonnement, et rendant lui-même justice, comme tout le public, au premier de nos poètes vivans, il voulut encore revenir sur ses pas. « En vérité, Madame, lui dit-il, je ne prétends critiquer ni ses ouvrages ni sa personne, seulement...., sur mon honneur....; je vous demande pardon...., je ne sais trop ce que je voulais dire. »

Un éclat de rire général suivit cette déclaration, et il fut complètement décontenancé. Il ne tarda pas à se retirer, et disparut sans prendre congé de personne. Le souvenir de ses bévues l'empêcha de fermer l'œil de toute la nuit, et il n'osa jamais reparaître chez le marquis. Il agit prudemment en cela ; car la marquise avait donné

ordre à son portier de lui dire qu'il n'y avait personne toutes les fois qu'il se présenterait chez elle. Il ne voit plus personne de cette famille.

C'est ainsi que le pauvre baronnet perd peu à peu tous ses amis et toutes ses connaissances ; il est même à craindre que ses maladresses habituelles n'aient quelque jour des conséquences sérieuses ; car une insulte faite sans intention n'est pas toujours pour cela plus facilement excusée. Telle est même notre faiblesse, que bien des gens, qui seraient assez généreux pour oublier une injure, ne pardonneront jamais à celui qui les a exposés au ridicule, même sans en avoir eu la volonté, et contre son gré. Je crains donc que sir Michel Marall ne finisse par être obligé de mener la vie d'un reclus, et de devenir un véritable hermite.



— N° XXVIII. —

PAS UN INSTANT DE VIDE.

Tuer le tems était leur seule affaire:
Travail bien dur, mais pour eux nécessaire.

THOMPSON.

Sir Pierre Panemar reçut les honneurs de la noblesse pour les services qu'il avait rendus dans l'administration civile de l'Inde. De retour en Angleterre avec une fortune considérable et une maladie de foie, il trouva des usuriers qui lui facilitèrent les moyens de placer avantageusement ses fonds en constitution de rente, ce qui se fit sous main et sans bruit. Lady Panemar éblouit par ses bijoux, aime le jeu, et s'y croit fort habile, ce qui tourne au profit de ses connaissances. Un bon cuisinier et une superbe maison attirent chez eux une foule de gens de distinction qui daignent faire partie de leur cercle, et qui

les appellent « de bonnes gens à leur manière, » c'est-à-dire en donnant de bons dîners, et en perdant leur argent aux cartes.

La table et quelques autres jouissances qu'il se permet incognito, composent tous les plaisirs de sir Pierre, et occupent son tems; mais le caractère de lady Panemar a des traits plus prononcés. Elle a l'esprit impérieux, jaloux, versatile et ambitieux. Etre rangée dans la classe des grands, fatiguer les échos de son nom étranger et de son titre d'hier dans tous les bals, dans toutes les assemblées, voilà pour elle le *summum bonum*, la plus douce jouissance. C'est en faisant du jour la nuit, en couvrant ses gens d'une superbe livrée, qu'elle veut briller dans le monde. Elle est connue comme l'enseigne d'une auberge, et n'est guère plus estimée de la noblesse. « Entrons un instant chez le nabab » est une phrase aussi commune que « allons boire un coup au cabaret. » La seule différence, c'est que la dernière est dans la bouche du peuple, et que l'autre n'appartient qu'aux gens distingués. Mais ceci nous écarte de notre sujet.

Sir Pierre Panemar n'a jamais un instant de libre pour répondre à une lettre, pour recevoir

une humble pétition, pour écouter la voix de l'humanité, pour cultiver son esprit, en un mot il n'a pas un moment de vide : dans tout le cours de la journée, toutes ses heures sont comptées et remplies. Mais comment le sont-elles, car c'est là l'objet qui nous occupe ? Quels sont ses travaux journaliers ? comment divise-t-il son tems ? quel partage en fait-il entre le plaisir et l'instruction ? En un mot, quelle est sa manière de vivre ? quel est son agenda, son journal ? comment se rend-il utile à la société ? quels services rend-il à ses semblables ? Voilà ce qu'il nous importe de savoir, et c'est le tableau que je vais tracer.

Après avoir fait attendre tous ceux qui désirent lui parler, il descend déjeûner, comme bien des membres du parlement se rendent à la chambre, par habitude, la tête creuse, l'esprit vide. Il passe à déjeûner le double du tems qu'y mettrait un paresseux, bâille entre chaque tasse de thé, jette un coup-d'œil sur le journal, noie son estomac avec l'un, et brouille toutes ses idées avec l'autre ; consulte le baromètre et le thermomètre ; parle de l'Inde, de son climat, de sa constitution ; blâme ce qui se passe en

Angleterre; condamne ce qui se fait en Asie; regarde ses lettres, les jette dans un tiroir sans les lire; s'imagine souffrir d'une complication de maladies, et attend avec impatience la visite de son médecin, fat à maintien grave, qui sait profiter de la faiblesse du genre humain.

Il arrive enfin; sir Pierre débute par lui faire sur la matière médicale, la physiologie et l'anatomie, des questions qui attestent son ignorance grossière, et qui devraient faire rire le docteur; mais pas un muscle de son visage n'en est ému. Il convient que le nabab est atteint de maladies compliquées, écrit une ordonnance, et lui indique l'apothicaire auquel il doit s'adresser, car le médecin et l'apothicaire s'entendent comme larrons en foire. L'un remplit la tête de son malade de craintes et d'alarmes, lui persuade qu'il ne peut vivre sans le secours de la médecine; l'autre lui farcit le corps de drogues: tous deux tirent sur son coffre-fort, et remplissent leurs poches à ses dépens.

L'ordonnance ne calme pas les inquiétudes de sir Pierre; il lui faut de nouvelles instructions. « Peut-il prendre une pinte de vin de Madère? — Décidément, cela est même nécessaire. —

Manger de la tortue ? — Sans doute, avec modération. — Et des ortolans ? — Rien de meilleur. — Et un peu de venaison ? — C'est ce qu'il y a de plus facile à digérer. — Viendrez-vous dîner avec moi, Docteur ? — Si les devoirs de ma profession me le permettent, bien volontiers. — Puis-je boire un peu de Champagne à la glace ? — Hum ! trois verres. — Et de l'Hermitage ? — Une couple de verres. — Du noyau ? — Un petit verre pour finir ; car il faut de la sobriété, de la tempérance, une nourriture simple, une vie réglée ; c'est le meilleur remède, le seul sur lequel on puisse compter. » Charmé de la consultation, le nabab jouit d'avance des délices d'un épicurien, et pendant une heure ne pense qu'à son dîner.

Il est une heure. Un pauvre artiste l'attend depuis long-tems ; il n'a rien à lui dire. Une veuve demande à lui parler ; c'est quelque imposture qu'elle voudrait lui conter. Un marchand vient demander le paiement de son mémoire ; c'est un impertinent ; il ne sera payé que dans un an, pour lui apprendre à vivre. Le marchand ne court aucun risque en faisant crédit au nabab, mais il a besoin d'argent. Il retourne chez

lui, maltraite sa femme, ne peut payer ses engagemens, perd son crédit, est mis en prison, et fait banqueroute ; le tout parce que des gens injustes ne lui paient pas ce qui lui est légitimement dû. Un humble parent se présente à sa porte ; il n'y a jamais personne pour lui.

Il faut pourtant qu'il sorte. Montera-t-il à cheval? Il n'est pas excellent cavalier. Il a été si long-tems habitué à se faire porter dans un palanquin! Il ira à pied.

Il est trois heures. Il parcourt lentement *Bond-Street* ; il y rencontre un pauvre diable récemment arrivé de l'Inde pour suivre un procès à Londres. Lui parlera-t-il? Non, cela le mènerait trop loin ; il n'en a pas le tems. Le voilà dans *Saint-James-Street*. Un de ses fermiers l'aborde et désire lui dire un mot : sa récolte a été mauvaise, sa grange a été incendiée ; mais le nabab n'a pas un instant à perdre ; il regrette même d'avoir acheté un domaine. Que lui importent les fermiers et les granges, les mauvaises récoltes et les incendies, et en général toutes les calamités humaines? C'est une taxe imposée sur le tems d'un homme comme il faut. Ce fermier

est un impertinent d'avoir osé l'accoster ainsi dans la rue.

« Au surplus, pense-t-il, la culture des champs et celle des jardins ne sont que des travaux vulgaires. La première ne convient qu'à un paysan, et une femme seule peut donner quelques instans à l'autre en jetant un coup-d'œil sur sa serre chaude, ou en en faisant un sujet de conversation pour quelques instans. J'aimerais mieux, continue-t-il, en parlant à son meilleur ami, c'est-à-dire lui-même, fumer mon *houkar*, et entendre raconter une bonne histoire que de voir toutes les récoltes, tous les champs et tous les jardins du monde. Que peut-on gagner à suivre une nouvelle charrue, à examiner une nouvelle race de bestiaux dans un pâturage? De l'humidité aux pieds, et peut-être un bon accès de goutte. »

Il se décide donc à vendre sa terre. Cependant son château de Montplaisant est superbe, et lui donne de l'influence et de l'importance dans le pays; il attire toute la noblesse des environs; il lui procure des invitations à toutes les fêtes qui se donnent dans le voisinage; il fait

pleuvoir les cartes de visite à sa porte. Allons, voilà qui est résolu, il ne le vendra point.

Il est quatre heures. Il se trouve dans *Pall-Mall*, et il entre dans la galerie britannique *. Examine-t-il les merveilles de l'art qui y sont réunies ? Il n'y jette pas les yeux. Il s'assied, il bâille, il voit ceux qui entrent et qui sortent ; mais il pourra dire qu'il y a été, et il est trop occupé pour se souvenir de ce qu'il a vu. Il en sort à cinq heures. Le ministre de sa paroisse le rencontre et lui propose de mettre son nom sur une souscription au profit des pauvres, ou pour un cas de détresse tout particulier : il n'a pas le tems de l'écouter ; jamais il ne sera prêt pour l'heure du dîner. Santinéri l'engage à s'abonner à son cours de lecture : il lui jette ses cinq guinées, mais il ne peut lui parler, il est très-pressé et de mauvaise humeur. Il n'a pas un instant à lui ; il faut qu'il s'habille, qu'il prenne une pilule ; mais il est trop tard, il faudra la remettre au lendemain. . . . . . .

Il est excédé de fatigue. Qu'a-t-il donc fait ?

* C'est une galerie de tableaux de toutes les écoles, tirés des cabinets d'un grand nombre d'amateurs réunis en société : les tableaux se changent tous les ans, et la vue en est offerte au public pour un shilling.

Il a été de *Harley-Street* à *Pall-Mall*. Il prendra sa voiture le jour suivant ; c'est trop de fatigue pour lui, et cela exige trop de tems. Il a oublié la pilule qu'il devait prendre, la vente de porcelaine où il devait aller, la marchande de modes qu'il avait promis d'aller voir, ses cigares et le tabac du prince régent qu'il se proposait d'acheter. Que d'oublis ! que d'omissions ! Et le nouveau roman satirique ? Oublié aussi ! Comment cela peut-il être ? Le défaut de tems ; toujours pressé, pas un instant de vide.

Il rentre chez lui : un sot domestique lui remet des pétitions de veuves, et des mémoires de marchands ; qu'ils aillent au diable ! Ce n'est pas qu'il ne puisse soulager les unes et payer les autres, s'il le voulait ; mais le tems lui manque. Lady Panemar voudrait lui parler : impossible ; il est six heures, il n'est qu'à demi-habillé, et Dieu sait comment ! car personne ne choisit aussi mal la couleur et la forme de ses vêtemens. Mylady va envoyer des invitations pour demain, soit ; il manquera de parole à un ancien ami qui l'attendait.

Il est sept heures. Qu'a-t-il fait depuis qu'il est rentré ? Il a juré contre ses domestiques ; il a essayé deux ou trois habits qui ne lui ont pas

plu. Il déclare qu'ils ont été faits pour un cochon ; ils vont parfaitement à sa taille. Ses gants sont trop petits : il en a crevé autant de paires qu'il en a essayé ; c'est qu'il serait difficile d'en trouver d'assez larges pour ses mains. Il lui a fallu trois quarts d'heure pour ajuster sur sa tête sa perruque à ressorts, encore n'est-elle pas bien mise. Il craint de n'arriver pour dîner que lorsqu'on en sera au second service. Comment cela se fait-il ? C'est qu'il a été trop occupé toute la matinée. Il se promet bien de ne pas faire tant de besogne le lendemain, mais le besoin du plaisir l'emportera ; il sera, le jour suivant, tout aussi affairé à ne rien faire, et la journée se passera comme la précédente.

Mais quels progrès a-t-il faits dans ce qu'on peut appeler la partie utile de la vie ? Il s'est promené depuis *Harley-Street* jusqu'à *Pall-Mall;* il a parlé à une demi-douzaine de personnes, en a salué une vingtaine qui étaient en équipage, est entré dans la galerie britannique ; et après une longue toilette, dont il n'a pas été satisfait, car il s'est trouvé un air commun, des lèvres bleues, des rides sur les joues, ce qui est sans doute la faute de ses glaces, il est arrivé dans le salon au moment juste où l'on annonçait que le

dîner était servi, tout à propos pour offrir la main à une douairière flétrie qui manquait de cavalier. Quel dommage qu'il n'ait pas plus de tems à lui! Que de choses il pourrait faire aussi utiles, aussi importantes! Mais c'est le sort des gens riches de ne pas être maîtres de leurs instans.

Dans le fait, deux heures passées à déjeûner, deux autres à consulter et à réfléchir sur sa santé, trois à courir les rues sans rien faire, une à bâiller dans la galerie britannique, une autre à oublier tout ce qu'il a vu et entendu; quelle diligence ne faut-il pas faire ensuite pour être prêt pour le dîner, pour arriver à tems!

Enfin le voilà à table. Quatre services paraissent successivement; le dessert y est placé à minuit, et une partie de whist conduit à deux heures du matin. Quel heureux emploi du tems! Sir Pierre est alors fatigué outre mesure. Il a une pilule à prendre avant de se coucher, et doit remettre un calmant à lady Panemar pour apaiser l'humeur qu'elle a prise en perdant au jeu. « Comme il est tard, s'écrie-t-il en rentrant! qu'il reste peu de tems pour le repos! Qu'on n'entre pas chez moi demain avant midi; je suis excédé; je mène une vie trop active! »

Telle est la vie d'un homme qui n'a pas un instant de vide, parce que le total de son existence n'est composé que de zéros ; tel est sir Pierre Panemar ; tels sont bien des gens de la même trempe. Le tems, qui pèse sur leurs épaules, s'envole comme la poussière sous leurs pieds. Ils le passent à penser à ce qu'ils feront, à bâiller, à se plaindre, à fainéanter. Tout ce que peuvent réclamer auprès d'eux les droits de l'humanité, les simples devoirs de la société, tombe dans un oubli absolu. Ils n'ont pas le tems de s'en occuper. La vente d'un tonneau de Madère, de quelques vieilles porcelaines, des tableaux d'un riche connaisseur, emploiera une matinée tout entière. Ils sont excellens juges du premier objet, médiocres appréciateurs du second, et ne connaissent rien au troisième. Un dîner suivi d'une partie de cartes prend toute la soirée et une partie de la nuit. Pauvres gens! qu'ils sont dignes de compassion! quel soulagement ils éprouveraient, s'ils avaient le bon esprit de passer quelques soirées au coin de leur feu, dans la retraite de leur cabinet!

— XXIX. —

LA FEMME COCHER.

Sunt quos curriculo pulverem Olympicum
Collegisse juvat, metaque fervidis
Evitata rotis.........

HORACE.

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière.

RACINE.

Après avoir attendu plus d'une heure dans un café un de mes anciens amis, vieil officier arrivant des Indes, que je n'avais pas vu depuis bien des années, je retournais chez moi un peu contrarié, mais réfléchissant avec un plaisir mélancolique aux jours de notre enfance, époque où notre intimité avait commencé. Comme je traversais *Bond-Street*, le cri *gare* me tira de ma rêverie. Je me retournai, et j'aperçus un jockey à cheval courant à toute bride

devant un élégant phaéton attelé de deux chevaux fringans qui allaient un train à faire neuf milles par heure. Une femme le conduisait, dont les muscles tendus par les efforts qu'elle faisait pour retenir ses coursiers donnaient à sa jolie figure une expression tout-à-fait désagréable.

J'étais alors hors de la ligne du danger; quand la voiture passa, le laquais qui était derrière m'ôta son chapeau, et la dame qui se servait de cocher me salua en souriant. Je reconnus alors lady Dashalong, une de mes connaissances intimes, qui avait failli me passer sur le corps. Elle me fit mille excuses, était désespérée, et ne concevait pas comment j'étais si distrait; enfin c'était la faute de ses chevaux; ils avaient si peu travaillé depuis quelque tems qu'elle avait la plus grande peine à modérer leur ardeur. Quelques complimens joints aux observations météorologiques, sujet de conversation d'une grande ressource en Angleterre, terminèrent notre entretien, et nous nous séparâmes.

Pendant le peu d'instans que nous passâmes



ensemble, un de ses chevaux manifesta quelques mouvemens d'impatience, et elle lui promit qu'elle *le lui revaudrait* dans le parc. L'autre fut un peu rétif en partant, ce qui lui attira quelques coups de fouet administrés d'une main aussi ferme qu'adroite, aux dépens de ses jolis traits défigurés par la colère. Elle semblait lui dire : « je serai ton maître (non pas *ta maîtresse* ; ce mot n'entre pas dans le vocabulaire du cocher), je t'apprendrai à me connaître ; je saurai te faire marcher droit. »

Je me retournai pour la regarder pendant qu'elle s'éloignait. Elle avait un petit chapeau rond de castor, maniait le fouet avec autant d'aisance que le meilleur cocher, avait un air tout-à-fait masculin, et était si occupée à tenir les rênes et à gouverner ses chevaux, sur lesquels ses yeux étaient continuellement fixés, que lorsqu'elle rencontrait quelqu'une de ses nombreuses connaissances, elle ne pouvait que lui faire un signe de tête, précisément comme ceux que les cochers de fiacre et les conducteurs de diligences s'adressent entre eux quand ils se rencontrent. Si elle coupait une voiture, elle

se retournait en jetant sur celui qui la conduisait un regard qui semblait dire : « Pauvre cocher ! vous me faites pitié. »

Cela me fit faire quelques réflexions sur les femmes-cochers en général. D'abord pour acquérir un talent il faut faire un apprentissage : or comment le beau sexe apprend-il à conduire une voiture ?

Si une femme prend les rênes des mains de son mari, de son frère, de son amant, c'est un présage assez sûr qu'elle voudra mener sa maison comme son équipage. Si elle n'a point des muscles robustes et vigoureux, un esprit toujours présent et attentif, elle aura beau tenir les rênes et guider ses chevaux, elle ne fera jamais qu'un mauvais cocher, et courra tous les jours le risque de se casser le cou et de faire partager le même sort à ses amis. Si elle excelle dans ce talent, ses traits deviennent durs et masculins ; elle s'habitue à des attitudes peu gracieuses en châtiant les animaux dont elle a pris le gouvernement ; elle s'échauffe le teint par suite des efforts qu'elle est obligée de faire ; elle perd l'expression de douceur que la nature a imprimée sur le visage d'une femme ; elle court le risque de

s'endurcir les mains et peut-être le cœur; enfin, dans tous les cas, elle prend des habitudes peu féminines dont il n'est pas facile de se défaire ensuite.

Est-ce dans les leçons que lui donnera un cocher qu'elle puisera de la grâce et de l'aménité ? de pareilles instructions orneront-elles son esprit ? développeront-elles de louables sentimens dans son cœur ? Les manières libres et grossières d'un pareil maître ne doivent-elles pas lui inspirer un dégoût invincible, qui ne peut céder qu'à un manque absolu de délicatesse, et au désir de se distinguer dans un art si noble ? Mais enfin la voilà parvenue au degré de perfection qu'elle désirait atteindre. Qu'y a-t-elle gagné ? Un nouveau moyen de perdre le tems ; un plaisir ignoble, un oubli total des qualités les plus aimables qui distinguent son sexe ; cette timidité qui nous intéresse ; cette douceur qui nous enchante, ce besoin de la protection de l'homme et cette confiance en lui qui nous attachent et nous subjuguent. J'ai connu de ces femmes-cochers tellement changées par cette rage à la mode, qu'elles se trouvaient plus à l'aise dans une écurie que dans un salon.

Celle dont je viens de parler n'est pas encore tout-à-fait arrivée là, mais elle est si différente quand on la voit parée pour un dîner, ou revêtue du costume nécessaire pour conduire un phaéton, qu'elle me semble toujours en ce dernier cas déguisée pour une mascarade ; mais c'est un déguisement qui, bien loin de lui prêter quelque charme, lui fait perdre tous ceux qu'elle possède, et sous lequel elle ne fera jamais la conquête d'un seul cœur.

Je cherchai alors à me rappeler toutes les femmes-cochers que j'avais connues, et je n'en trouvai aucune à qui j'eusse jamais pu accorder mon estime. Une dame titrée, qui n'existe plus, et que je ne nommerai point, excellait à conduire sa calèche attelée de quatre chevaux blancs. Elle faisait l'admiration de tous les palefreniers et de tous les cochers de fiacre de Londres, quand ils la voyaient, le visage peint de manière a ressembler à une figure d'émail ou de porcelaine, allonger un vigoureux coup de fouet à ses chevaux de devant, ou serrer les rênes en se carrant les épaules ; et ils en parlaient en termes aussi familiers qu'ils l'auraient fait d'un de leurs camarades. J'avoue qu'elle

était devenue un objet de dégoût pour moi et pour bien des gens sensés de ma connaissance. Elle conduisait ordinairement un de ses parens, ce qui rendait ce spectacle encore plus ridicule à mes yeux ; et les louanges que je lui entendais donner par les gens de la classe dont je viens de parler, ne faisaient que l'avilir dans mon esprit.

Et pourquoi les cochers, les jockeys, les pugilistes, les boxeurs, accordent-ils des éloges aux personnes d'un rang supérieur qui savent gouverner quatre chevaux comme un conducteur de diligence, faire sauter un cheval par dessus une haie aussi bien qu'un piqueur, et asséner un coup de poing conformément aux au règles de *la noble science* ? C'est parce que les classes les plus hautes de la société se trouvent par là ravalées au niveau des plus basses ; parce qu'ils peuvent les traiter comme de pair à compagnon. « Il n'est pas fier, disent les bateliers de la Tamise en parlant d'un certain duc, il boit, fume et manie la rame aussi bien que nous. » Que ces talens précieux puissent devenir utiles en certaines occasions, j'y consens ; mais il faut qu'on m'accorde aussi que celui

des femmes-cochers ne les ornera jamais d'aucune grâce.

Une charmante fille de la verte Irlande me conduisait un jour dans sa barouche. * Elle est excellent cocher ; mais la compagnie qu'elle a fréquentée dans les écuries lui a fait prendre un ton, des gestes et des attitudes bien peu convenables à son sexe. Ses chevaux s'étant emportés, elle fut obligée de serrer les rênes avec tant de force que je crus qu'elle s'écorcherait les mains, quoiqu'elles fussent couvertes de gros gants de peau de daim ; mais elles s'étaient endurcies à ce métier. Se tenant debout, et faisant travailler vigoureusement le fouet, le visage enflammé, le front couvert de sueur, « je vous écorcherai, dit-elle à ses chevaux avec un jurement de cocher qui me fit tressaillir, si vous ne m'obéissez. Du diable si je ne vous mets pas à la raison. » Parvenue à ralentir leur course, elle se rassit ; s'éventa, me regarda en souriant d'un air de triomphe, et reprit son sang-froid. Mais malgré tous ses charmes, elle n'était à mes yeux qu'une amazone repoussante.

J'ai aussi connu l'épouse d'un membre du

* Espèce de voiture découverte, à quatre roues.

parlement, qui brillait par le même genre de talens. C'était une femme hardie, aimant les plaisirs de la table, et d'une réputation fort équivoque. Un jour son phaéton versa, et elle se cassa le bras. Enfin, dans toutes les informations que j'ai prises sur le caractère des plus célèbres cochers du sexe féminin, jamais je n'ai rien appris qui pût me faire changer d'opinion et me persuader qu'une femme puisse trouver quelque avantage à savoir manier le fouet. C'est pécher contre la douceur, l'aménité, la délicatesse, qui sont le premier ornement du beau sexe. Je le demande à tout amateur, au plus grand admirateur de la beauté : a-t-il jamais trouvé quelques charmes de plus dans une femme qui revient d'une course de chevaux ou d'une promenade du matin, le teint échauffé, les lèvres desséchées, et la figure couverte de poussière ?

Je doute que notre mère Eve eût jamais fait la conquête du premier homme, si elle se fût présentée à lui, en songe ou en réalité, avec une physionomie masculine, une tournure de palefrenier, et un fouet à la main ; et je ne crois pas que ces membres délicats, qui semblent avoir

été formés par la main de l'amour, aient jamais été destinés à dompter des coursiers fougueux, à tenir d'une main un fouet pesant, et de l'autre de grossières courroies. Le diamant lui-même n'est qu'une pierre tant qu'il reste brut ; c'est le poli qu'il reçoit qui lui donne tout son lustre, et qui prouve sa valeur réelle.

Il en est de même de la femme : tout ce qui tend à la dépouiller de la rudesse et de l'âpreté de notre sexe ajoute à ses attraits naturels : tout ce qui peut contribuer à la couvrir de l'écorce plus raboteuse de l'homme ne fait au contraire que la priver de ses plus riches ornemens, et en diminuer le prix à nos yeux. Je me souviens d'avoir rencontré une fois dans *King's-Road* une dame conduisant un brillant équipage, qui s'était arrêtée pour donner à un laquais qui l'accompagnait à cheval le tems de raccommoder quelque chose aux harnais. Il était, tout en s'en occupant, en conversation familière avec sa maîtresse. « Ne l'épargnez pas, Mylady, lui disait-il, à la première escapade un coup de fouet bien appliqué. — Que la peste le crève ! répondit-elle élégamment. » Etait-il possible de l'entendre parler ainsi sans dégoût ?

Je sais qu'on me dira que ce ton grossier et commun n'est pas adopté par toutes les femmes-cochers du haut parage, et qu'il n'est pas nécessaire pour bien conduire une voiture ; mais puisqu'il arrive si fréquemment qu'on le contracte à cette école, n'est-il donc pas plus sage pour les dames de renoncer à vouloir acquérir un talent qui ne peut leur être ni utile ni agréable ?



— XXX. —

LA MATERNITÉ.

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem;
Matri longa decem tulerunt fastidia menses.

VIRGILE.

Commence, jeune enfant, à connaître ta mère à son tendre sourire; pendant dix mois elle a souffert de longs dégoûts.

« Retirez-vous, morveux, s'écria miss Whimsey, qu'on peut qualifier de vieille fille sans lui faire tort, puisqu'elle a cinquante-deux ans. » Elle adressait ces paroles gracieuses à un enfant de cinq ans, joli comme un Amour, fils de lady Motherly que nous attendions pour aller voir les marbres d'Elgin *. « Je déteste les enfans, ajouta-t-elle en se tournant vers moi. »

« Détester les enfans, Madame, lui dis-je!

* Beaux fragmens de sculpture antique que lord Elgin a rapportés de la Grèce, et qu'on voit maintenant au Musée britannique.

c'est ce que je ne puis concevoir. Il m'est impossible de me persuader qu'il existe des gens qui haïssent les enfans, et d'autres qui soient insensibles aux charmes de la musique. L'innocence des uns, l'harmonie de l'autre, offrent des attraits si puissans, qu'il faut un cœur d'acier pour y résister. »

« Je vous dis qu'il n'y a rien de plus détestable, reprit la vieille fille. Les enfans et la musique sont deux fléaux de la société. Les uns sont importuns et fatigans ; l'autre exige trop d'attention, et interrompt le cours d'une conversation raisonnable. »

« C'est-à-dire, répliquai-je, de la médisance, de la calomnie, des anecdotes scandaleuses. »

« Tenez, s'écria-t-elle en repoussant rudement l'enfant qui était revenu près d'elle, ne voilà-t-il pas les doigts et le pouce de ce petit démon gravés sur la manche de ma pelisse ? »

L'enfant se mit à pleurer. « Venez ici, mon cher enfant, lui dis-je » ; et le prenant sur mes genoux, je tâchai de le consoler.

« Que lady Motherly élève mal ses enfans, continua la sibylle ! Ne devrait-elle pas les laisser

dans la chambre de leur bonne? Pourquoi les admettre dans un salon comme si tout le monde devait partager sa folle tendresse pour eux? Je ne connais rien de si ridicule que de jeter ainsi des enfans dans la société. »

En ce moment un petit chien crevant d'embonpoint, et étouffé par la graisse, sortit de dessous ses jupons en toussant et en éternuant. « Pauvre Favori, s'écria-t-elle, viens voir ta maîtresse! Je ne sais où il a gagné ce malheureux rhume. » Et le prenant dans ses bras, elle couvrit de tendres baisers ce hideux animal.

La patience m'échappa. « Je vous demande bien pardon, Madame, mais je vous avoue que ce Favori me semble plus *importun*, plus *fatigant* que tous les enfans du monde. »

« Sans doute parce qu'il lui est arrivé de vous mordre une fois. »

« Parce qu'il est méchant, qu'il sent mauvais, qu'il est dégoûtant, et surtout parce que la préférence déraisonnable que vous lui donnez sur ce qu'il y a de plus intéressant dans la nature, doit indigner tout être sensible témoin d'une telle conduite. »

Elle ne répondit rien; et gardant tous deux le silence nous continuâmes à caresser chacun

de notre côté, moi mon petit Amour, et elle son vilain Favori, qui finit par la gratifier du même présent que les petits chiens font au juge Dandin dans *les Plaideurs*. Je tirai le cordon de la sonnette en souriant, et laissai à miss Whimsey le soin du reste : elle demanda une serviette de damas pour s'essuyer, un coussin et du lait chaud pour son chien qui, dit-elle, était indisposé. Le domestique lui obéit d'un air de dégoût ; et l'enfant s'étant approché du chien pour le caresser, « retirez-vous, petit mauvais sujet, s'écria la furie, laissez-le en repos. Je voudrais qu'il vous mordît. »

« En vérité, miss Whimsey, lui dis-je, je ne puis vous entendre de sang froid traiter ainsi ce pauvre petit ange. »

« Pauvre petit ange ! répéta t-elle ; ce sont de vrais démons, turbulens, tourmentans, ne sachant que faire du bruit, et qu'il faudrait laisser dans la chambre de leur bonne. »

Lady Motherly entra en ce moment : « Votre servante, Mylady, lui dit-elle avec le sourire le plus faux que j'aie jamais vu, un sourire qui n'offrait pas la moindre trace de bienveillance, de politesse ou d'humanité. Elle désirait prendre un air agréable et enjoué ; mais ses joues ridées

ne pouvaient exprimer que l'orgueil, l'envie et la méchanceté. Il existe malheureusement dans la société un assez grand nombre d'êtres qui semblent avoir été jetés dans le même moule, de misérables folles qui, prodiguant les plus tendres soins à des singes, à des chiens, à des perroquets, ont le cœur inaccessible au plus léger sentiment de pitié pour leurs semblables. Rien ne leur coûte, rien ne les rebute, quand il s'agit des objets dégoûtans de leur ridicule tendresse; et tandis qu'elles font chasser de leur porte, avec barbarie, le malheureux mourant de faim et de froid, sans asile et sans vêtemens; des couches de duvet, des coussins de velours, sont préparés pour leurs méprisables favoris. Quelquefois un chien hargneux partagera le lit de sa maîtresse, prêt à montrer les dents à quiconque entrera dans sa chambre; espèce de sentinelle veillant sur ses faux cheveux, sur ses fausses dents, et sur les fausses roses dont elle orne ses joues.

C'est surtout parmi les vieilles filles qui n'ont jamais été assez aimables pour mériter les attentions de notre sexe, qu'on remarque cette affection déplacée pour de vils animaux. Leur cœur est flétri; fières d'une chasteté qui n'a

jamais été attaquée, armées d'une réserve dont elles n'ont aucun besoin, elles ne connaissent ni la douceur, ni la modestie, ni les grâces. Quel cœur ouvert aux tendres sentimens de la nature pourrait dédaigner les innocentes caresses d'aimables enfans, pour se passionner en faveur d'un monstre tel qu'un singe, qui semble être la caricature du genre humain; pour n'avoir des yeux que pour un chien inutile et souvent nuisible; pour offrir entre ses lèvres du sucre à un perroquet dont le jargon insipide est aussi insupportable que celui de sa maîtresse? Quoi de plus dégoûtant! Mais ce n'est pas assez. Souvent un domestique sera renvoyé pour avoir mis Bertrand en colère, pour avoir dédaigné les caresses insipides de Jacquot, ou pour avoir mis César à la porte parce qu'il empeste l'atmosphère de l'antichambre. On est condamné à souffrir la malpropreté, la puanteur et les morsures de toutes ces créatures détestables.

Mais pour en revenir à lady Motherly, quel contraste entre elle et miss Whimsey! quelle expression de douceur dans sa physionomie! quel charme inimitable dans son sourire! que de grâces dans tout son extérieur! l'amour de l'humanité semble parler par sa bouche et s'ex-

primer par ses yeux. Elle vous prévient avec obligeance, la moindre attention obtient d'elle un retour. Voyez-la jeter un regard d'amour maternel sur son cher enfant, voyez la bonne mère peinte dans tous ses traits, dans son œil fixé sur lui, dans son sein doucement agité, dans ses bras qu'elle étend vers lui, dans chaque parole qu'elle lui adresse. En elle tout est en harmonie, tout respire la tendresse et l'inquiétude maternelle; mais cette tendresse, cette inquiétude, naissent de l'amour et de la charité chrétienne, et non de l'intérêt personnel.

Les charmes de la femme sont aussi nombreux que puissans. Le bouton dont l'incarnat commence à se montrer à travers les feuilles qui le couvraient, ne peut manquer de séduire les yeux; mais la rose qui vient de s'épanouir offre un attrait encore plus enchanteur. La jeune fille que son amant conduit en triomphe à l'autel inspire l'admiration et l'intérêt; l'aimable coloris de ses joues appelle le désir; mais le charme de la maternité a quelque chose de pur et de sublime qui élève l'ame au dessus d'elle-même. Le ciel a imprimé sur le front d'une mère un caractère qui la sépare du reste des humains, qui semble la mettre en commerce avec les cieux.

Quoi de plus attendrissant que ce sourire angélique, ce tendre regard, cet œil vigilant toujours fixé sur l'objet de sa tendresse et de ses soins.

Voilà ce que le pinceau ne peut rendre, ce que le ciseau ne peut exprimer, ce que la poésie ne peut peindre, ce que la langue la plus éloquente chercherait en vain à louer dignement, ce qui est au dessus de toute description. C'est dans le cœur humain qu'il faut chercher ce charmant tableau; la sensibilité le pare des plus riches couleurs, le grave au fond de l'âme; l'univers n'offre pas un sujet qui puisse lui servir de pendant.

Maternité! ce nom seul plonge le cœur dans un océan de délices. Il faut qu'il cesse de battre avant qu'il cesse d'être sensible à ses douceurs. Une mère est l'objet de notre premier amour; notre premier regard est pour elle, c'est à elle que nous tendons les bras pour la première fois; nous la chérissons dans l'âge viril, et nous l'adorons presque dans un âge plus avancé. Celui qui peut voir un jeune enfant puiser la vie sur le sein de sa mère, sans que son cœur palpite d'émotion, sans songer avec reconnaissance à celle qui lui a donné le jour, n'est qu'un monstre

indigne de porter le nom d'homme. Celui qui peut approcher du berceau de l'innocence endormie, qui peut voir une tendre mère à demi penchée sur son fils qui sommeille, et osant à peine respirer de crainte de l'éveiller, sans un sentiment de respect et de vénération, est un être qu'il faut éviter, qu'il faut fuir. Il faut le reléguer dans un désert, l'ensevelir dans les ombres de la nuit, le marquer du sceau de la réprobation publique.



— XXXI. —

LA FEMME COLÈRE.

Iræ Thyesten exitio gravi
Stravere.........
HORACE.

La colère produisit tous les malheurs de Thyeste.

« De tous les fléaux de la vie, s'écria lady Saint-Florence en me voyant entrer dans son boudoir, il n'en est pas de plus grand qu'un domestique maladroit. — Qu'y a-t-il donc, lui dis-je ? — Ce qu'il y a, me répondit-elle d'une voix entrecoupée par la colère ? il y a de quoi faire perdre l'esprit. Un misérable d'une gaucherie sans exemple, une véritable brute ; mais je l'ai chassé. — Vous devriez plutôt chasser la colère qui vous agite ; elle sied mal à un front si charmant. »

Elle voulut sourire, mais son emportement

avait fait fuir les grâces; ses sourcils étaient froncés, ses yeux noirs lançaient des éclairs; les lis de son teint avaient fait place à un pourpre foncé, son sein palpitait avec violence; en un mot tous ses attraits avaient disparu, et l'on ne voyait plus en elle qu'une expression de fureur qui m'effrayait.

« Qu'a donc fait le pauvre John, lui demandai-je ?— Le pauvre John! Sa stupidité augmente tous les jours, il ne fait que des sottises, et il faudrait le nourrir de foin comme un cheval de fiacre. — Allons, allons, ma belle dame, un peu de calme. Pardonnez ma franchise, mais une telle colère vous fait perdre tous vos charmes: elle ne convient ni à votre sexe, ni au rang que vous tenez dans le monde. — Sottise, répliqua-t-elle. » Et prenant un éventail, elle l'agita si violemment qu'elle en brisa les bâtons. Son petit chien s'approcha d'elle, elle le chassa d'un grand coup de pied. « Insupportable animal, s'écria-t-elle, c'est encore un autre de mes tourmens. » Ses bras, son sein, son cou, son visage, tout était devenu écarlate. C'était une métamorphose complète.

En ce moment, le malheureux délinquant parut à la porte qu'il entr'ouvrit. « Mylady...,

dit-il d'un ton humble et suppliant. — Retirez-vous, monstre, s'écria sa maîtresse dont le teint se couvrit d'un pourpre encore plus foncé. » Il obéit. Elle reprit son éventail brisé qui lui avait coûté cinq guinées, le jeta loin d'elle avec impatience, et semblait pouvoir à peine respirer.

« Ma chère lady Saint-Florence, lui dis-je, tâchez donc de vous calmer. J'ai le droit de vous donner quelques avis, car je suis assez vieux pour être votre père : j'aimais votre mère comme si elle eût été ma sœur ; et vous ne pouvez avoir oublié combien de fois je vous ai fait danser sur mes genoux quand vous étiez encore enfant. — Je sais tout cela, dit-elle d'un ton un peu moins agité. — Je suis fâché au fond du cœur, continuai-je, de vous voir ainsi renoncer à votre raison, oublier ce que vous vous devez à vous-même, et vous abandonner à la passion qui vous domine. Voyez, ajoutai-je, en la prenant doucement par la main et en la conduisant devant une glace, voyez si ce visage ressemble à celui de lady Saint-Florence ? Y trouvez-vous la petite Sophie, la plus jolie enfant que j'aie jamais vue ? »

Elle essaya de sourire, mais cet effort lui fut

impossible. Je la conduisis à un sopha. Elle fondit en larmes, et ce nouveau paroxisme lui fut plus favorable que le premier. Ses yeux reprirent leur lustre ordinaire et brillèrent comme le soleil d'avril à travers les gouttes de pluie; la rose et le lis reparurent à leurs places accoutumées; le sourire se montra sur ses lèvres, et les palpitations de son sein devinrent moins violentes; de même qu'on voit les vagues de la mer, après avoir été agitée par un ouragan furieux, se calmer peu-à-peu, et ne plus montrer que cette sorte d'effervescence qui subsiste encore quelque tems après que l'orage a cessé.

« A la bonne heure, lui dis-je, maintenant je vous reconnais. » Car le moment d'auparavant le vif carmin de ses joues avait fait place à une pâleur mortelle, et l'on aurait cru voir en elle une furie épuisée par la rage.

« Je sais que je m'emporte trop aisément, dit-elle d'un ton de regret dans lequel on remarquait encore un reste de vivacité; mais tel a toujours été mon caractère, vous ne l'ignorez pas. — Cela est vrai, lui dis-je, mais le tems et l'empire que vous devez prendre sur vous-même doivent corriger ce défaut. — Je l'espère, ré-

pondit-elle en mettant sa main dans la mienne, et en fixant sur moi des yeux dans le coin desquels je voyais encore briller un cristal de la plus belle eau. — Maintenant, lui dis-je, permettez-moi d'intercéder pour le pauvre John. C'est un honnête campagnard; il est jeune, il est docile, il paraît avoir du regret de vous avoir déplu; ne le renvoyez pas. — Il sortira, s'écria-t-elle dans un nouvel accès de colère. — Doucement, lui dis-je, doucement; ne vous enflammez pas ainsi. Quelle est donc la faute impardonnable qu'il a commise? — Il en a commis cent », reprit-elle d'un ton d'impatience qui chassa une seconde fois les roses et les lis de son teint pour les remplacer par le pourpre de l'amarante: le sourire avait fui, et je cherchais en vain sur toute sa physionomie quelques traces de cette douceur qui est le charme le plus puissant du beau sexe. Je n'osai pourtant l'interrompre, car je n'aurais fait qu'augmenter la violence de l'accès.

« D'abord..., » continua-t-elle; son chien revint à elle en ce moment, et lui lécha les mains. — « Voilà une bonne leçon pour l'homme, lui dis-je en souriant, le bien rendu pour le mal, l'amitié subsistant en dépit des mauvais

traitemens. » Elle caressa son chien, prit un air plus grave, et parut recouvrer un peu de calme.

« D'abord, reprit-elle, il est gauche comme un ours. — C'est un malheur pour lui. — Stupide comme un âne. — Peut-être par crainte de mal faire. — Il n'entend rien à sa besogne. — Avec le tems, il pourra se former. — Mais je crois que vous prenez le parti de ce drôle, s'écria-t-elle avec une nouvelle vivacité. »

Je ne voulus pas répondre à cette apostrophe. « Continuez, ma belle dame, lui dis-je, mais soyez calme et de sang froid. »

« Ce matin, il a été si long-tems à répondre à la sonnette, que j'ai cassé le cordon d'impatience. — Cela est fâcheux. — Ensuite il m'a apporté une lettre dans sa main au lieu de me la présenter sur un plateau, et je la lui ai jetée à la figure. — C'est vous qui vous êtes oubliée. — Alors, la ramassant, il la remportait, lorsque je le rappelai en lui donnant l'épithète d'idiot, qu'il méritait si bien, et lui ordonnai de la mettre sur une table; mais en se retirant il a eu la maladresse de marcher sur la patte de mon chien. — Est-ce tout? — Non, vraiment. Le colonel vint pour me voir; il lui dit que j'étais

sortie. — Grande erreur. — Et il laissa entrer deux créanciers. — Encore pis. — Enfin, n'est-ce pas lui qui en me mettant en colère est cause que ma figure est décomposée au point que je n'oserai me montrer de la journée ? — Vous ferez sagement. — N'ai-je donc pas raison de le renvoyer ? — Sans doute, à moins que vous ne puissiez acquérir plus d'empire sur vous-même. Mais (en appuyant sur ce *mais* d'une manière marquée) si lady Saint-Florence voulait lui pardonner; si elle pouvait prendre un ton de douceur avec lui et avec tous ses autres domestiques, si elle parvenait à se vaincre elle-même, ce serait la plus belle victoire qu'elle pût remporter de sa vie. Elle serait alors toute perfection, son cœur tiendrait les promesses que semblent faire ses traits aimables ; mais sans cela, ce cœur..... »

Elle m'écoutait avec attention, avec calme ; mais ce mot qui semblait accuser son cœur parut la blesser. « Mon cœur ! » s'écria-t-elle vivement.

Je ne fus pas fâché de ce mouvement de sensibilité. « Je veux dire votre caractère, repris-je ; il fait tort aux traits angéliques dont la nature a voulu vous embellir. »

Le compliment parut lui plaire. « Je ne me mettrai plus en colère, mon cher ami, me dit-elle, je pardonne à John, et je le garderai à mon service. — Je vous en suis personnellement obligé, lui dis-je, et je ne puis vous exprimer quelle sera ma satisfaction si vous tenez la promesse que vous venez de faire. »

Elle la répéta, et je la quittai en faisant des vœux pour son amendement, car j'ai pour elle la tendresse d'un père. Mais je ne suis pas toujours à ses côtés, et quand même j'y serais, la tempête peut quelquefois être trop violente pour que les conseils et les efforts d'un vieux pilote puissent y résister. La colère est comme la foudre : elle frappe à l'instant qu'elle éclate. La flamme paraît, l'incendie s'allume, et les eaux salutaires qu'un nuage épais fait descendre des cieux sont insuffisantes pour l'éteindre. C'est ainsi que ni le tems, ni les larmes ne peuvent effacer les traces des maux que la colère a produits.

La violence du caractère de lady Saint-Florence lui a fait perdre plusieurs de ses amis. Elle ne peut conserver un domestique pendant un mois ; elle passe dans le monde pour une virago, pour une furie ; et cependant son cœur

est excellent. Ses accès de colère l'exposent à une foule de désagrémens et de déboires. Je me souviens de l'avoir vue se trouver mal de dépit à un bal, parce qu'il semblait que le colonel, qui, soit dit en passant, ne l'épousera jamais par la crainte qu'il a de son caractère, l'avait négligée, et avait choisi une autre danseuse. En faisant une partie chez lady Vantrump, elle fut si mortifiée d'avoir perdu par sa faute, qu'elle en eut des convulsions; au bal d'*Argyle*, elle fut si courroucée d'avoir été contrariée par sa tante, que le lacet de son corset s'en rompit, et qu'elle fut obligée de se retirer au milieu des chuchotemens de femmes jalouses de ses charmes.

De tous les triomphes que peut obtenir une femme, le plus grand est celui qu'elle remporte sur son caractère. Il survit à la jeunesse, donne des grâces à la laideur même, rend plus léger le poids de l'adversité, et assure le bonheur ici-bas. La plus jolie figure s'embellit encore par un air de sérénité. Des traits doux et tranquilles repoussent les dards envenimés de l'envie, détournent le torrent de la malveillance, forcent l'estime d'un ennemi, et fixent pour jamais l'amour et l'estime d'un ami ou d'un époux. Je

suis convaincu que si mes lectrices connaissaient la dame dont je viens de les entretenir; si elles voyaient les attraits dont la nature l'a ornée disparaître dans un accès de colère, elles n'auraient besoin ni d'exhortations, ni de conseils pour se tenir en garde contre cette passion funeste. Elles sentiraient combien il est intéressant pour elles de ne pas lui donner entrée dans leur cœur, ou de l'en déraciner si elle s'y était malheureusement glissée; et l'expérience leur prouverait tout le prix de cette victoire.



— XXXII. —

DÉPART DE LONDRES.

Fortunam citiùs reperias quàm retineas.
PUBLIUS SYRUS.

Il est plus facile de saisir la fortune que de la fixer.

« Qui diable vous a chargé de dire que je partais de Londres ? Depuis une demi-heure..., depuis trois heures, je suis entouré, bloqué, assiégé par une légion de marchands qui tirent sur moi à bout portant, et dont les mémoires, plus dangereux que les fusées à la Congrève, plus redoutables que l'artillerie d'un vaisseau de 120, pleuvent sur moi de toutes parts ! Mais je vous renverrai, maraud, car je connais vos tours : vous m'avez vendu, vous avez été faire une ronde chez tous ces coquins de boutiquiers, et vous en avez reçu tant pour cent, pour prix de la nouvelle de mon départ. Voilà pourquoi je me trouve exposé à ce déluge de mémoires, qu'une rame de papier n'égalerait pas en volume. Allons, débarrassez-moi

de cette canaille ; dites-leur de repasser dans une heure, d'aller trouver mon homme d'affaires dans *Lincoln's Inn*, ou bien d'aller à tous les..... »

« Ah! c'est vous, mon cher ami, » me dit alors sir Robert Rackrent, qui s'aperçut que j'étais entré pendant qu'il exhalait ainsi sa bile sur son valet de chambre. J'avais vu quatre chevaux de poste à sa porte; il était évident qu'il se préparait à quitter à l'instant la capitale. « Asseyez-vous, continua-t-il, je suis ravi de vous voir; mais ce pendard ne sait pas distinguer les amis et les ennemis, les honnêtes gens et les créanciers. »

« Allons! dit-il au domestique, faites venir mon maître d'hôtel. »

« Dites-moi donc, à celui-ci dès qu'il arriva, que signifie ce mémoire? Un souper qu'on prétend m'avoir été envoyé de chez Blaquières! quand donc, s'il vous plaît, et pourquoi cela? — Monsieur, c'est le jour que vous avez ramené d'*Argyle-Rooms* une demi-douzaine d'amis qui n'étaient pas attendus. — D'amis! sans doute ils pouvaient l'être alors; mais aujourd'hui, du diable si ce ne sont pas des ennemis. Et ils ont

bu deux douzaines de bouteilles de vin de Champagne? — Oui, Monsieur. — Envoyez-moi le cocher. Qui vous a donné ordre, dit-il à celui-ci, d'acheter, en un mois, deux paires de harnais? — Le valet d'écurie que vous avez renvoyé, Monsieur, pour avoir surmené votre cheval de Barbarie. — Et qu'avait-on besoin de douze étrilles, de vingt-cinq brosses, d'une grosse d'éponges, et d'une quantité d'huile suffisante pour remplir une baignoire? — Tout cela était indispensable, Monsieur. — Oui, indispensable pour le sellier et vous qui vous entendez ensemble. Mais vous pouvez lui dire qu'il peut former une demande en justice, que je ne le paierai qu'à bonne enseigne. Dites aussi à votre ami le maréchal-ferrant que voici le dernier mémoire qu'il me fournira jamais. Je ferai un marché avec un autre pour l'entretien de mes chevaux. Je vois qu'il en a traité deux de plus qu'il n'y en a dans mon écurie; et je trouve un *item* pour avoir ferré mes deux chevaux café au lait, six semaines après les avoir vendus. Pourquoi cela? Parce que vous lui avez dit: Mon maître va partir, il sera pressé, il ne regardera pas le mémoire! Sortez. »

« Je vous demande pardon, mon cher ami, me dit-il alors ; mais voyez cette liste de calamités. Cent deux mémoires ! c'est le double de ce que j'en attendais, et trois fois plus que je ne puis en payer. C'est une terrible épreuve à subir que de quitter la ville après une campagne de printems ! et je crains que l'ennemi ne soit trop fort pour moi. Mes domestiques se sont fait habiller à crédit chez mon tailleur, et se sont enivrés à mes dépens, tandis que les clubs, le jeu, la société, me faisaient voir le fond de ma bourse. Il faudra que je me verrouille, je vois cela. Mais excusez-moi encore un instant. » Il sonna et demanda la femme de charge. « Mistress Larceny, lui dit-il, comment se fait-il que le mémoire du marchand de toile se monte à 300 liv. (7,000 fr.) ? je ne croyais pas qu'il en pût excéder 30. — Monsieur, nous avons eu du linge de table, des draps et du linge de corps pour vous-même. — Sans doute, et pour d'autres aussi, à ce que je pense. Mais qu'est-ce que cet article de mousseline de Glasgow, et cette robe de toile de coton imprimée ? — Monsieur, c'est pour cette jeune fille de campagne qui est entrée en qualité de fille de chambre.... Vous savez, ajouta-t-elle d'un air malin ? Elle

dit qu'il faut qu'elle voie Monsieur avant son départ, et j'ai aussi quelques comptes à régler; je n'ai pas de quoi payer la blanchisseuse, dont le mémoire monte à plus de 50 liv. (1,200 fr.). — Tenez, tenez, lui dit-il en lui jetant une poignée de billets de banque, arrangez tout cela, et retirez-vous. Quant à vous, Messieurs, ajouta-t-il en s'adressant aux mémoires qui étaient devant lui, je ne vous regarderai seulement pas; à quoi cela me mènerait-il? » Et les chiffonnant entre ses mains, il les jeta au feu.

« Adieu, mon cher ami, me dit-il alors en me prenant la main, je vous écrirai de Brighton. De vous à moi, je compte faire une enjambée jusqu'en France; car je vois que je ne puis tenir ici. Trois mille livres (72,000 fr.) disparues en trois mois! que faire pendant les neuf autres? Il faudra que messieurs mes créanciers attendent; à peine ai-je de quoi faire ma route, et il faudra que je tire d'avance sur mon banquier. Dissipation, maudit fléau? J'aurais dû rester à ma campagne, je ne serais pas dans ce chien d'embarras. Je renverrai tous mes domestiques d'ici à quelques semaines, car c'est une bande de voleurs. Adieu encore une fois. » S'avançant alors vers l'escalier : « Eh bien!

criâ-t-il, tout est-il prêt? le bagage est-il chargé? les chevaux sont-ils mis? Point de retard, que je parte à l'instant. J'attends à tout moment, dit-il en se retournant vers moi, qu'on vienne saisir mes meubles pour le paiement des contributions, et je ne sais si je ne serai pas mis en pièces avant d'avoir gagné la porte. Allons, Tompson, vous entrerez dans la voiture avec moi, et que les deux autres montent derrière. »

Ce fut ainsi que sir Robert partit de Londres au milieu des importunités, des reproches, des prières, des injures, des menaces et des imprécations des créanciers qui remplissaient son vestibule. Marchands, ouvriers, domestiques, tous avaient des réclamations à faire, et pas un n'était écouté. Son départ fut une véritable fuite. Son mobilier fut saisi une heure après; et je suis bien trompé si sa ruine n'est pas complète.

Il avait un revenu annuel de 4,200 livres (100,800 fr.); mais cela ne lui suffisait pas pour trois ou quatre mois de séjour dans la capitale. Il est vrai qu'une heure passée au jeu peut engloutir une somme plus considérable, car cette passion ne connaît pas de bornes; elle brave tous les calculs, et l'on ne peut jamais dire : Je m'arrêterai là. Cependant, en fréquen-

tant un peu moins les clubs, en voyant moins le grand monde, en ayant quelques chevaux et quelques valets de moins; en se procurant des domestiques fidèles, ou, ce qui est plus facile, en les surveillant avec attention; en payant comptant, ou à des termes peu éloignés; en mettant de l'ordre dans sa maison; en ne cherchant pas à singer les gens qui ont 20,000 livres de rente, et qui peuvent se permettre toutes les extravagances, excepté celle du jeu; en renonçant à imiter les hommes titrés et privilégiés, dont l'inconséquence ne songe jamais au moment où il faudra payer; il avait une fortune qui lui assurait l'existence la plus honorable.

Le baronnet est garçon; il pourrait vivre dans les plaisirs, et presque dans le luxe, s'il écoutait tant soit peu la raison. Ce qui me surprend le plus, c'est qu'un homme puisse vendre sa liberté, son honneur, sa tranquillité, pour des amusemens de trois mois dans l'année; tandis que de légères privations, un peu d'ordre et d'attention, le mettraient au-dessus de ceux sous la dépendance desquels il est enchaîné, c'est-à-dire ses créanciers et ses valets, car celui qui a des dettes ne peut se dire indépendant; son créancier est maître de sa personne; et si un

titre, ou une place au parlement le mettent à l'abri des poursuites, il n'en est pas moins en butte aux injures et au mépris.

C'est pourtant ce qu'on voit tous les jours; et les plaisirs coûteux font des progrès si rapides que le mal me paraît augmenter tous les ans. Si les jeunes gens à la mode voulaient réfléchir et envisager à quel avilissement ils s'exposent en se mettant dans la nécessité d'user de ruses et de vils subterfuges, de se faire céler, de chercher de mauvaises excuses, de se cacher, enfin de fuir leur patrie, ils tiendraient un peu plus à obtenir une place dans l'estime publique.



— XXXIII. —

LES MODES.

Da voi s'orna, e si cangia, in tanti guise,
Che quando novamente lo rivede,
Che sia quel ch'era avanti appena credo.

Pignotti.

Le don de plaire promptement,
Les rapides succès, les succès du moment,
Formeut surtout son apanage.

Rulhière.

J'avais souvent remarqué que mon extravagant cousin, l'officier aux gardes, avait tous les mois un habit neuf, et un nouveau gilet toutes les semaines ; qu'il faisait chaque jour trois toilettes différentes, et que jamais on ne le voyait deux fois habillé de la même manière. Ses uniformes, ses habits bourgeois, ses négligés, ses redingotes, et jusqu'à ses robes de chambre offraient la même variété. J'étais surpris de cette constance dans le changement ; je ne concevais pas comment l'imagination de l'homme pouvait suffire à produire plus de métamorphoses que Protée

n'en a jamais subi ; et j'étais curieux de savoir de quelle manière une mode prenait naissance dans le monde.

Je m'adressai à lui-même pour éclaircir mes doutes, mais je n'en pus obtenir de réponse satisfaisante. Il me dit seulement qu'il donnait souvent la mode lui-même (ce dont je doutai avec raison), et que lorsqu'il voyait un homme du bon ton, un dandy, un jeune lord, porter un nouveau costume, il avait soin de l'imiter, surtout s'il était extraordinaire, coûteux, de manière à être hors de la portée des clercs de procureurs, des chevaliers de comptoir, en un mot de toute la clique des seigneurs du dimanche. Je cite ses propres expressions.

Ce peu de renseignemens me parut fort insuffisant ; et peut-être n'aurais-je jamais été plus heureux dans mes recherches, si je n'avais remarqué que la boutique d'un certain tailleur, fort en vogue, était toujours remplie de jeunes gens occupés à examiner des costumes qui se renouvelaient toutes les semaines sans jamais se ressembler, tandis que je voyais des hommes respectables et bien mis porter les mêmes habits jusqu'à ce que la saison plus chaude ou plus froide les obligeât à en changer. Je fis part de cette obser-

vation à M. Bonton, vieil élégant de ma connaissance, qui me découvrit enfin le secret.

« Les tailleurs, me dit-il, ont formé une conspiration contre les gens à la mode de la capitale ; et leur but est d'exposer nos élégans à de nouvelles tentations de dépense, au moins une fois par semaine, et de les diriger dans le choix de leurs vêtemens, qu'ils ont soin de tenir toujours à un prix assez élevé. Ils jouent souvent à leurs pratiques le tour de les rendre ridicules, mais le génie de l'imitation l'emporte ; chacun veut porter ce qui lui a d'abord paru absurde sur un autre, et personne ne sait qui est l'inventeur de la mode qu'il faut suivre, même quand elle déplaît.

» Ainsi on vous resserre un homme pétri d'embonpoint dans un corset baleiné, dans un habit bien serré, de manière à le mettre à la torture ; il court le risque de se rompre un vaisseau sanguin ; il ne peut respirer ; il souffle comme une baleine, et toutes les coutures de son habit sont près de crever, ce qui ne ferait pas pleurer son tailleur. Celui-ci, après l'avoir d'abord emprisonné ainsi dans ses vêtemens, finit souvent ensuite par le loger dans la prison du banc du roi pour en être payé ; mais le débiteur se venge

quelquefois en se faisant déclarer insolvable, et par là maître Snip *, se trouve hors de mesure. Je me souviens d'avoir vu un personnage très-illustre, portant un de ces vêtemens si serrés, qu'il avait l'air d'être dans une armure d'airain. Son embonpoint cherchait à s'échapper de toutes parts, et les pans de son habit, rejetés sur les côtés, exposaient aux yeux, de la manière la plus grotesque, une partie remarquable de sa grosse personne.

» Pendant huit jours la redingote d'un homme du bon ton ne lui descendra qu'au jarret; la semaine suivante elle traînera jusqu'à terre, et sera aussi longue que le mémoire de son tailleur. Un jour tout est empois, le lendemain tout est bougran. Un merveilleux portera de la ouate pour masquer un défaut de taille; le jour suivant le fat le mieux fait sera ouaté de la même manière. Un prince, un dandy, honteux de son embonpoint cherchera à le cacher sous des habits bien serrés; sur-le-champ toute la ville se met à la gêne. Qu'un tailleur recommande une mode ridicule, il se garde bien de dire qu'il en

* *Snip*, qui coupe. Sobriquet qu'on donne aux tailleurs.

est l'inventeur. Il a soin d'assurer que son altesse royale, sa grâce, sa seigneurie, ne portent pas autre chose ; et vite, tout le monde, vieillards et jeunes gens, veulent être mis de la même manière.

» Un jour le dos d'un habit sera aussi large que celui d'un portefaix irlandais, les manches seront si amples que le corps pourrait y passer ; le lendemain, la taille est si étroite, les manches si serrées, que lorsque l'habit est endossé, non sans peine, on ressemble à un perce-oreille. Souvent aussi la mascarade est si complète, qu'au milieu des plis d'une longue et large redingote, des broderies, des fourrures, des boutons en olive, et d'un gilet en gorge de pigeon, vous pouvez prendre un jeune homme fort honnête pour une jeune femme qui ne l'est guère.

» Toutes ces manœuvres sont tirées du sac de maître Snip qui, soit que le spencer écourté ait la vogue, soit qu'on traîne la redingote flottante, n'en fera pas son mémoire moins long, et qui trouvera moyen de gagner tout autant sur les deux aunes d'étoffe dans lesquelles il vous serrera, que dans les sept ou huit dont il vous fabriquera un vêtement bien ample. Il est à pro-

pos d'expliquer comment il vient à bout de ses projets, car il y a deux manières d'exécuter ces tours du métier.

» La première est de persuader à quelque personnage important, depuis le prince jusqu'au fat, pourvu qu'il donne le ton dans le beau monde, que tel costume lui sied infiniment, que tel habit lui va à ravir, soit que son cou se trouve enterré sous une douzaine de collets, soit qu'un seul, plat et uni, le laisse s'élever comme celui d'une cicogne; qu'un habit croisé à revers montrera avec avantage sa large poitrine, ou qu'un frac pour la chasse lui donnera un air de jeunesse, d'élégance et de vigueur. Si la dupe mord à l'hameçon, chacun, quelles que soient sa taille et sa conformation, s'empresse de prendre le même costume, bien qu'il ne puisse aller à tout le monde, et qu'il n'aille peut-être à personne: mais il est à la mode, cela suffit pour qu'on l'achète; et c'est tout ce qu'il faut à celui qui le vend.

» Une seconde ruse du malin tailleur, qu'il concerte avec ceux de ses confrères qui sont le plus en vogue, c'est d'imaginer de tems en tems un costume d'un nouveau genre. On a soin de mettre en vue, mais sans affectation, non comme

un habit qu'on désire vendre, et pour lequel on serait charmé de trouver un achéteur, mais comme un habit de commande sortant des mains de l'ouvrier, et dont on ne peut disposer. Le fat, à qui tout ce qui est nouveau a le don de plaire, ne manque pas de le remarquer. Il ne se décidera pourtant pas à la première vue dans une affaire de cette importance ; mais il observe, il réfléchit, car un fat réfléchit dans certaines occasions ; il voit la même coupe d'habit chez tous les tailleurs en réputation ; il faut donc que ce soit la mode : voilà l'oiseau pris au trébuchet, et il en fera prendre d'autres à leur tour.

« Juste ciel ! s'écrie-t-il, je croyais que les tailles longues étaient à la mode. — Elles l'étaient la semaine dernière, répond le rusé Snip ; mais aujourd'hui nous ne pouvons les faire trop courtes » : et il a soin d'appuyer fortement sur ce mot *aujourd'hui*. Alors il nomme les lords, les merveilleux qui ont commandé des habits sur cette coupe, et assure qu'il ne peut suffire aux demandes qui lui sont faites. « Comment n'ai-je pas remarqué cette nouvelle mode ? s'écrie le fat : jamais je n'ai fait une pareille bévue. » Il lui en faut un absolument semblable pour le soir même, car il doit aller à une grande assemblée, et il

n'oserait s'y montrer sans ce costume. Il y arrive, chacun le regarde avec surprise ; c'est le premier habit de ce genre qu'on ait jamais vu. Il assure que c'est la dernière mode, chacun veut en avoir un semblable ; et le plan de maître Snip a réussi.

» C'est ainsi qu'on détermine les gens crédules à changer de costume presqu'à chaque instant ; et ce sont ceux qui croient suivre la mode qui l'introduisent eux-mêmes. Il n'est pas nécessaire d'ajouter ici que les couturières mettent en usage, pour tromper les petites-maîtresses, les mêmes ruses qu'emploient les tailleurs à l'égard des merveilleux.

» Un autre secret du métier, c'est d'engager des hommes connus pour suivre les modes à porter des habits sur une nouvelle coupe. La chose n'est pas difficile ; et tel élégant qui ne peut payer le mémoire de son tailleur, espère lui faire prendre de la patience en lui facilitant le moyen de grossir ceux des autres. »

Ainsi finit mon ami, et je fus convaincu de la justesse de ses observations. Elles me déterminèrent plus que jamais à m'en tenir à mon ancien système, et à ne changer de costume que deux fois par an. Je ne puis pourtant m'empêcher de reconnaître à regret qu'on nous juge par nos

habits plutôt que par nos qualités, et que si un homme n'est pas mis à la dernière mode, il doit se contenter d'occuper la dernière place dans l'estime du beau monde. C'est un fait aussi incontestable qu'il est triste, que le colonel M***, mourant d'une blessure qu'il avait reçue en se battant en duel, regretta d'avoir parlé à son antagoniste avec un ton d'insolence qui avait occasioné la querelle, et assura le vaillant champion qui lui avait servi de second, qu'il n'avait pu croire que ce fût un homme comme il faut, attendu qu'il portait un habit dont la mode était passée depuis un an.



— N° XXXIV. —

UNE ASSEMBLÉE DE BAS BLEUS.

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.
. . . .
Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique.

MOLIÈRE.

JE rencontrai l'autre jour Mistress Montaigu Marionville dans la boutique d'un libraire à la mode. Elle parlait avec enthousiasme de l'assemblée de *bas bleus* * qui avait eu lieu la veille chez lady Learnedlove. Dès qu'elle m'aperçut, elle me tendit la main, et eut la bonté de me dire qu'elle avait beaucoup regretté de ne pas m'y voir : je la remerciai et lui demandai

* Société littéraire fondée à Londres par lady Montague. Voyez tome Ier.

comment s'était passée la soirée, quelles personnes elle y avait vues, et si c'était la compagnie ou le sujet de la conversation qui l'avait le plus charmée.

« L'un et l'autre, me répondit-elle ; nouveauté, science, talent, tout s'y trouvait réuni. Indépendamment du fonds ordinaire de la société, nous avions sir Alexandre Alkali, un de nos premiers chimistes ; le peintre Vernis, qui arrivait de Rome ; sir Robert Euphony, savant Grec très-profond, qui nous donna une preuve de mémoire bien extraordinaire, en nous récitant trois cents vers de Sophocle sans hésiter une seule fois. Il est vrai que je n'y entendis rien, pas plus que les *bas bleus* ; mais cela n'en fit pas moins le plus grand plaisir, et je suis convaincue que c'était sublime.

» Nous avions aussi M. Architrave qui nous fit, avec tant de force et d'énergie, la description du fût d'une colonne renversée, qu'on aurait cru l'avoir sous les yeux, et qu'il me sembla que je me trouvais au milieu des ruines d'Herculanum.

» On y voyait encore M. Dactyle, le poète, je devrais dire le barde, et Chatterini, l'impro-

visateur, qui fit un charmant impromptu en quatre vers sur le petit chien de lady Hardcastle. M. Dactyle est un homme délicieux, un véritable Romain. Ses cheveux étaient taillés exactement sur le modèle de ceux de la statue de Brutus ; et sa cravate de fine batiste était assez ouverte pour permettre de voir un cou nerveux parfaitement semblable à celui du gladiateur. Il est impossible de ne pas convenir qu'il a le cerveau un peu timbré, mais ses vers n'en ont que plus d'énergie et de hardiesse. Quels heureux écarts d'imagination dans son *ode à la Lune*, où il l'appelle *de la réflexion mère mélancolique !*

» Le docteur Dabble s'y trouvait aussi. Vous savez qu'il a découvert un nouveau spécifique contre les maladies hystériques : il ne faut pas que j'oublie Miss Fanny Fermor, la plus grande botaniste d'Angleterre. Elle nous récita d'excellens vers sur la monogynie et la polyandrie, et nous montra le plus beau *rhododèndron* que j'aie jamais vu.

» Lord Gothique n'arriva que vers minuit. C'est un disciple du célèbre Gall ; sa seigneurie fut prodigue de ses instructions. Il nous démontra très-clairement sur la tête d'un enfant l'organe de la théographie. Il m'assura qu'il

n'était pas surpris que j'eusse fait construire une maison, attendu qu'il n'avait jamais trouvé l'organe de la construction si prononcé que sur mon crâne ; celui de la destruction ne l'était pas moins sur celui du feld-maréchal allemand, le baron Vonklinken Cattendundertromp. Mais il fit une bévue en voulant nous faire voir l'organe de l'invention sur la tête de lady Laura, parce que portant une perruque elle ne pouvait lui permettre d'y toucher.

» Lady Learnedlove nous fit voir de beaux bas-reliefs, un portefeuille d'estampes de choix, un superbe vase étrusque, et quelques ouvrages en mosaïque dont elle avait fait l'acquisition depuis peu. D'autres personnes nous montrèrent des médailles, des camées, des émaux et des miniatures : l'Italien en avait une charmante qu'il était chargé de vendre ; et le docteur avait une nouvelle tabatière de lave du mont Vésuve, montée très-élégamment.

» En un mot, le tems s'écoula si rapidement, que deux heures sonnèrent quand je croyais qu'il était à peine minuit : je pris une oublie et un verre de limonade, et je demandai ma voiture. Le célèbre acteur Monologue m'offrit la main pour m'y conduire, et me promit de me

faire faire la connaissance de la plus délicieuse de toutes les créatures, M. Flaxman, et de me présenter un M. M.... J'ai oublié son nom, mais c'est ce savant qui écrit un nouveau système de physionomie, et qui compose un traité sur les nuages, de sorte que nous en saurons autant sur ce sujet que nous en savons déja sur les étoiles. O science, don divin, combien je te révère ainsi que ceux que tu inspires! Enfin cette soirée est une des plus agréables que j'aie jamais passées; et je me la rappellerai toujours avec plaisir, comme ayant été la fête de la raison, les délices de l'ame. »

Elle allait continuer quand le libraire lui présenta un livre, en la priant d'y accorder un moment d'attention. « O juste ciel! s'écria-t-elle, prête à se pâmer d'admiration, quelles belles marges! » Je jetai les yeux sur le volume, et je vis quelques lignes assez bien imprimées au milieu de chaque page, avec les plus grandes marges que j'eusse jamais vues. Mistress Marionville résolut aussitôt de l'acheter. Tout occupée

* M. Flaxman est un artiste distingué, un des premiers sculpteurs statuaires de Londres, membre de l'académie royale de peinture et sculpture.

à l'examiner et à en demander le prix, elle ne songea plus à moi, et je saisis cette occasion pour m'échapper. . .

En retournant chez moi, je réfléchis sur le nombre de moyens qui existent pour faire sortir l'argent de la poche d'un homme, sans avoir recours aux dés, aux cartes, aux chiens, aux chevaux, et à des vices non moins ruineux. Les sommes dépensées, seulement pour les objets suivans, dans le cours d'une génération, suffiraient pour payer le capital de la dette nationale : la manie de construire, celle des tableaux, des médailles, des antiquités, et des arts en général ; la chimie, la physique, la bibliomanie. On pourrait y ajouter la rage d'acheter des chronomètres de toute espèce ; mais cette passion appartient presque exclusivement à un personnage d'un rang très-élevé. S'il peut y apprendre le prix du tems, il en retirera un profit considérable.

Il est assez singulier que les bibliomanes attachent de la valeur aux ouvrages qu'ils achettent, non d'après le mérite de l'auteur, mais d'après le livre seul, considéré matériellement; de sorte que Pope n'avait pas tort de dire : « Mylord est curieux en livres, et non en au-

teurs. » Un ouvrage imprimé sur vélin, en lettres dorées, orné d'enluminures, dont l'impression remonte au delà de telle date, quelque peu intéressant, quelque insipide même que soit le sujet dont il traite, aura tout le charme nécessaire, car on ne l'achette pas pour le lire, mais pour le regarder. Quant à moi, j'ai toujours pensé que « l'homme est l'étude qui convient à l'homme. » Mais pour le connaître tel qu'il est réellement, j'étudie ses actions beaucoup plus que ses discours ; et c'est ce résultat des observations de bien des années que j'offre maintenant à mes lecteurs.



— N° XXXV. —

LE VOISIN DE TABLE.

Mais déjà du dîner donnant l'heureux signal,
La cloche du château rappelle les convives.
Entendez-vous leurs pas sous ces voûtes massives?

POPE.

Les grands dîners, à moins qu'ils n'aient pour but quelque objet d'intérêt général, comme une réunion ministérielle, un repas à donner à des électeurs, ou une association de bienfaisance, sont des assemblées où tout est lourd, ennuyeux et guindé. Dans le premier cas, on ne perd pas de vue un seul instant l'objet qu'on se propose; toute la conversation se dirige vers le point en question; le convive sait qu'il remplit un devoir en s'y rendant, et il se trouve bien soulagé quand il lui est permis de quitter la table: l'uniformité des toasts le fatigue, mais l'intérêt

l'appelle invariablement à ces réunions, et le fauteuil du président y est toujours bien rempli. L'ennui règne encore davantage dans les repas civiques, dans les festins des aldermens et des nababs ; aussi j'ai toujours grand soin de les éviter. On peut trouver la tortue, la venaison, sur toutes les tables de la noblesse, et l'on n'y entend pas discuter les affaires d'une paroisse, ni le mérite de tel ou tel plat, sujets qui n'ont aucun intérêt pour moi ; car quoique le feu duc de Norfolk prétendît qu'un bon dîner ne peut durer trop long-tems, et qu'un mauvais ne saurait finir trop vîte, je pense, avec l'avare de Molière, que les mots, *Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger*, devraient être écrits en lettres d'or. Mais nos gras enfans de Thémis et de l'Eglise, vêtus de robes de pourpre et d'écarlate, sont d'un avis différent.

Dans les premiers cercles de la société, on trouve toujours dans un grand dîner donné pour un objet d'intérêt général, bonne compagnie, bon ton et bonne chère. Le premier de ces avantages est sans contredit le plus désirable ; et avec une hôte et une hôtesse aimables qui

savent faire avec grâce les honneurs de leur table, nous sommes charmés de rencontrer quelque homme instruit et spirituel qui fasse une partie des frais de la conversation. Mais un agréable voisin de table est, par dessus tout, le grand charme de la société : si le premier est un trésor pour le moment présent, et est apprécié par tous ceux qui, comme moi, ont plus d'envie d'écouter que de parler, le second ajoute un anneau à la chaîne sociale et devient souvent votre ami pour l'avenir. On admire l'un, mais on éprouve pour l'autre un sentiment d'intérêt et d'amitié.

Malheureux celui qui se trouve placé à table près d'une belle dont la langue est liée par l'orgueil ou l'ignorance ; d'une douairière sourde que des raisons de bienséance ou de parenté ont fait inviter ; d'une vieille fille bavarde qui parle continuellement sans rien dire, ou d'un cynique froid et taciturne, ayant des prétentions douteuses en littérature, et un crédit qui n'est pas plus sûr dans le parlement ! Quel contraste digne d'envie si vous êtes à côté d'une femme séduisante et enjouée, dont l'aisance, les

grâces l'amabilité, embellissent les heures que vous avez à passer dans sa société; ou d'un homme qui a voyagé, dont l'esprit orné et instruit n'est étranger à aucun sujet de conversation, mais qui est assez poli pour vous parler de ceux qu'il sait être à votre portée, qui ont fait le principal objet de vos études, au lieu de chercher à faire parade de ses connaissances supérieures, et de ne vous entretenir que du sujet qui peut le faire briller davantage!

Un grand inconvénient à table, c'est d'avoir pour voisine une jeune et jolie femme qui par vanité veut sans cesse causer avec votre voisin qui est plus jeune que vous, plus riche, ou d'un rang plus distingué; qui croit vous faire une faveur en se penchant devant vous à chaque instant pour lui parler, au lieu de vous tourner le dos; et qui, tout occupée de l'admiration qu'inspirent ses charmes, n'a pas une seule pensée pour vous. Peut-être consentira-t-elle à boire avec vous un verre de vin *; mais cher-

* Usage anglais. Quand on boit un verre de vin pendant le dîner, on invite presque toujours une personne

cher à fixer un instant son attention, c'est une entreprise dans laquelle vous ne pouvez réussir; et si votre voisin de l'autre côté est un homme silencieux, un homme qui n'ait la tête remplie que de fadaises dont il fait des sujets importans, ou qui cherche maladroitement à s'emparer de la conversation par des remarques banales, par des saillies usées, vous pouvez vous regarder comme un être isolé au milieu du cercle le plus brillant.

Vous pouvez être tiré pour un moment de cette situation humiliante par l'attention du maître ou de la maîtresse de la maison qui vous offre un verre de vin, ou vous adresse quelques mots qui vous font prendre part un instant à la conversation ; mais ce qui peut vous arriver de

de la compagnie d'en prendre un avec soi. On envoie un domestique porter cette invitation à l'autre bout de la table, et il est de la politesse de ne pas refuser. Cette marque d'attention, trop souvent répétée, pourrait devenir fatigante, mais heureusement le bon ton qui vous oblige à accepter le verre de vin ne vous force point à le boire, et vous pouvez le laisser plein sur la table, en vous contentant d'y mouiller vos lèvres.

plus heureux, c'est d'être remarqué par une de ces personnes dont les yeux sont le miroir de l'âme, et qui, placée en face de vous, vous adresse quelque chose d'agréable qui vous tire de votre état de nullité, qui vous place sous un jour avantageux, qui vous donne occasion de parler d'un sujet qu'elle sait vous être familier. C'est un véritable trait d'amitié, peut-être un de ceux dont on doit savoir le plus de gré ; un acte dont nous sentons en ce moment tout le le mérite, qui nous inspire une juste reconnaissance ; c'est presque une vertu, car

La nature nous dit : Soyez humain et bon.
C'est là son premier cri, sa meilleure leçon.

Combien d'étrangers dans une compagnie nombreuse, se trouvant placés loin du maître ou de la maîtresse de la maison, tombent dans un abattement momentané quand tout est sourire et gaîté autour d'eux, et ressemblent à un pauvre parent à qui jamais on n'a accordé le moindre encouragement!

L'hôte et l'hôtesse, par leurs attentions pour tous ceux qui se trouvent à leur table, sont le

soleil qui répand autour de lui la lumière et la chaleur ; mais votre voisin de table est l'astre qui vous guide pendant la nuit, l'étoile bienfaisante d'après laquelle vous dirigez votre course, et qui devient votre principal point d'attraction.

Un homme d'un certain âge obtient un tel bonheur moins facilement qu'un jeune homme, parce que la galanterie ne convient pas à la vieillesse, et ne peut-être remplacée que par de délicates attentions. Aussi doit-on juger favorablement du cœur d'une femme jeune, jolie et et recherchée, qui écoute avec complaisance la garrulité d'un vieillard, et qui partage son attention entre lui et ses nombreux admirateurs ; de même que de celui d'un homme doué d'un extérieur agréable, ayant reçu une bonne éducation, jouissant de quelque influence et de quelque célébrité, qui va se placer près d'une personne négligée ou se défiant d'elle-même, ou qui semble oublier le cercle joyeux dont il est entouré, pour entretenir une voisine qui n'est plus jeune ou qui n'est pas jolie.

Je me souviens d'avoir vu un capitaine de

cavalerie, fort bel homme, et recherché dans toutes les sociétés dont il faisait les délices, consacrer ses soins à une jeune personne disgraciée par la nature, et dont la fortune n'avait même pu lui procurer un admirateur par spéculation. Il était mon intime ami, et jamais je ne le vis se montrer avec plus d'avantage. Aussi, quoique plus d'une femme lançât des regards de surprise sur lui, et des coups d'œil d'envie sur sa voisine, il obtint l'approbation générale, et se concilia tous les cœurs.

Il n'eut pourtant pas à se repentir d'avoir cédé aux mouvemens d'une généreuse pitié; car, indépendamment du plaisir qu'on trouve à faire un sacrifice à l'humanité, il reconnut que cette jeune personne était pleine d'esprit et de connaissances; et il n'éprouva pas un moment de vide en s'entretenant avec elle. Il est inutile d'ajouter qu'il lui inspira un sentiment de reconnaissance et d'estime qu'elle lui conserva toujours. Mais pour être susceptible de cette générosité désintéressée, il faut avoir des sentimens élevés : heureux celui ou celle à qui la nature les a accordés !

Mais lorsque les trois heures qu'exigent les

trois services se sont écoulées, et que les dames ont quitté la table *, il faut faire entrer en calcul une autre considération, le caractère et la tournure d'esprit des personnes qui composent la compagnie. Lorsqu'on n'a plus sous les yeux les sourires et les attraits des grâces, la conversation change, et roule ordinairement sur un sujet particulier, quelque poli, quelque attentif que puisse être le maître de la maison. Si la majeure partie des convives sont des membres du parlement, on parlera des affaires publiques, et vous pourrez apprendre quelque chose · si les gens savans et instruits se trouvent en plus grand nombre, vous y gagnerez encore davantage.

Malheureusement, il arrive trop souvent qu'après les premiers verres de vin, la conversation prenne une tournure qui ne vous promet ni instruction, ni intérêt, ni amusement. Les bruits du jour occuperont la médisance ; on parlera de la jolie figure de miss Lucie, de la belle taille de lady B*** ; on fera des obser-

* Après le premier verre bu, et lorsque la table est garnie de bouteilles qui doivent *tourner*, les dames se retirent.

vations sur telle assemblée où l'on se trouvait si pressé, sur telle fête qui était si bien ordonnée ; on vous fera voyager d'Epsom à Newmarket, de l'hôtel de *Long* chez *Fattersall ;* les chiens, les chevaux, les gageures, le gain et la perte, seront mis tour à tour sur le tapis ; et l'entretien d'un salon doré, rempli de la société la plus distinguée, deviendra digne de l'écurie et du chenil. D'ailleurs on se permet trop généralement de passer les bornes de la tempérance, quoique le merveilleux et l'homme véritablement *comme il faut* se renferment avec soin dans celles de la modération.

Il faut dire aussi que les insectes sont attirés partout où se trouve la lumière ; et il arrive quelquefois que des sujets de conversation encore plus bas et plus dégradans occupent le tems et l'attention, et font le plaisir de ce qu'il y a de plus distingué dans la noblesse du royaume. C'est un devoir alors pour tout homme pensant bien d'aller rejoindre les dames ou de se retirer tout-à-fait ; car, avant que l'entretien arrive à ce degré d'avilissement, il a entendu assez de fadaises, et il ne peut espérer qu'il prenne une tournure plus intéressante. « Quelle bonne affaire lord Georges a faite aux courses

de Derby ! Tous les connaisseurs ont été piacés : il a vendu le cheval qui a gagné le prix le double de sa valeur. » Ou quelque chose d'aussi instructif, d'aussi raisonnable. « Colonel, puis-je vous demander combien vous avez payé votre cheval noir ? il est beau, bien dressé, a un poitrail superbe, mais je crois qu'il a peu d'haleine; il semblait fatigué en finissant sa course. » Notez que celui qui parle ainsi a le désir de l'acheter. Ou bien, « Sir Henri, je vous vendrai ces deux chiens cent guinées, ou je vous les donnerai en échange de votre cheval de chasse et soixante guinées de retour, ou de votre jument et de votre fusil à deux coups. »

De pareils sujets de conversation ne sont-ils pas indignes d'un homme du monde doué d'un peu de bon sens, et surtout d'un homme d'un certain âge ? Ils ne valent pas mieux qu'une dispute sur la race d'un cheval, sur le mérite d'un chien, ou sur le gain d'une gageure, objets importans qui ne pourront être décidés que par un jugement rendu en dernier ressort par le club des jockeys. * Combien ont-ils donc

* Le club ainsi nommé est composé d'hommes de qualité qui se piquent de leurs connaissances en chevaux, de leurs talens comme cochers, etc.

raison, ceux qui, prenant plus d'intérêt à la beauté qu'à la bouteille, vont retrouver dans le salon une compagnie plus douce et plus agréable, ou qui, pour remplir une multitude d'autres engagemens, pour assister au dernier acte du ballet, ou pour ménager leur tête, ont eu la sage précaution de demander leur voiture à onze heures, et s'échappent avant que la fin de la séance de table ait complètement échauffé les têtes !

Mais, en dépit de ces défauts qu'on peut reprocher à notre nation, je sens mon cœur battre quand je songe au nombre d'amis que je me suis faits pour avoir été leur voisin de table, qui ont jeté pendant un repas les fondemens sur lesquels l'expérience a élevé ensuite l'édifice d'une affection solide. Douce sensibilité ! chaque pas dans la vie nous offre tes bienfaits ! le regard de sympathie qui nous encourage, qui nous invite à une connaissance plus particulière, un sourire de bienveillance, une inclination de tête de politesse, une main offerte, un simple coup d'œil, une pensée fugitive aperçue, une place cédée, une préférence montrée, l'humilité qui se retire pour vous laisser passer, la bonté qui vous appelle ; ce sont des

riens, mais ces riens sont les anneaux de cette grande chaîne qui unit des nœuds enchanteurs de l'amour et de l'amitié tous les habitans de la terre ; qui établit entre eux les relations les plus étroites et les plus délicieuses ; en un mot, qui fait notre bonheur et notre consolation pendant le voyage de la vie ; qui assure tout ce qui peut contribuer à la félicité sur la terre, et nous procurer ces innocentes jouissances dont aime à se repaître mon imagination.



— N° XXXVI. —

POURQUOI SE FAIRE ATTENDRE?

. . . . *Parthis mendacior.*
HORACE.

Il ment plus impudemment qu'un Parthe

. . . . *Sed non ego credulus illis.*
VIRGILE.

Mais je n'ai aucune confiance en eux.

SE faire attendre est pour les uns l'effet du hasard, la suite d'un accident; pour les autres, c'est une affaire de calcul, un trait d'affectation. Mais quelle qu'en puisse être la cause, c'est un usage devenu à la mode parmi le beau monde, quoiqu'il soit évidemment contraire aux règles du véritable savoir-vivre.

Le jeune Woodville, merveilleux de la première classe, vivant magnifiquement, ayant un superbe équipage, une maison bien montée, possède ce défaut au plus haut degré. Ses che-

vaux gris-pommelés arrivent ventre à terre ; il descend de son élégant phaéton. Le marteau de la porte annonce son arrivée par un bruit semblable à celui du tonnerre. Il entre dans la salle à manger, et paraît surpris et confus de voir qu'on est déjà à table, souvent même que le premier service a fait place au second.

Sa manière de se présenter dans ces occasions est en général de faire un pas en arrière, de joindre les mains, de lever les épaules, de courber le corps en faisant une légère inclination de tête, comme pour dire : « Cela est bien mal en vérité ! Ne suis-je pas incorrigible ? Je suis détestable pour arriver tard ! Mais j'ai tant d'engagemens, je suis tellement poursuivi de plaisirs, que je ne puis être à tems nulle part. Que voulez-vous ? c'est la mode, les dames me pardonnent, je suis le bienvenu partout. » Cette pantomime est suivie d'un sourire qui n'a d'autre but que de montrer des dents bien blanches. Alors prenant la main d'un ami qu'il reconnaît, ou lui frappant sur l'épaule s'il est sur le pied de l'intimité avec lui, jetant un coup d'œil sur les convives, saluant les jolies femmes et les hommes à la mode, il s'avance d'un air de confiance vers la place

qui lui a été réservée, causant, chemin faisant, autant de dérangement qu'il lui est possible, mais n'épargnant pas les excuses pour l'embarras qu'il occasionne.

« Sur mon honneur, dit-il à la maîtresse de la maison quand il est assis, je suis indigne de pardon, mais je compte sur votre indulgence. Jamais je n'ai commis une telle erreur. J'étais encore à six heures chez *Fattersall*, à examiner un cheval avec le duc de ***. Dès que je me suis aperçu qu'il était si tard, j'ai couru chez moi à toute bride, au risque d'écraser cent canailles; je n'ai mis que vingt minutes à ma toilette, et me voici. » Une autre fois, il dira: « Sur mon ame, je vous demande pardon. Je suis coupable, je le sens, et je ne sais comment m'excuser de cette apparence d'impolitesse; mais je ne suis rentré du bal qu'à sept heures du matin, j'ai été deux heures sans fermer l'œil; j'avais oublié de remonter ma montre, et toute la journée s'en est ressentie: d'honneur, je ne me doutais pas qu'il fût si tard. Mais je connais votre bonté, vous m'excuserez: vous savez ce que je suis, la plus mauvaise tête du monde, n'ayant jamais su calculer le tems, toujours en retard de deux

heures, malgré moi. » Ou bien : « Mille pardons! ce n'est véritablement pas ma faute. Je voudrais que la chambre des communes fût anéantie. J'y ai été aujourd'hui avec mon frère, et je n'ai pu m'en échapper que depuis une demi-heure. Je dois être dans un désordre....! Je me suis habillé au hasard ; j'ai fait la moitié de ma toilette en voiture. Jamais je n'ai été si contrarié de ma vie. » Et un sourire insipide termine ce tissu de mensonges.

Maintenant toutes ces excuses sont usées; presque aussi vieilles que lui, connues de toutes les personnes qu'il voit, elles ne trompent plus personne, et ennuient tous ceux qui les entendent. Cependant il n'en suit pas moins son système, auquel il croit devoir une sorte d'importance. Il ne veut ni passer pour un homme qui a de l'ordre et de l'exactitude, ni s'exposer au risque d'arriver dans un salon qui n'est encore qu'à demi rempli. Plus d'une femme de sa connaissance qui ne s'est pas laissée éblouir par son élégance et son affectation, plus d'un épicurien qui ne veut pas qu'un dîner se refroidisse en l'attendant, ont cessé de l'inviter pour cette raison, mais ce n'en est pas une pour lui

d'arriver assez tôt pour avoir à passer dans un salon les cinq minutes ennuyeuses qui précèdent le dîner. Les idées qu'il s'est faites du bon ton exigent qu'il arrive toujours à la hâte, comme s'il avait eu les affaires les plus importantes. Cette conduite lui a valu le sobriquet de *tardif*, mais il n'en est ni honteux, ni mécontent; et, bien loin de se corriger, il semble aspirer à un degré d'honneur encore plus élevé, et vouloir se faire surnommer *le tardif des tardifs*, comme certain général français avait été appelé *le brave des braves*.

Comment ne serait-il pas incorrigible, quand une maîtresse de maison, lui tendant la main à son arrivée, le fait placer près d'elle, et lui dit en riant : « Asseyez-vous, écervelé, je croyais que vous ne viendriez qu'au dessert; » quand une autre s'écrie : « Ah! déjà Woodville! je ne vous attendais pas sitôt! » ou bien qu'une troisième, l'interrompant au milieu de ses excuses banales et rebattues, lui dit : « Asseyez-vous, et ne cherchez pas à vous excuser. Nous vous connaissons tous. Nous savons que vous êtes un homme privilégié, que jamais vous ne pouvez arriver que le dernier. »

Tout cela, suivant Woodville, contribue à le mettre à la mode, à lui donner de l'éclat dans le monde. Il s'imagine, et souvent avec raison, que les jeunes personnes qui entrent dans la société sous les auspices de parens dissipés, admirent son assurance et sa vanité. L'indulgence qu'il a éprouvée l'a tellement confirmé dans cette habitude, qu'il se trouverait embarrassé pour se mettre à table, s'il arrivait avant que tous les convives fussent placés. Comme le plaisir brille dans ses yeux, quand il entend lady Mildway lui dire avec la suavité qui lui est naturelle : « Mon seul regret, c'est que la soupe ne vaudra plus rien, quoiqu'en général vous rendiez justice aux talens de Mercier (son cuisinier français), et que le poisson ne sera ni chaud ni froid. — Sur mon honneur, répond-il, vous m'accablez par trop de bontés, mais je ne pourrai en accuser que moi. Au surplus, je me trouverai consolé si vous consentez à boire un verre de vin de Madère avec moi, car je suis véritablement honteux d'être arrivé si extraordinairement tard. » C'est *ordinairement* qu'il aurait dû dire.

Toutes ces petites manœuvres ont valu à

Woodville un faux intérêt dont il a abusé. L'indulgence lui pardonne, l'inexpérience le tolère, et l'ignorance l'admire.

Lord Redbook, qui n'a d'autre mérite que la place qu'il occupe sur le registre des pensions, son nom, ses titres et ses qualités qu'on peut voir dans le calendrier de la cour, est encore un de ces hommes qui sont nés pour le désespoir des cuisiniers, qui abusent de l'indulgence qu'on a pour eux, qui manquent aux règles du savoir-vivre, et qui, usurpant une prééminence qui ne leur appartient point, se font attendre une heure entière par la meilleure compagnie, arrivent quand on ne croit plus devoir compter sur eux, et se font un malin plaisir du dérangement qu'ils occasionent parmi ceux qui les ont attendus si long-tems.

Lord Redbook n'a pourtant point l'aimable gaîté de Woodville; son orgueil ne se déguise pas sous les dehors d'une fausse humilité; il n'a pas recours à des excuses banales. Il semble croire qu'il est tout naturel qu'on l'attende; et il prend sa place au haut de la table comme une chose de droit. Peut-être il paraîtra surpris, non d'être arrivé si tard, mais qu'on se soit mis

sitôt à table. Ce n'est pas pour s'excuser, c'est pour se faire valoir, qu'il vous dit qu'il arrive à l'instant de Derby, de Newmarket, ou de la chambre des pairs, quoiqu'il prenne beaucoup moins d'intérêt à ce qui se passe dans ce dernier endroit qu'au résultat des courses qui ont lieu dans les deux premiers. Il vous dit qu'il regrette que vous l'ayez attendu, mais il est aisé de voir qu'il ne vous aurait jamais pardonné si vous l'aviez traité avec moins de cérémonie. Il s'empare des attentions, des respects de toute la famille, et se trouve mortifié s'il n'en est pas l'objet exclusif. Il ne fait pas un geste dont le but ne soit de se faire applaudir, pas une politesse qui n'ait un air de condescendance. Il arrive tard par ton, dîne avec vous pour la forme, ne reste qu'autant de tems que cela lui convient, et prend congé à la française, c'est-à-dire sans saluer personne, sans avoir trouvé ni plaisir, ni intérêt dans votre société.

Quelquefois il vous dira avec un ton de supériorité : « Je suis sûr que vous ne me pardonnez pas d'être arrivé si tard; ce n'est pourtant pas sans peine que j'ai pu venir. J'ai manqué pour vous à cinq ou six engagemens, et j'ai mé-

contenté je ne sais combien de gens pour vous tenir parole. » Ou bien, s'il veut être plaisant : « Votre cuisinier français est sans doute dans une grande colère contre moi? Il m'accuse de conspiration contre ses ragoûts, son vol-au-vent, son macaroni. Mais peu s'en est fallu que je ne pusse venir ; j'ai été sur le point de vous faire faire mes excuses. »

Cet usage de se faire attendre est devenu si commun, que c'est à qui sera prêt le dernier, du cuisinier qui prépare le dîner, ou du convive à qui il est destiné. C'est ce qui faisait dire à un Irlandais de ma connaissance, qui depuis l'union traverse tous les ans le canal de Saint-Georges pour venir dire oui et non dans la chambre des communes : « En vérité, on recule tellement l'heure du dîner d'année en année, que je ne serais pas surpris qu'on finît bientôt par ne dîner que le lendemain. »

Le maître de maison qui attend des convives, craint tellement de voir manquer un excellent dîner, qu'il ne croit jamais en fixer l'heure assez tard. Mais il a beau faire, ceux qu'il a invités se disputent encore à qui arrivera le dernier, à

qui fera avec le plus de grâce des excuses pitoyables et ridicules qui n'ont d'autre base que la folie et le mensonge ; et ce mal ne fera qu'augmenter, tant que les gens sur qui le ton de la société se modèle ne donneront pas un exemple contraire.

Rencontrez-vous au Parc un homme à la mode, il fera un tour ou deux de promenade avec vous. Tout-à-coup il tire sa montre, paraît surpris qu'il soit si tard, prétexte une affaire, un rendez-vous, et vous quitte subitement. Vous le prenez pour un homme ponctuel qui craint de se faire attendre, point du tout. Quelques minutes après, vous le voyez se promener tranquillement avec une autre connaissance qu'il quittera de la même manière, et il en fera autant avec une troisième et une quatrième. S'il peut accoster un personnage de quelque importance, il passera près de vous sans vous accorder la moindre attention, ou il inclinera légèrement la tête d'un air de protection.

Quant à moi, j'avoue que j'aime la ponctualité ; et, sans l'empire de la mode, je serais l'homme le plus exact qu'on pût voir. Mais un

laquais, en me regardant d'un air étonné qui semble dire « qui êtes-vous donc pour arriver de si bonne heure? » m'a si souvent fait entrer à six heures et demie dans la bibliothèque, en me montrant une table couverte de romans et de brochures nouvelles pour m'aider à passer le tems; j'ai si souvent attendu une heure dans un salon sans autre compagnie qu'un journal que j'avais déjà lu, et un laquais qui venait de tems en tems attiser le feu, en me regardant d'un air de mépris pour être arrivé sitôt; j'ai si souvent vu le maître de la maison descendre de cheval et aller faire sa toilette, une demi-heure après que j'étais arrivé comptant dîner dans dix minutes; enfin, un valet de chambre m'a si souvent dit d'un air d'importance qu'il croyait que son maître ou sa maîtresse ne tarderaient pas à descendre, que j'ai pris le parti de suivre l'usage général, et de n'arriver jamais qu'une heure après celle qui m'a été indiquée.

J'approuve et j'estime pourtant infiniment les principes et le plan de conduite de l'immortel lord Nelson, qui regardait la promptitude et l'exactitude en toutes choses comme des qualités

essentielles. Un jour qu'il recommandait à un marchand de lui envoyer le lendemain à six heures du matin quelque objet qu'il venait de lui acheter, le marchand lui ayant répondu : « Oui, mylord, j'aurai l'honneur de vous le porter moi-même à six heures. — Ce n'est pas cela, lui dit Nelson d'un air significatif en lui frappant doucement sur l'épaule, il faut que vous arriviez un quart-d'heure plus tôt. — Comme il vous plaira, mylord, répondit le marchand d'un air étonné, je serai chez vous au quart avant six heures. — Fort bien, reprit l'amiral; c'est à ce quart d'avance que je dois tout ce que j'ai fait de bien dans ma vie. »

Plus on réfléchira sur ce mot, plus on le comparera avec le caractère actif et décidé de notre héros, plus on le trouvera admirable. Mais mes lecteurs sauront l'apprécier sans que j'aie besoin d'y joindre un commentaire; j'en reviens donc à mes moutons, et je dis que si l'on pouvait obtenir des autres de ne plus se faire attendre, on ne m'accuserait jamais de manquer d'exactitude.

— N° XXXVII. —

L'AUTOMNE A LONDRES.

. . . . *Quæ deserta inhospita tesqua*
Credis, amæna vocat mecùm qui sentit.
HORACE.

Ces lieux qui vous paraissent solitaires, inhabités, sont pour moi pleins d'intérêt et de vie.

DEPUIS long-tems j'ai pris pour devise qu'on n'est jamais moins seul que lorsqu'on est seul. N'importe où je porte mes pas, pourvu que ce soit dans mon cher Londres, je suis sûr d'y trouver des objets qui seront pour moi pleins d'intérêt.

Peu contens de faire de la nuit le jour, nos gens à la mode font encore de l'hiver l'été, en restant dans la capitale pendant les mois de mai et de juin, en dépit de la chaleur et de la poussière, et en passant, par ton, le plus fort de l'hiver à la campagne, où le froid et la

pluie mettent un embargo sur leurs demeures, et les privent souvent de toute communication avec leurs voisins. Aussi pendant l'été nos rues sont couvertes des plus brillans équipages; *Hyde-Park* charme les yeux par la réunion de tout ce que la mode et le luxe ont de plus séduisant : il n'est pas étonnant que cette saison soit celle du plaisir.

Mais en septembre et octobre, quand nos gens de qualité sont dans leurs châteaux ; que leurs ombres, leur copistes, leurs singes, se réunissent dans quelque rendez-vous à la mode pour y prendre les eaux ou en faire semblant ; que nos élégans et nos merveilleuses, que leur campagne de printems a ruinés, se sont rendus en France par économie ; que nos Grecs modernes font des voyages de découvertes à Aix-la-Chapelle, à Bruxelles, à Paris, pour tâcher d'y retrouver quelques pigeons qu'ils n'ont pas encore tout-à-fait plumés, et qui, ne battant plus que d'une aile, ont cherché un climat plus favorable pour y laisser repousser leurs plumes ; Londres, par comparaison, n'est plus qu'un village désert. Alors l'oisif promène partout son ennui sans pouvoir parvenir à le chasser ;

il paraît plus désœuvré que jamais, et sa mélancolie semble prendre une couleur jaune ou verte ; le marchand cherche à se distraire en faisant des parties de campagne dans les envivirons, en fiacre ou dans son cabriolet ; il se montre aux spectacles de second ordre ; * quelquefois son commis, mettant des pantalons à la cosaque, et y attachant une paire d'éperons, espère, sur le cheval qu'il a loué, se faire passer pour un jeune homme à la mode, pour un hussard en négligé venant des casernes *d'Hounslow*, ou de quelque autre endroit ; tandis que le garçon apothicaire, voulant prendre l'extérieur d'un lancier, se donne les airs d'une profession beaucoup moins meurtrière que la sienne.

Quant à moi, même dans cette morte-saison comme on l'appelle, je trouve encore à employer mon tems, et je ne manque pas de sujets de réflexions ; car je pense bien décidément comme le duc de Queensbury, qui trouvait Londres, même à la fin de l'été, beaucoup moins ennuyeux que la campagne.

* Les seuls qui soient ouverts dans une partie de cette saison.

Londres présente deux tableaux différens qu'un poète italien ou un artiste pourraient appeler *Londra trionfante*, et *Londra abbandonata*. Mais cet abandon ne lui fait pas perdre ses charmes pour moi. Je parcours souvent nos places désertes ; j'y contemple ces brillantes maisons si gaies, si bruyantes, si fréquentées peu de tems auparavant, et qui, maintenant hermétiquement fermées, semblent consacrées au silence et aux ténèbres ; ces palais que les Amours et les Grâces transformaient en temples où l'on ne connaissait d'autre culte que celui de Vénus ; ces demeures de riches banquiers où le vieux *Dix pour cent* vient encore rendre sa visite hebdomadaire, et dont la porte était assiégée par des gens de qualité, dévots adorateurs de Plutus, qui quelquefois y vendaient pour quelques guinées leurs titres et leur honneur ; l'habitation déserte de quelque nabab, véritable temple de Mammon où l'intérêt et la cupidité venaient se prosterner devant le veau d'or ; enfin les clubs, les tripots, les maisons de jeu, où tant d'imprudens ont été trompés, pillés, ruinés : partout je trouve quelque sujet de méditation.

J'étais un jour dans *Saint-James-Square*, et je réfléchissais sur le mauvais goût de ses embellissemens : je vis près de moi un grand Irlandais mal vêtu qui, la bouche béante, ouvrant de grands yeux, et les mains derrière le dos, regardait de tous côtés avec l'air d'un nouveau débarqué. Enfin jetant ses regards sur une maison appartenant à un noble lord, bien connu en Irlande, et dont tous les volets étaient fermés, « En conscience, s'écria-t-il, voilà une maison semblable à la tête de son maître, pleine de vide. » Son observation me fit jeter naturellement les yeux, d'abord sur la demeure vacante, puis sur l'homme qui venait de faire cette remarque et qui ne tarda point à s'éloigner. Mais je m'aperçus un instant après que ma poche était aussi vide que la maison de sa seigneurie, car je n'y trouvai ni mon mouchoir des Indes, ni ma tabatière d'argent. « N'importe, pensai-je, je ne manque pas de mouchoirs, et j'ai d'autres tabatières ; je suis bien payé de ma curiosité. » D'ailleurs c'était un tour digne du mois d'août, une affaire conduite assez vivement pour une morte-saison. C'est ainsi que chaque moment varie la face des choses ; que chaque jour

Il n'est pas moins curieux d'observer les ruses des filous qui ont des projets sur vos poches, et des prêtresses de Vénus qui cherchent à vous prendre dans leurs filets. « Est-ce ici *Green-Park ?* » vous demande un jeune homme qui vient s'asseoir à côté de vous. Il vous fait toute son histoire, vous dit qu'il arrive du Nord, soit pour recueillir un héritage, soit pour suivre un procès ; que son père a un beau château, 500 livres sterling de revenu ; et il n'existe pas un officier de police à Londres qui ne connaisse la figure du drôle..... Une nymphe charmante vous aborde d'un air timide, vous demande le chemin de la *Cité* où demeure son oncle ; elle ne connaît pas Londres, elle voudrait en être bien loin ; elle est effrayée de se trouver seule dans les rues. Comme elle serait heureuse de trouver quelqu'un qui voulût bien l'accompagner ! Quelque dupe le lui proposera ; mais un homme qui a de l'expérience se souviendra d'avoir vu cette figure se promener le soir dans *Oxford-Street ; Saint-James-Street*, *Pall-Mall*, *Charing-Cross* et *Haymarquet*.

Les rues vous présentent aussi une foule de

figures qui réclament votre attention : le dissipateur qui cherche de l'argent ; l'usurier qui veut se débarrasser du sien ; le plaideur qui court chez son avocat ; l'homme de loi qui se rend dans les cours de justice ; le rentier qui rêve économie ; le marchand qui spécule. On écrirait des volumes sur ce sujet. Je laisse donc à mes lecteurs le soin de juger s'il existe jamais une morte-saison à Londres.



— N° XXXVIII. —

LA JEUNE FILLE SORTANT DE PENSION.

—

Leur affectation couvre, avant dix-huit ans,
Des frimas de l'hiver les roses du printems.
POPE.

Il y a quelques semaines ma nièce Sophie est sortie de pension; et elle a commencé son entrée dans le monde par une excursion sur les bords des lacs d'Ecosse. C'est une charmante fille; mais je m'aperçois que l'éloignement du monde dans lequel elle a vécu, et une tournure d'esprit naturellement romanesque, lui ont fait le plus grand tort.

Mon frère avait manifesté de son vivant l'intention de ne pas l'initier de trop bonne heure dans les plaisirs du grand monde; et le tuteur de sa fille, pour se conformer à ses vues, crut devoir l'enfermer dans une pension jusqu'à dix-huit ans. Elle n'en sortait jamais que pour aller

passer les vacances à sa campagne, dans le comté de Northumberland. Qu'en est-il résulté? que les bois, les lacs, les montagnes, les paysages pittoresques, sont les seuls objets qu'elle connaisse dans toute la nature. Mais elle a eu soin de se farcir le cerveau de tous les romans modernes qu'il lui a été possible de se procurer; et il lui en est resté un fonds de rêveries sentimentales dont son esprit est complètement infecté.

Elle est, dans sa mise, bizarre jusqu'à la folie; prenant pour modèle les héroïnes de Rome ou de la Grèce, plus souvent encore celles des romans qui ont été sa lecture favorite, et dont elle imite la description. Tantôt c'est une Héloïse, tantôt une Caroline de Litchfield; aujourd'hui ce sera l'Hélène de la dame du Lac, et demain la belle Rosemonde, personnage historique qui figure dans plus d'un roman.

Ses amusemens sont de se promener, au clair de lune, dans les bois, sur les montagnes, le long des chutes d'eau; de faire répéter aux échos les accens d'une muse plaintive; de réciter des vers langoureux ou tragiques; de lire quelque roman bien tendre à l'ombre d'un vieux chêne;

de se parer d'un bouquet de fleurs champêtres et de pleurer sur elles quand elles se fanent ; de faire paître un agneau au cou duquel elle attache un ruban bleu, voulant ressembler à la Marie de Sterne, en affectant un air pensif et mélancolique.

Toutes ces extravagances lui ont coûté la fraîcheur de son teint, qui brillait autrefois des couleurs de la rose la plus vive, et lui ont donné un air sombre et réfléchi qui lui a fait perdre la moitié de ses charmes.

Sa conversation n'est qu'un composé de citations de divers auteurs en différentes langues, et qui portent toujours l'empreinte de l'enthousiasme, de l'amour, de la mélancolie et de la sensibilité. Ses gestes, ses attitudes, le jeu de sa physionomie, tout est apprêté, étudié et théâtral. Un œil humide, un sourire languissant, un sein toujours agité, un bras élégamment arrondi, une tête penchée d'un air réfléchi ; voilà ce qu'on remarque en elle. Ses nerfs sont si délicats, ses sensations si vives, ses organes si susceptibles, qu'une porte qui s'ouvre inopinément la frappe d'une commotion électrique ; une plume qui vole en l'air la fait tressaillir ; un

simple regard la fait rougir : elle est sans cesse à l'agonie ou en extase.

Elle a eu une couple de compagnes de pension, infectées comme elle de la manie des romans. « Ce sont, disait-elle, ses amies de cœur, les confidentes de toutes ses pensées, des ames moulées sur la sienne, d'autres elle-même, plus que le monde entier ne pourrait lui donner. » Elle a pourtant cessé de les voir, la première, parce qu'elle s'est mariée sans lui avoir confié les secrets mouvemens de son cœur ; la seconde, parce qu'elle avait ri d'une ode que ma nièce avait composée sur une primevère fanée.

Son cœur a déjà été sensible trois fois ; mais jamais elle n'a confié cette faiblesse qu'à une amie de cœur. Le premier objet de sa tendresse se maria à une autre ; le second fut tué en duel ; et le troisième, mis en prison pour dettes, perdit de vue la belle inconnue qui, de la fenêtre de sa pension, répondait par de tendres regards à ses soupirs langoureux ; et elle eut la douleur de changer de domicile sans savoir ce qu'était devenu cet Adonis. Elle fut long-tems inconsolable de cette perte, et elle s'écriait souvent :

Lasciate mi in pace, ó duri miei pensieri!

Enfin, dans son voyage aux lacs, elle eut le bonheur de faire la connaissance de miss Matilda Montaigu Mandeville, jeune fille aussi ridicule, aussi affectée, aussi romanesque qu'elle même. Son nom seul la prévint en sa faveur; et, pour citer ses propres expressions, c'était un doux zéphir passant sur un lit de violettes. Elles se virent, se plurent, et se jurèrent une amitié éternelle.

Les yeux parlaient aux yeux, l'ame parlait à l'ame.

Une conformité parfaite de sentimens fit qu'elles n'eurent qu'un cœur entre elles deux. C'est, comme dit ma nièce, une fraternité d'affection qui ne connaît d'autres liens que ceux de la tendresse et de la nature.

Quant à moi, je crains que ces deux jeunes filles ne soient composées de matières trop inflammables. Elles prétendent pourtant qu'elles savent trop bien aimer pour jamais se marier, et que si elles n'étaient pas idolâtrées par l'homme de leur choix, l'hymen serait pour elles une mort anticipée; car peu d'hommes ont une ame capable d'apprécier une tendresse si exquise, un el enthousiasme d'attachement, de tels élans

de passion, des sensations si douces et si vives, un plaisir si voisin de la peine. .

En traçant ces lignes, je ne puis m'empêcher d'éprouver la plus sincère compassion pour ma pauvre nièce. Sans doute il peut être dangereux pour une jeune personne de débuter trop tôt dans le monde; mais en ensevelissant ainsi Sophie dans l'ombre d'une pension, en la laissant prendre dans les romans une fausse idée de la société, on l'a exposée au danger de donner à son caractère une tournure bizarre, de vivre dans l'ignorance des devoirs de son sexe et de sa condition; et il y a cent contre un à parier qu'elle tombera dans les piéges qui lui seront tendus par quelque poète famélique, ou quelqu'acteur couvert d'oripeau; qu'elle fera un mariage par sensibilité, ou que, trompée dans ses espérances, elle perdra la faible étincelle de raison qui lui reste encore, et finira ses jours dans un des asiles destinés aux infortunés qui en sont dépourvus.

Le même sort attend probablement Matilda Montaigu Mandeville, dont la fortune est si modique que, sans ma nièce, elle prendrait le parti

du théâtre, quoiqu'elle n'ait pas les talens nécessaires pour y briller.

A cette esquisse d'un tableau malheureusement trop vrai, peut-être le lecteur me saura-t-il gré de joindre la peinture d'un autre ridicule dont la société n'offre que trop d'exemples.

J'appris ces jours derniers que le fils de mon ancien ami, le docteur Drudge, était arrivé à Londres : j'allai lui rendre visite. J'estimais infiniment le père, qui était un homme plein d'honneur et d'intelligence, et je désirais témoigner au fils tous les égards qui étaient en mon pouvoir.

A force de travail et de soins, le docteur avait amassé une fortune assez considérable, et depuis à peu près un an la mort en avait mis son fils en possession; car jamais il n'avait eu d'autre enfant, et il avait perdu sa femme depuis bien des années. Aimant passionnément ce fils, il n'avait rien épargné pour lui donner une éducation brillante. Il désirait qu'il pût acquérir des connaissances générales; et Frédéric avait une soif d'apprendre qui s'accordait parfaitement avec les désirs de son père; mais il avait une telle versatilité de caractère qu'à peine avait-il effleuré

une science ou un art, il voulait passer à quelqu'autre, d'où il résultait qu'il croyait tout savoir, et qu'il ne savait rien.

Il arrive souvent que le fils d'un savant n'est qu'un sot, de même que celui d'un avare est un prodigue ; mais ici le père et le fils étaient animés des mêmes sentimens, et je crois même que Frédéric était encore plus jaloux de briller comme homme de lettres, comme savant, que les vœux les plus ardens du docteur ne pouvaient le désirer.

Il avait fini ses études depuis dix-huit jours seulement, et avait quitté le collége après avoir pris le degré de bachelier. Bien différent des jeunes gens à la mode qui n'apprennent à Oxford ou à Cambridge qu'à monter à cheval, à boire, à jouer et à filer une intrigue, Frédéric n'avait fait toute sa vie que lire et étudier ; mais il n'avait mis ni choix dans ses lectures, ni méthode dans ses études ; il connaissait superficiellement toutes les sciences, toutes les langues, tous les arts ; mais rien n'était classé ni ordonné dans sa tête, et il y régnait le même désordre qu'à la tour de Babel après la confusion des langues. Si l'on ajoute à cela un grand fonds de suffisance, d'amour-propre et de pédantisme,

on pourra se faire une idée du caractère de ce jeune homme, et l'on conviendra qu'il est assez étrange.

Son ambition est de devenir membre du parlement, orateur, auteur, poète; de découvrir une nouvelle théorie, en un mot d'être cité comme un des hommes les plus savans de notre siècle. Je laisse à mes lecteurs le soin de juger s'il en a les moyens, et s'il est probable qu'il y réussisse; je me bornerai à leur rendre compte de l'entrevue que j'eus avec lui : elle le peindra mieux que ne pourrait le faire un volume de descriptions, de raisonnemens, d'argumens et de conséquences.

Je le trouvai dans son cabinet, assis devant une grande table, ayant d'un côté une grammaire espagnole, de l'autre le crâne d'un chien. Autour de lui on voyait des règles, des compas et des instrumens de mathématiques, des fioles et des creusets, des livres imprimés et des papiers manuscrits. Il tenait un ouvrage intitulé : *Description de la Perse*. Dans deux coins de l'appartement étaient deux étrangers, l'un occupé à écrire, l'autre à modeler un buste en argile.

Il se leva avec empressement dès qu'il m'aperçut, me salua, et s'écria en souriant : « *Salam ! salam !* mon cher Monsieur, digne et ancien ami de mon père ; je ne trouve pas d'expressions pour vous peindre combien je suis ravi de vous voir. *Se seda, Signor.* Asseyez-vous, s'il vous plaît ; prenez place près du jeune homme qui se souvient avec reconnaissance d'avoir été bercé sur vos genoux *dans l'aurore de la vie*. Comment vous portez-vous ? Comment va le genre nerveux ? Point d'affections hypocondriaques, j'espère ? Point de dyspepsie ? Tout est bien dans les régions pulmonaires ? Les viscères sont en bon état, ainsi que l'économie des muscles ? Oh ! oui, sans doute. Le physique est aussi sain, aussi vigoureux chez vous que chez un jeune homme de vingt ans, et le moral n'est pas moins parfait. *Mens sana in corpore sano.* Eh bien, dites-moi, *quid agis ?* Quelles sont vos occupations actuelles ? La philosophie théorique ou pratique, la zoologie, la minéralogie, la géologie, la métaphysique, la morale, l'anatomie, la philologie, les belles-lettres ? J'ai entendu parler de vous. Je sais que vous êtes *un savant*, un homme

de *virtù*, un des *cognoscenti*, des *dilettanti* du siècle, un des défenseurs du *bon goût*. »

Je me trouvai étourdi par ce discours lardé de turc, d'espagnol, de latin et de français; mais à peine avais-je pu prononcer quelques mots qu'il reprit la parole.

« Eh bien, me dit-il, les affaires politiques nous offrent une jolie perspective! On a fait de belle besogne aux dernières élections. C'est un pas vers l'oligarchie, vers la démocratie, vers la *canaillocratie*, si vous le voulez. On voudrait nous donner une république *non libre*, comme dit Montesquieu. Vous voyez ce que devient notre liberté. C'est bien là cette *libertas* qui *in vitium excidit*. Les baïonnettes arrangeront tout cela. Mais voir que le résultat de nos élections, de nos rivalités, sont des dislocations de membres, des fractures, des lacérations, des amputations! Au surplus, c'est la même chose partout. Voyez les révolutions de France, de la Hollande et des colonies. *Odi profanum vulgus!* Ces orateurs démagogues empoisonnent l'esprit public, enivrent les cerveaux faibles avec la mousse de leurs discours; et, après avoir en-

flammé *il popolaccio*, ils l'abandonnent au sentiment de sa misère. C'est ainsi que

Belle parole e certi fatti
Ingannano savj e matti.

» A propos, sans ces élections Londres serait un désert. Tout le quartier de l'Ouest semble être un *memento mori*, un véritable *rus in urbe*. L'herbe y croît dans les rues, et c'est un miracle que d'y voir un équipage. Vous voyez, dit-il en me montrant les divers objets qui étaient sur sa table, quels sont mes amusemens, mes travaux. La chimie, l'anatomie, la géologie, l'histoire. *Su servidor; viva ustea muchos annos*, dit-il à l'homme qui écrivait, et qui lui remit un papier avant de se retirer. C'est mon maître d'espagnol qui m'a préparé un thême, et voici un artiste italien qui travaille à mon buste. Ce crâne est celui d'un chien qui était plein d'intelligence; je veux en examiner la conformation. »

Ici son domestique lui apporta une lettre. « Rien n'est plus stupide que ce drôle, me dit-il; mais je le garde, parce que je fais sur lui une expérience. Il est sourd comme le roc Tarpéien; mais je prétends le guérir par le magné-

tisme et l'électricité. Vous permettez, mon ami, ajouta-t-il en décachetant sa lettre. Ah! on me promet de me faire voir l'expérience de la pile de Volta. Cela doit être très-curieux. J'en connais le principe ; car il faut tout connaître, depuis la plus simple opération d'arithmétique jusqu'au calcul des systèmes solaire et lunaire. Mais, en parlant de soleil, le prince y va de main ferme ; le ministère emporte tout au parlement. Encore un moment, et ces demi-dieux de ministres termineront leurs ordres par : « Telle est notre volonté. » Ce sera Θεῶν δ'ἐτελείετο βουλή. Que deviendra enfin notre grande charte? Je n'en sais rien. Ce sera une *carta pecora*, une *carte blanche*, je crois. Mais à propos, comme on est frappé de stupeur en France ! Il n'y a plus de nerf. C'est une paralysie générale. »

Je l'interrompis ici ; car je craignais qu'il ne voulût faire le tour du monde, et me prendre pour compagnon de voyage. Je lui demandai quel plan de vie il comptait embrasser.

« Le voici, mon cher Monsieur, me répondit-il : D'abord j'ai dessein de faire le tour de l'Europe, et de visiter les îles de la Grèce. Je me ferai recevoir membre, associé ou correspondant de toutes les académies étrangères, afin de

pouvoir remplir une page de titres à la suite de mon nom. Mon intention est d'écrire ensuite la relation de mon voyage, que je ferai imprimer sur beau papier, format in-8°, avec mon portrait en costume antique, gravé par quelque artiste étranger. Je dédierai cet ouvrage à quelque personnage éminent. J'y mettrai deux épigraphes, l'une en grec, l'autre en hébreu; et je ferai une préface dans laquelle je donnerai les plus grands éloges aux journalistes d'Edimbourg; je les porterai *usque ad sidera*. J'en ferai faire trois éditions en même tems, et je donnerai à dîner aux plus fameux libraires de Londres. Devenu célèbre par cet ouvrage, je tâcherai de me faire nommer au parlement; et une fois que j'aurai obtenu cette distinction, je puis faire imprimer tout ce que je voudrai. Je suis sûr de devenir un auteur à la mode. Renfermé dans mon *Tusculum*, je découvrirai quelque nouveau système auquel on donnera mon nom, et qui m'immortalisera. Tout cela accompli, il sera tems de penser à

Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ.

Je me retirerai à la campagne, et j'y finirai ma carrière dans le sein des Muses. »

Telle est la fin des projets du jeune ambitieux. Mes lecteurs peuvent regarder ce tableau comme chargé; mais je les assure qu'il est fidèle. Dans le cours d'une longue vie, bien des objets singuliers ont passé sous mes yeux, et j'ai trouvé plus d'un homme de la même trempe. Il existe des fanatiques de toute espèce, en religion, en politique, en poésie et en métaphysique; l'amour et les beaux-arts comptent les leurs. Chacun connaît *il Fanatico per la musica*, et l'on pourrait faire une assez bonne pièce sur *il fanatico per la scienza*, en prenant pour modèle mon jeune ami.



— N° XXXIX. —

LES JOUEUSES.

. . . . *Immania monstra*
Præferimus. . . . .

VIRGILE.

Nous préférons les monstres les plus affreux.

J'AI toujours trouvé que les passions les plus violentes, telles que l'avarice, l'ambition, la haine, paraissent doublement hideuses quand elles se montrent sous les traits du sexe que la nature semble avoir formé pour la douceur et la modération. Elles privent une femme de tous ses charmes, et en font un être tout autre. Le jeu, fils du désœuvrement et de la cupidité, produit absolument le même effet, et déshonore le plus bel ouvrage de la nature.

Il existe cependant une espèce de jeu qui n'offre pas les mêmes dangers, et qu'on ne peut

blâmer que sous le rapport de la perte de tems qu'il occasione. C'est une des taxes imposées sur l'homme par la société que d'être forcé, après un dîner, ou dans une visite du soir, de prendre des cartes, et de rester ainsi devant une table pendant un tems convenu. J'éprouve je ne sais quel sentiment d'impatience et de dégoût, quand je vois une maîtresse de maison s'avancer vers moi en me présentant quelques cartes pour que j'en tire une, et que je me trouve condamné à être cloué sur une chaise pendant deux heures, et quelquefois davantage. Adieu le plaisir de la conversation; adieu mon plus grand amusement, celui d'observer; adieu toute gaîté, toute variété.

Un jeune merveilleux peut ne faire que paraître dans une assemblée. Il salue la maîtresse du logis, jette un coup-d'œil sur la compagnie afin de pouvoir citer les gens à la mode qui s'y trouvent; puis s'élançant dans sa calèche ou dans son phaéton, va répéter le même rôle dans trois ou quatre autres assemblées, dans le cours d'une seule soirée. Un danseur, grâce au secours de ses jambes, peut échapper à la taxe des cartes; mais il n'y a pas de ressources pour un homme

de moyen âge, d'un caractère sérieux et rassis ; il faut qu'il paie une contribution sur son tems, et souvent sur sa bourse.

On ne saurait croire combien cette occupation prend de tems aux gens qui vivent dans le grand monde. Lady Lansquenet fait régulièrement deux parties de whist tous les soirs, à moins qu'elle ne trouve le moyen de jouer à quelque jeu de hasard. Dans le premier cas, elle donne, chaque jour, environ trois heures aux cartes ; dans le second, elle leur consacre toute la soirée ; et quand elle est dans son château, elle joue en outre deux ou trois heures avant le dîner, toutes les fois que la moindre apparence de vent, de pluie, ou de chaleur, lui fournit un prétexte de garder la maison. En calculant sur un taux moyen le tems qu'elle passe à jouer, on peut l'évaluer à quatre heures par jour, ce qui fait le tiers de celui dont elle peut disposer, attendu qu'elle en passe douze au lit. Déduisant du surplus quatre autres heures pour les soins de sa toilette, il ne lui reste donc que quatre heures par jour à employer d'une manière raisonnable, encore faut-il en défalquer le tems des repas.

Je la trouvai il y a quelques jours chez lady Racket ; et dès que j'arrivai, je fus désigné pour sa partie de whist. Je ne fus pas plus tôt débarrassé de cette corvée, et de cinq guinées qui sortirent de ma poche, qu'on me proposa un cassino : j'y consentis d'autant plus volontiers que sans cela j'aurais été probablement obligé de faire une seconde partie de whist. Au cassino, l'attention n'est pas si complètement occupée par le jeu, on y attache moins d'importance, on peut se permettre quelques mots de conversation ; au lieu qu'au whist vous ne voyez que des figures graves, prêtes à prononcer une sentence sur chaque carte que vous jouez, et qui exigent de vous autant de silence et d'attention que s'il s'agissait d'écouter une harangue de Démosthènes.

« Allons, me dit lady Racket, j'ai besoin de vous pour compléter un cassino. Vous aurez le plaisir, ajouta-t-elle d'un air malin, en baissant la voix, de contempler les charmes de lady Longstick ; et mistress Merveilleuse vous amusera de quelques anecdotes pendant qu'on donnera les cartes. Sir Robert Maxton fera le quatrième. — Vos désirs sont des ordres pour

moi, Mylady, répondis-je en prenant ma place avec résignation. — L'Hermite ! dit mistress Merveilleuse à demi-voix à lady Longstick ; » et toutes deux, levant leurs sourcils, semblaient dire : « Voilà un gaillard qui nous observera de près. »

Nous tirâmes les places, et j'eus lady Merveilleuse pour partner. « Vous ne me gronderez pas si je joue mal, me dit-elle ? — Jamais il ne m'est arrivé de gronder une dame, lui répondis-je. — Je voudrais pouvoir en dire autant de sir Herbert, ajouta-t-elle : il parla hier au jeu si durement à lady Maxton, que les larmes lui en vinrent aux yeux. — Folie ! s'écria le baronnet : vous savez que je ne voulais pas jouer, mais le nabab n'aurait pu faire sa partie sans moi : d'ailleurs jamais on ne doit mettre le mari et la femme à la même table. — A moins, dit lady Longstick, qu'ils ne s'entendent ensemble, comme nos amis de *Portland-Place*. — Et alors, répliqua le baronnet, il n'est pas très-agréable de jouer avec eux. » Remarque qui fit sourire les deux dames.

Lorsque la partie fut finie, je fis un tour dans

le salon pour jeter un coup-d'œil sur les différentes tables : je m'arrêtai un instant devant une partie de loo. « Je passe, dit lady Lavish d'un ton d'humeur qui m'annonça qu'elle perdait. » Tous ses traits étaient changés ; le sourire qui les embellit ordinairement avait disparu ; on voyait le dépit dans ses yeux, la consternation sur son front. Mistress Beverly, assise à la même table, avait déjà perdu quatre-vingts guinées dans sa soirée. On remarquait en elle un air d'indifférence affecté, un sourire forcé, une apparence de sérénité ; mais la nature ne perdait pas ses droits, et, malgré tous ses efforts, on pouvait voir sur sa physionomie combien elle était émue et contrariée. « La fortune ne vous favorise pas ce soir, lui dis-je. — Je perds une bagatelle, me répondit-elle d'un ton de tranquillité qui n'en imposa à personne. »

La plus âgée de ces deux dames n'avait que dix-huit ans. Le chagrin de perdre et le désir de gagner avaient fait succéder à un teint frais et vermeil des couleurs ardentes qui les auraient fait prendre pour des Bacchantes venant de célébrer une orgie. Lord Lighthead perdait avec

la nonchalance qui lui est ordinaire; le colonel Crab souriait en empochant leur argent; et lady Marie Modish tâchait inutilement de cacher sous un air calme le plaisir que lui causait le gain qu'elle avait fait : il brillait sur ses joues, étincelait dans ses yeux, et se faisait entendre jusque dans le son de sa voix.

Pauvres créatures! pensai-je; elles ne songent guère combien leur physionomie les trahit! elles ne sont même pas en état de recevoir une leçon utile des glaces magnifiques qui les entourent!

Les tables commençaient à être désertes, et je tombai alors dans la confusion des langues. On semblait jouer aux propos interrompus. Lady Racket dissertait sur un roman du jour; sir Wetherby parlait d'une course de chevaux; un nouveau membre du parlement prenait un ton ministériel pour faire comprendre une loi à une douairière sourde dont toute l'attention était absorbée par un vieil élégant qui l'entretenait en même tems. Le comte Mainville déraisonnait sur la politique, et sir Henry contait des douceurs à une héritière aussi riche qu'elle était laide.

« Lady T*** est complètement ruinée, disait mistress Merveilleuse à une autre dame ; elle doit déjà mille guinées à son intendant. — Pas un honneur de toute la soirée ! s'écriait mistress Beverly. — Lady Longstick a fait une bonne soirée, disait tout bas lady R*** à un jeune officier ; sa marchande de modes a quelque espoir de recevoir un à compte. »

Lady Lovemore passa près de moi en ce moment. Ses traits étaient méconnaissables, tant le dépit et la rage la défiguraient. Non-seulement elle avait perdu considérablement au jeu, mais elle avait reconnu qu'elle avait été supplantée dans le cœur du colonel D*** ; et sa rivale l'avait regardée en souriant d'un air de dédain. Lady Racket semblait triompher de la défaite de lady Lovemore. « Je crains que la chaleur ne vous ait indisposée, lui dit-elle en affectant un ton d'intérêt et de bonté. — J'ai un mal de tête insupportable, répondit lady Lovemore. » Et elle partit sans que personne lui offrît la main, circonstance sur laquelle on fit en même tems une demi-douzaine de commentaires différens. Comme les femmes ont peu de charité l'une

pour l'autre, pensai-je! Mais c'est surtout au jeu qu'on reconnaît la vérité de cette observation.

Je vis alors sir Herbert debout, derrière sa femme, dont la partie n'était pas encore finie, et qui, tout en la regardant jouer, lui lançait de tems en tems quelques brocards. « Ai-je donc mal fait de couper, lui demanda-t-elle avec un son de voix argentin? — Vous ne pouviez mieux jouer pour perdre, mais c'est ce que vous faites toujours, lui répondit-il en levant les épaules et en lui tournant le dos. » Faut-il donc que des cœurs et des carreaux, abominablement peints sur de misérables morceaux de carton, mettent ainsi en jeu toutes les passions, sèment la zizanie et les dissensions, fassent succéder des années d'amertume à quelques heures de faux plaisirs, et troublent le bonheur domestique d'époux qui, sans cette rage inconcevable, auraient joui d'une félicité parfaite! Faut-il que mainte lady Maxton persiste à jouer quoique le jeu ne soit constamment pour elle qu'une source, d'abord de mauvaise fortune, et ensuite de reproches et d'humeur!

M'apercevant alors que beaucoup de personnes

demandaient leur voiture, je tirai ma montre, et je vis qu'il était quatre heures du matin. Que de tems mal employé, entièrement perdu ! Je me retirai dans ma solitude ; mais les joueuses que j'avais vues autour de la table de loo se représentèrent à moi dans mes songes, et je me réveillai convaincu que si mes remontrances pouvaient arracher cette passion funeste du cœur de quelques jolies femmes, ce serait un grand service que je leur aurais rendu.



— N° XL. —

LE PEINTRE DE PORTRAITS.

—

La nature pourrait à l'art porter envie ;
Ce portrait est ma foi plus vivant que la vie.
SHAKESPEARE.

Quel art heureux que la peinture ! De même que l'écriture, elle triomphe des distances et même de la mort. Elle nous met en présence de l'ami dont nous sommes séparés, elle rend la vie à celui qui n'existe plus. C'est le baume de l'amitié, la manière la plus heureuse de donner un corps à la pensée. Avec quelles délices l'ami ou l'amant ne contemple-t-il pas les traits qu'animait l'ame de l'être qu'il a perdu, et qui lui est encore si cher ! On le voit, on lui parle, on ne le quitte jamais : ô talent trois fois heureux !

Mais pour que cet art atteigne le degré de perfection dont il est susceptible, il faut que,

de même que le langage de l'amitié, il soit vrai et fidèle. S'il sacrifie au caprice et à la flatterie, il perd tout son mérite ; c'est une langue fausse qui prononce des paroles trompeuses.

Combien de gens se trompent eux-mêmes et cherchent à tromper les autres, en rendant méconnaissable ce qui devrait être d'autres eux-mêmes, les représentans véritables de leur figure et de leur personne. C'est la vanité qu'il faut en accuser : le désir d'être ce qu'on n'est pas, de paraître plus jeune, mieux fait, couvert d'un costume plus brillant ; voilà ce qui fait de tant de portraits des portraits de fantaisie. On dirige les artistes vers ce but directement ou indirectement ; et l'être le moins favorisé de la nature veut être charmant dans son portrait.

Les personnages augustes qui se marient par procuration sont principalement exposés à être trompés à cet égard. Par exemple, quelque princesse du continent est demandée en mariage ; son cœur est animé de l'idée qu'elle va devenir l'épouse d'un héros. Un jeune et beau seigneur (choix qui n'est pas toujours très-politique), vêtu du costume le plus élégant, reçoit sa main par procuration, et lui remet une miniature enrichie

de superbes brillans (ce qui contribue encore à éblouir et à égarer l'imagination) où son futur époux embelli, rajeuni, couvert de croix et de décorations, paraît toute splendeur, toute majesté. Son Altesse Royale ou Sérénissime part de la cour de son père, arrive pleine d'espérance à celle de son époux, lui est présentée, jette sur lui avec empressement un regard curieux....... Quelle chute! quel désappointement! elle voit un homme qui a trois fois son âge, et dont les traits n'ont pas plus de noblesse et de dignité que ceux d'un ouvrier ou d'un artisan. La beauté, la jeunesse, étaient des libéralités gratuites du peintre.

Ce système de flatterie est un fléau pour la peinture; et néanmoins il règne dans toutes les cours, dans tous les pays; il est adopté non-seulement par les grands, mais par les simples particuliers. Peut-on appeler cette manie l'intention de conserver les traits de l'objet qu'on veut représenter? Cependant, dans le grand monde, et même dans l'ordre mitoyen de la société, chacun veut avoir son portrait; mais chacun, en dépit de la nature, veut avoir sa portion de beauté. Je vais en citer un exemple assez frappant:

M. Lovegain, commerçant très-riche, mais d'une figure fort ordinaire, avait envie de transmettre ses traits à la postérité. Il venait d'être élu alderman, et mistress Lovegain désirait orner son salon du portait en pied de son mari, de grandeur naturelle, et revêtu du costume de sa nouvelle dignité. J'ai déjà dit que la nature ne lui avait point accordé un extérieur agréable : je dois ajouter que sa physionomie avait une expression basse et ignoble dont il serait difficile de donner une idée. Ses cheveux commençaient à grisonner, et il portait de la poudre ; mais on conçut le projet de coiffer son portrait d'une perruque noire à la *Brutus*, probablement à cause du rang qu'il venait d'acquérir dans la magistrature, ou peut-être pour faire allusion à ses sentimens républicains. Son teint était pâle, basané, tirant un peu sur le jaune, et l'habit noir qu'on voulait lui donner devait encore ajouter à l'air dur et sévère de sa figure. Son œil soupçonneux et à demi fermé, ses lèvres proéminentes, une expression de mécontentement et de misantropie, semblaient annoncer un dénonciateur, un homme toujours prêt à déclamer contre le gouvernement.

En dépit de tous ces défauts naturels, l'alderman voulait avoir son portrait ; et il recommanda au peintre de le faire très-ressemblant. Mistress Lovegain et sa fille aînée le prièrent d'y donner tous ses soins ; la dernière ajouta que si elle était satisfaite du portrait de papa, elle ferait faire aussi le sien, et qu'elle tâcherait même d'obtenir qu'on chargeât M. Vernis de faire un tableau de famille, où papa et maman seraient représentés avec leurs cinq enfans, leur chien César, et un domestique nègre qui les servait.

Toutes ces promesses engagèrent l'artiste à donner les plus grands soins à ce portrait : il le fit d'une ressemblance si frappante, que son seul aspect effrayait tous les enfans, et faisait aboyer tous les chiens qui venaient dans son atelier ; tandis que tous ceux qui connaissaient l'alderman s'écriaient au premier coup d'œil : « Ah ! voici M. Lovegain ; il est parlant : » et cela en dépit de la perruque à la *Brutus* et de la robe civique qui auraient dû le déguiser.

Cependant mistress Lovegain frémissait de rage en voyant son mari peint de cette manière. C'était une caricature; c'était une honte, presque

une diffamation : c'était le portrait de Shylock* plutôt que celui d'un honnête négociant. Jamais il n'entrerait chez elle, elle ne le paierait pas, elle ferait un procès au peintre ; enfin, dans ses accès de rage, elle était tentée de déchirer la toile. Une jambe un peu de travers et une épaule plus haute que l'autre ajoutèrent encore à sa fureur ; elle dit que quoique la jambe de M. Lovegain s'écartât un peu de la ligne droite, et qu'il eût sur l'épaule une petite protubérance, il n'était pas nécessaire de mettre tout cela dans un portrait ; enfin, que c'était le comble de l'impertinence que de mettre ainsi au jour de petits défauts.

M. Vernis promit de redresser la jambe, d'abaisser l'épaule, et d'embellir les traits de l'alderman par un sourire de bonté qui leur était complètement étranger. Il proposa même de mettre de la poudre sur la perruque, afin d'adoucir le ton de l'ensemble. Mais rien de tout cela ne put satisfaire la famille. Miss Lovegain s'emporta contre l'artiste, protesta qu'elle ne pourrait regarder papa s'il ressemblait à son

* Juif, un des personnages du *Marchand de Venise*.

portrait, et dit qu'il fallait le recommencer tout-à-fait. L'alderman tira la même conclusion, et tout en avouant modestement qu'il n'était pas une beauté, il ajouta « qu'il voulait être pendu s'il était à moitié aussi laid que ce portrait. »

Le malheureux peintre recommença son ouvrage, donna à papa une paire de jambes aussi belles qu'en eut jamais un Irlandais coureur de fortune, mit ses épaules de niveau, et adoucit la dureté de ses traits, autant qu'il put le faire sans trop s'écarter de la ressemblance ; cependant la perruque noire fut conservée à la réquisition de mistress Lovegain. Le portrait était parfaitement peint : on le reconnaissait quoiqu'il fût flatté ; mais ce n'était pas encore celui d'un bel homme. A la dernière séance, l'alderman dit qu'il en était content, mais il ajouta, en secouant la tête, qu'il doutait fort qu'il fût encore du goût de mistress Lovegain. M. Vernis lui représenta humblement qu'il avait fait deux portraits pour le prix qui avait été convenu pour un seul ; qu'il y avait donné tous ses soins, toute son attention ; que tous ceux qui les avaient vus les avaient trouvés tous deux d'une ressemblance frappante ; que des artistes du premier mérite en avaient été

satisfaits ; et qu'il consentait à les donner pour rien, si des juges impartiaux, au choix de M. Lovegain, n'en portaient pas le même jugement.

On en fit l'épreuve ; et tout le monde donna gain de cause au peintre, excepté mistress Lovegain et sa fille. La première lui demanda s'il croyait qu'elle aurait jamais épousé un monstre aussi hideux que ce portrait ; la seconde s'écria que c'était une impertinence sans exemple, et qu'elle serait honteuse de papa, s'il avait une figure si basse et si ignoble.

Poussé au désespoir, l'artiste imagina un expédient : il dit aux dames irritées qu'il ferait un troisième portrait, et qu'il ne demandait aucun salaire si elles n'en étaient pas satisfaites. L'alderman était à peu près convaincu, par le témoignage unanime de tous ceux qu'il avait consultés, que le portrait était ce qu'il devait être ; il était fatigué des nombreuses séances qu'il avait déjà données, et ne se souciait pas d'avoir à recommencer une troisième fois à en donner : il se prêta donc volontiers au stratagème inventé par l'artiste, d'autant plus que le résultat devait prouver, d'une manière évidente, si la critique

de sa femme et de sa fille n'avait d'autre base qu'une aveugle prévention.

Au bout de quelques jours il leur dit qu'il allait donner la dernière séance, et les invita à venir une heure après chez le peintre pour juger du troisième portrait. Il se rendit d'avance chez M. Vernis, qui, ayant coupé la tête du premier, ajusta celle de l'alderman dans l'espace vide, et le plaça de manière que le portrait se réfléchissait dans un grand miroir placé sur un chevalet en face de la porte ; ce fut le premier objet que les deux dames aperçurent en entrant.

« De pis en pis ! s'écria mistress Lovegain en fureur ; cela est épouvantable ! » Et saisissant une palette qui se trouva sous sa main, elle la lança avec force contre la glace qui se brisa en mille morceaux. On juge quelle fut sa confusion. L'alderman paya le portrait et la glace, et l'artiste se trouva vengé.

L'année suivante cette famille, étant à Tunbridge-Wells, y trouva un artiste ambulant qui y avait obtenu quelques succès. Mistress Lovegain voulut encore faire peindre son mari ; et pour cette fois elle eut lieu d'être satisfaite du peintre qui fit un portrait tellement flatté qu'il ne s'y trouvait pas un seul trait de l'original. Tout

le monde fit l'éloge des accessoires ; on s'extasia sur un chien qui était sur le second plan, mais personne ne reconnut l'alderman, excepté sa femme et sa fille. N'importe, on lui fit faire un cadre magnifique, au bas duquel on lisait en lettres d'or :

JÉRÉMIE LOVEGAIN,

ÉCUYER DE MIDDLEDITCH-HOUSE, ALDERMAN, ETC., ETC.

On le suspendit dans le salon où j'eus l'honneur de le voir une fois, et où un ami me donna les détails que je viens de rapporter.



— N° XLI. —

LE CABINET DE LECTURE.

. . . . Liberius si
Dixero quid, si forte jocosius, hoc mihi juris
Cum venia dabis. . . . .
HORACE, sat. IV.

Si, libre quelquefois, mais sans malignité,
Je me laisse entraîner à ma vive gaîté,
Il me faut pardonner ce tort involontaire.
Trad. de DARU.

JE m'étais rendu un matin dans un cabinet de lecture, uniquement pour y apprendre les nouvelles du jour, et faire une espèce de cours de politique; mais les scènes qui se passèrent sous mes yeux pendant ce court espace de tems me parurent si curieuses, que j'oubliai complètement le motif qui m'y avait attiré, pour m'occuper de l'objet que je ne cherchais nullement; ce qui arrive assez fréquemment dans la vie. Je remarquai dans la physionomie du maître de la boutique je ne sais quoi d'original qui me frappa.

Les réponses singulières qu'il faisait à ses nombreuses pratiques, d'un ton encore plus singulier, me firent sourire plus d'une fois.

La première personne qui fixa mon attention fut une jeune dame, mise dans le dernier goût, de la manière la plus recherchée, et dont les joues étaient couvertes de roses auxquelles il ne manquait que d'être naturelles. Mettant entre les mains du libraire une liste de quelques ouvrages, elle lui demanda s'il pouvait lui procurer quelques-uns de ceux qui y étaient inscrits. Après y avoir jeté les yeux, il lui répondit d'un air malin qui me parut la déconcerter un peu, et qui fut probablement cause de son brusque départ : « *La Femme à la Mode* est difficile à trouver, Madame ; elle est presque toujours en ville : quant aux *Secrets de Famille*, on peut se les procurer partout. »

« *Portraits des Grands Hommes*, » s'écria un gros petit homme dont la figure portait le cachet de la sottise, qui sentait la cité d'une lieue, et dont l'air d'importance annonçait qu'il comptait sur la considération que procure toujours une bourse bien garnie. « Donnez les *Portraits des Grands Hommes*, dit le libraire à un de ses commis, n° 195. — 195! répéta l'alderman d'un ton

qui prouvait qu'il voulait faire de l'esprit. Eh! eh! M. Margin, je crains bien que nous n'en n'ayons pas la dixième partie de ce nombre. — Je le crains beaucoup, Monsieur, répliqua Margin; mais, quoi qu'il en soit, ils n'en sont pas moins à votre service. — Il vaudrait mieux qu'ils fussent au service de la nation, dit le gros petit homme d'un ton satisfait de lui-même. — Vous enverrai-je cet ouvrage, lui demanda le libraire sans faire attention à cette dernière remarque? — Non, non, répondit-il, vos grands hommes tiennent peu de place, et je les emporterai aisément dans ma poche. » Content d'avoir montré tant d'esprit, il se retira en soufflant, aussi gravement qu'il était entré. Je connaissais parfaitement ce personnage, ancien marchand épicier; et je ne pus m'empêcher de rire des grands airs qu'il se donnait, de la manière dont il affectait de décrier sans pitié ses concitoyens, et de leur refuser toute espèce de talent, quoiqu'il fût lui-même de cette classe d'hommes, *fruges consumere nati*, qui n'ont jamais rien fait, qui sont incapables de rien faire pour mériter d'être distingués.

Un jeune fat qui vint ensuite offrait dans son extérieur et dans ses manières un contraste frap-

pant avec l'alderman qui sortait. Il était d'une taille grêle et élancée, serré dans un corset baleiné qui le faisait paraître encore plus mince. Il s'approcha en minaudant comme une petite maîtresse, et demanda *le Désœuvré* du ton le plus affecté. « Il ne se trouve pas dans ma boutique, Monsieur, lui dit Margin; mais si vous voulez aller chez quelque libraire à la mode dans *Bond-Street*, vous l'y trouverez bien certainement. » Par une espèce de miracle, le dandy avait encore assez de bon sens pour s'apercevoir que ce trait était décoché contre lui; mais il avait trop d'amour-propre pour ne pas en être blessé, ou pour en profiter en se corrigeant des travers qui le lui avaient attiré; et tournant sur les talons, il se retira aussitôt.

Il fut remplacé par une jeune miss sentimentale, qui était encore sous l'aile d'une gouvernante à la vigilance de laquelle elle avait échappé le matin, et qui demanda d'un ton pathétique, quoiqu'avec une sorte de timidité, *l'Amant constant*. « Il n'est plus dans le commerce, lui dit Margin, et je crains que vous ne le trouviez nulle part. — Que cela est désagréable! s'écria la jeune personne d'un air contrarié, je croyais qu'on le trouvait partout. — Je puis

vous assurer que vous vous trompez, Mademoiselle, reprit le libraire, vous courrez tout Londres sans le rencontrer. »

Un vieillard de l'ancienne cour, dont les habits étaient coupés d'après une mode qui régnait il y a environ cinquante ans, et dont les manières roides et guindées étaient précisément de la même date, entra à pas lents, appuyé sur une canne à bec de corbin. Il mit ses lunettes, prit le catalogue qui était sur une table, et demanda un ouvrage intitulé : *Essai sur les vieilles Filles*. « Tom, dit le complaisant libraire à un commis qui était à l'autre bout du magasin, descendez *les vieilles Filles* pour Monsieur ; surtout ayez soin d'en bien secouer la poussière, car il doit s'en être amassé depuis le tems qu'elles sont restées sur les rayons. »

Un homme d'une physionomie mélancolique, dont l'air de douceur allait jusqu'à l'insipidité, arriva en ce moment, et demanda à demi voix, et presque d'un ton dolent, *la Femme impérieuse*. Une dame, à qui il donnait le bras, l'interrompit avec aigreur pour lui dire de demander un autre ouvrage, quelque chose qui valût la peine d'être lu. Mais Margin, feignant de ne

pas l'avoir entendu, présenta sur-le-champ au mari le livre qu'il avait désigné, en l'assurant que *la Femme impérieuse* était toujours à son service. « Mais, ajouta-t-il, permettez-moi de vous recommander aussi *la Discipline*; c'est un excellent ouvrage qui peut se lire avec fruit après le premier. »

Un jeune homme, que je connaissais pour un des plus grands coureurs de fortune de Londres, vint d'un air assuré demander *le Mariage désintéressé*. « Fort volontiers, Monsieur, lui dit le malin libraire qui le connaissait aussi bien que moi; mais je dois vous prévenir que cela est passé de mode; personne n'en veut plus. Vous feriez mieux de prendre quelque ouvrage plus moderne, plus recherché dans le beau monde, *Misère et Splendeur*, par exemple. » Le jeune homme ne demanda pas son reste. Cette saillie l'atterra en dépit de son impudence; et il se retira aussi promptement qu'il était entré.

La dernière personne que j'y vis et qui fixa un moment mon attention était un homme grand et maigre, que je me souvins d'avoir vu, et qu'on m'avait cité comme un bel esprit, comme un génie du premier ordre; mais son esprit était

de cette espèce dangereuse qui fait fuir plutôt que rechercher la société de celui qui en est doué; et il était évident, d'après son costume, qu'il n'en avait pas assez pour s'insinuer dans les bonnes grâces de ceux qui auraient pu le protéger et lui être utiles. Quoiqu'il parlât à voix basse, j'entendis qu'il demandait *le Bon Sens*. « Il est devenu fort rare, lui répondit le libraire avec nonchalance; je le cherche depuis long-tems sans pouvoir le trouver. » Ne pouvant obtenir le livre qu'il désirait, il en chercha un autre sur le catalogue; et son choix se fixa sur *la Protection*. « Tout le monde veut l'avoir, Monsieur, dit le rusé libraire; rien n'est si recherché, et je ne puis en disposer en ce moment; mais si, comme je le présume, vous ne voulez que faire une lecture pour vous distraire quelques heures, je puis vous donner *l'Homme mécontent;* je crois qu'il vous conviendra. »

Je sortis alors du cabinet de lecture : je rentrai chez moi, et me mis à mon bureau, dans l'espérance d'amuser un instant mes lecteurs par le récit des scènes dont je venais d'être témoin.

—N° XLII.—

ON VOIT DE PAREILLES CHOSES.

Quod licet, ingratum est; quòd non licet, acriùs urit.

OVIDE.

Ce qui est permis est sans charmes; le désir de ce qui est défendu est un feu qui dévore.

La chaleur de la saison, et la solitude de la capitale devenue un désert, me déterminèrent cette année à quitter Londres pendant quelque tems. Peut-être aussi n'étais-je pas fâché au fond du cœur de suivre un peu le torrent de la mode, et de mettre mon portier en état de dire sans blesser la vérité: « Monsieur est à la campagne. » Je conviendrai donc franchement que j'étais bien aise qu'on remarquât que mes volets étaient fermés. D'ailleurs on profiterait de mon absence pour battre mes tapis, pour nettoyer complètement les appartemens du haut en bas, pour repeindre les boiseries; et je trouverais, à mon

retour, un air de nouveauté dans ma maison que je n'avais pas quittée depuis quarante ans. Je pensai aussi avec un certain plaisir que mon vieil ami, lord G***, qui passe nécessairement devant ma porte toutes les fois qu'il va de sa maison de campagne sur les bords de la Tamise chez son banquier, ce qui lui arrive deux fois par semaine, s'écrierait en voyant mes contrevents fermés : « Par Jupiter ! l'hermite a enfin quitté sa cellule ! Après cela, il ne faut s'étonner de rien. » Enfin je souris en songeant que sir John, qui fait presque tous les jours une course de Richmond à Londres, verrait nécessairement mes peintres et mes ouvriers, et gagnerait peut-être une tasse de café en laissant deviner à sa femme quelle personne de sa connaissance venait de quitter la capitale, et faisait faire une réparation complète à sa maison. Hélas ! il est facile de donner un air de fraîcheur à une vieille maison, mais il est impossible d'en rajeunir le maître ; et je suis tenté de dire, d'après un ancien poète * :

Ecartez de moi ce miroir.
Mes yeux ne peuvent plus m'y voir

* Ausone.

Tel que j'étais jadis, tel que je voudrais être ;
Et je crains de m'apercevoir
Tel qu'aux autres je dois paraître.

Je renonçai donc aux plaisirs que je trouve encore à Londres quand cette ville ressemble à un village abandonné, en comparaison de ce qu'elle est pendant le printems ; plaisirs qui consistent à rôder dans les trois parcs, et dans nos *squares*, à regarder, en vrai campagnard, les maisons vacantes et silencieuses de nos grands, à me promener, du côté de l'ombre, dans *Pall-Mall* et dans *Saint-James-Street*, sûr de n'être interrompu dans mes réflexions par aucune personne de ma connaissance ; à voir l'officier aux gardes arriver pour la parade aussi frais, aussi pimpant que s'il était venu dans un boîte remplie de coton ; le soldat de retour des champs de Mars faire des plans de campagne contre un sexe sans défense, dresser une embuscade contre quelque jolie ouvrière en modes, et diriger une batterie pour déterminer la chute d'une vertu chancelante qui pourrait se soutenir si elle n'était exposée à un feu trop vif ; le désœuvré, l'ennuyé, l'homme que la pauvreté ou les affaires retiennent en ville ; celui qui attend un

bon vent, c'est-à-dire de l'argent, pour mettre à la voile pour le continent; enfin l'élégante prêtresse de Vénus qui cherche quelque provincial qui veuille faire avec elle un voyage à Brighton.

Je ne pus pourtant me résoudre à m'éloigner beaucoup du théâtre ordinaire de mes plaisirs; et un voyage de six milles, qui me conduisit sur les bords de la Tamise, me satisfit autant que si j'avais fait le tour du continent, et fixé ma résidence sur les bords du *lago di Como*, ou près des rives du lac romantique de Genève. Je n'y fut pourtant pas long-tems sans recevoir la visite d'un hôte fort importun, l'ennui; heureusement je vins à bout de le congédier en trouvant l'occasion de me livrer à mes goûts habituels, c'est-à-dire d'observer quelque nouvelle scène de la vie du monde.

Plusieurs jours de suite je vis passer devant ma porte, dans une calèche découverte, un couple bien épris dont les regards passionnés annonçaient la bonne intelligence, et qui semblait deux tourtereaux serrés l'un contre l'autre dans leur nid. Plusieurs fois je les rencontrai à cheval, la dame couverte d'un voile, le ca-

valier aussi près d'elle qu'il était possible ; conversant avec elle, et ayant la main appuyée sur le pommeau de la selle de sa Dulcinée. Souvent aussi je les voyais se promener dans les endroits les plus retirés, se donnant tendrement le bras, entrelacés comme le lierre au sycomore avec lequel il semble s'incorporer à un tel point que, si vous les désunissez, l'arbrisseau périt, et l'arbre, conservant encore les marques de la pression étroite de l'ami dont on l'a séparé, est privé de son plus bel ornement. Il en est de même de deux cœurs unis par l'Amour et l'Hymen, pensai-je ; mais il est rare de les rencontrer. La beauté qui s'appuie sur le bras d'un galant cavalier en reçoit un nouveau charme ; s'ils sont séparés, la main de l'une tombe sans grâce, le bras de l'autre est comme frappé de paralysie.

Tout en moralisant ainsi, j'aperçus le couple amoureux à quelque distance. « Qu'ils sont heureux, me dis-je ! ce sont sans doute de nouveaux époux, ou plutôt de tendres amans goûtant les douceurs qui précèdent le nœud conjugal. » Je crus reconnaître le cavalier, mais il se détourna pour m'éviter. Je pris quelques informations ;

et je découvris que c'était effectivement un baronnet de ma connaissance, qui était marié depuis deux ans, et qui avait fait un mariage d'inclination. Son épouse l'avait déjà rendu deux fois père. Elle possédait tout ce qui peut rendre un époux heureux : jeunesse, beauté, vertu, talens, le meilleur caractère ; mais elle avait un grand défaut, elle était.... sa femme. Ce n'était point elle que le baronnet promenait amoureusement à pied, à cheval et en calèche ; l'objet de ses soins était une femme de trente et un ans, basanée, sans esprit, capricieuse, extravagante ; mais qui offrait un attrait puissant, elle était l'épouse d'un autre. Tel était le talisman qui enchantait le baronnet, le charme qui pouvait satisfaire son goût dépravé, la magie qui lui faisait oublier les devoirs et les douceurs d'un amour légitime.

J'ai fait autrefois un voyage en Italie, et j'y ai remarqué que ces exemples d'infidélité conjugale s'y rencontraient dans toutes les classes. Je me souviens aussi d'un jeune marquis français qui disait : « Julie est charmante, elle m'aime à la folie, elle n'a que dix-sept ans,

tous les hommes l'adorent ; mais c'est ma femme, et c'est tout dire. » Que cette immoralité ait inondé tout le continent ; que, comme un torrent qui a rompu les digues que lui avaient opposées la prudence, la religion et la vertu, elle ait fait disparaître tout sentiment de devoir et même de convenance sociale, ce doit être pour tout homme estimable un sujet de chagrin et de regret. Mais notre affliction doit être bien plus profonde encore quand nous voyons ce fléau passer les mers et se répandre sur notre patrie.

C'est surtout la classe supérieure de la société qu'il attaque. Nous voyons mylord sortir furtivement d'une de ces jolies chaumières connues sous le nom d'*Alpha-Cottager* *, pour aller rejoindre son équipage qui l'attend au coin de quelque rue donnant sur *Edgeware-Road*; tandis que mylady va faire sa promenade dans le parc du Régent, ou dans les jardins de Kensington : ce n'est pas pour se livrer solitairement à leurs réflexions que l'un et l'autre agissent

* Petites maisons agréablement situées entre Paddington et le parc du Régent.

ainsi. Le membre du parlement, qui est marié, quitte toujours la chambre beaucoup plus tard que celui qui est célibataire; et il a soin de lire dans un journal ce qui s'y est passé, pour en amuser le lendemain son épouse. La duchesse va passer la soirée chez une parente, ou prétexte une indisposition pour garder la maison quand son mari est engagé à un dîner, à une assemblée qui doit se prolonger bien avant dans la nuit. Mais qu'elle sorte, ou qu'elle reste chez elle, elle sait qu'elle ne passera pas la soirée sans une compagnie plus agréable que celle d'un époux. Enfin la moitié de nos dames de qualité se montrent dans les rues et dans les endroits publics, accompagnées d'un attentif. . . . .

Tandis que je me livrais à ces réflexions, une jeune fille d'une figure céleste passa à mes côtés et me devança. Elle avait le plus joli pied, la jambe la plus fine que j'eusse jamais vue, et son regard était enchanteur. Elle marchait avec la legèreté que Virgile attribue à Camille, et y joignait toutes les grâces de la mère des Amours. J'ai déjà dit que je suis admirateur du beau sexe; je sentis une certaine chaleur se glisser

dans mes veines. « Je voudrais bien savoir qui elle est, me dis-je à moi même, il faut que je voie où elle demeure. — Suis-la, me dit à l'oreille quelque petit où quelque grand diable, et je doublai le pas pour la joindre. Mais je n'étais pas aussi leste qu'Apollon poursuivant Daphné, je perdais toujours du terrain ; une maudite pierre me fit trébucher, mon pied tourna, et je me donnai une entorse. — Vieux fou ! me dit la raison ; et qui se mêle de prêcher et de juger les autres, ajouta ma conscience. — Tu es fraîche et belle comme une matinée de printems, charmante fille, m'écriai-je alors ; mais quoi qu'en ait dit Anacréon, la rose ne fleurit pas sous la neige, et des cheveux blancs s'assortissent mal avec des joues vermeilles. Adieu, puisses-tu avoir autant de vertu que de beauté ! » Je retournai chez moi, non sans peine, en m'appuyant sur ma canne. Je fus obligé d'y rester quinze jours, la jambe étendue sur un tabouret ; et quand je pus reprendre mes promenades ordinaires, ni le couple amoureux, ni la jolie nymphe ne se montrèrent plus à mes yeux.

— N° XLIII. —

LE PÉDANT.

Ecoutez-moi, car je suis un oracle.
Quand mes talens daignent se déployer,
Malheur au chien qui voudrait aboyer.

SHAKESPEARE.

J'ÉTAIS la semaine dernière à la *conversazione* de lady Charlotte, qu'un de mes cousins, officier aux gardes, appelle *l'école du dimanche*, de même qu'il appelle les assemblées du jeudi, chez la marquise, *le petit enfer*, à cause d'un certain tapis vert qui constitue le principal plaisir de la soirée. J'y rencontrai un docteur en droit qui ne tarda pas à me faire dire mentalement : *Comme on gâte certaines gens !* Dès qu'il entra dans le salon, il fut entouré de tous les *bas bleus*.

« Je suis ravie de vous voir, dit lady Charlotte ; nous discutions un sujet abstrait, nous étions dans les ténèbres, et vous êtes l'homme

qu'il nous faut pour les dissiper. — Madame, répondit le pédant, je suis disposé à faire tous mes efforts pour y réussir ; mais le soleil même ne peut éclairer les aveugles. — Pas trop poli, pensai-je. »

On discuta le point en question sur lequel le docteur donna d'un ton tranchant et décidé une opinion banale.

« A propos, dit mistress M***, ne trouvez-vous pas que le jeune Cleverly suit de bien près lord B*** dans ses poésies graves et morales ? — Pas de très-près. — Mais vous devez trouver de la ressemblance dans leur marche ? — Oui, Madame, ils boîtent tous deux. — Avez-vous été à l'assemblée de lady H***, lui demanda la comtesse de ***. — Non, Madame. J'avais reçu une carte d'invitation, mais je ne prends jamais de bain de vapeur sans ordonnance de la Faculté. — Admirable ! s'écria lady Caroline. Mais ne saviez-vous pas que vous y trouveriez le docteur D*** ? — Il est vrai, Madame, mais il y allait sans doute par reconnaissance, à cause de sa profession. Les rhumes, les catarrhes, les fièvres et les pleurésies qu'on gagne à ces assemblées, l'intempérance de notre sexe et la dissi-

pation du vôtre, sont la principale ressource des médecins. — J'ai mille excuses à vous faire pour mon neveu, et des remercîmens d'avoir bien voulu permettre qu'il prît place avec vous dans ma voiture, hier soir, pour le reconduire chez lui, dit la douairière de ***. Il avait réellement trop bu, et vous avez dû le trouver muet pendant tout le chemin. — Pas aussi muet que je l'aurais désiré, Madame; mais vous avez agi sagement en le renvoyant; quant à votre voiture, je l'ai considérée, en cette occasion, comme une diligence prête à recevoir quiconque veut y entrer. — Vit-on jamais pareille brute! pensai-je. — C'est bien dommage, continua la douairière, qu'il ait pris une telle habitude de jurer! — Nullement, Madame. Quand un homme a contracté celle du mensonge, il fait très-bien de s'accoutumer à jurer; car il ne peut ni respecter lui-même sa parole, ni s'attendre à être cru par ceux qui l'écoutent : il est donc en pareil cas indispensable de jurer. — C'est un peu sévère! » dirent tout bas un essaim de bas bleus.

Il s'ensuivit quelques instans de silence, pendant lesquels il avait le front plissé, mais l'air satisfait de lui-même.

« Mon fils m'a dit que vous ne l'aviez pas reconnu, dit lady F***, lorsqu'il vous a accosté quand vous alliez voir les marbres d'Elgin, au Musée Britannique. — Il est vrai, Madame : je l'ai pris pour un cocher de fiacre qui venait me demander le prix de sa course ; et je ne concevais pas qu'on pût me faire cette demande, puisque j'y étais allé à pied. — C'est plus que de la franchise, » dit quelqu'un dans la foule. Le docteur fronça le sourcil. — Son frère est un savant, dit une autre dame. — Oui, Madame, un savant grec, répondit le pédant du ton du sarcasme ; mais il a acquis sa science parmi les Grecs modernes et non parmi les anciens. — Y a-t-il long-tems que vous ne l'avez vu ? — J'ai rencontré ce matin dans le parc une cravate bien empesée, une paire de gros favoris, une figure grimaçante sur un gilet bien bouffant couvert d'un habit de jockey, et j'en ai conclu qu'il était au milieu de toutes ces monstruosités à la mode. » Rire général.

« Votre ancien ami le général est bien changé, dit un membre du clergé. C'est véritablement un vieillard à présent. — Dites une vieille femme, reprit le docteur, une vieille femme à qui il ne

reste ni force ni vigueur. — A propos, comment trouvez-vous sa femme? — Je trouve qu'il est entré dans sa composition plus de calorique que dans celle de toute autre créature vivante, car elle est douée d'une terrible force de répulsion. — Savez-vous que le duc est parti pour la Russie? lui demanda lady Charlotte. — Comme il n'a que soixante-dix ans, le climat pourra servir à tempérer son ardeur de jeunesse. — J'avais moi-même le projet de faire un voyage dans le Nord. — Je suis charmé, mylady, répondit le grave oracle, d'apprendre que vos réflexions vous conduisent si loin. Bien des femmes, ici et ailleurs, n'en font que devant leur miroir. »

Excédé à la fin de ces niaiseries débitées d'un ton d'importance, de ces observations satiriques qui n'avaient d'autre mérite que celui de la méchanceté, je me retirai en cherchant à m'expliquer comment il se fait que certaines gens obtiennent sur l'esprit des autres un ascendant qu'ils méritent si peu. Une réputation de science, des habitudes bizarres, un ton grave, un air sévère, assez de hardiesse pour être impoli, ont porté le docteur à cette élévation dans le cercle dont il est l'oracle, où il est ce qu'étaient les

anciens philosophes dans le Portique, et où de prétendus savans et savantes viennent, le cierge à la main, pour l'allumer à une lampe qui ne jette quelque clarté que grâce aux ténèbres profondes qui l'entourent.

On gâte ainsi plus d'un pédant. Quant à moi, la seule chose qui m'étonna dans celui-ci fut de voir qu'il s'attirait l'admiration du cercle formé autour de lui, sans dire un seul mot qui fût instructif, et en ne répondant à quiconque lui parlait, que par des sarcasmes durs et grossiers. Un œil observateur découvrira plus d'un homme de cette espèce dans les assemblées de prétendus beaux esprits de la capitale. Ce sont les charlatans de la littérature : ils réussissent dans le monde, et *ils y vivent de simples*, comme le disait un saltimbanque français aux paysans crédules qui l'entouraient. Ils ont leur couvert à la table des grands, une place dans leur voiture, et, ce qui est le plus étonnant, ils occupent la place la plus élevée au milieu des satellites dont ils sont environnés.

— N° XLIV. —

LE PROVINCIAL A LONDRES.

Le bois le plus funeste et le moins fréquenté,
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
BOILEAU.

« J'AI passé une charmante matinée! s'écria en entrant chez moi hier mon cousin Bob, qui était arrivé depuis trois jours à Londres. — Que voulez vous dire? lui demandai-je. — Que depuis le petit juif qui vend des oranges jusqu'à l'élégant armé de sa lorgnette, tout le monde a ri à mes dépens, m'a trompé, honni, vilipendé. — Contez-moi cela, lui dis-je, ne pouvant m'empêcher de sourire, car il suait de dépit; et sa colère lui donnait un air souverainement ridicule. »

« J'étais sorti de chez moi pour aller voir mes chevaux; à deux pas de l'écurie que j'ai louée, un coquin de charbonnier me heurta

par malice, et me gâta une redingote de drap toute neuve. Fils de coquine, m'écriai-je, (c'est mon cousin le provincial qui parle, et j'adoucis son expression), savez vous bien qui je suis ? — Si je sais qui vous êtes ? me dit le drôle, non, sur ma foi ! peut-être Gilles Gambillard, du comté d'Yorck ? » Et me riant au nez en tirant la langue, il continua son chemin. J'avais quelque envie de le poursuivre pour lui frotter les épaules avec ma houssine ; mais en cet instant une charrette dont la roue était dans le ruisseau me couvrit de boue de la tête aux pieds. Je dis son fait au conducteur, sans me gêner ; mais le drôle me fit une grimace en me disant : « Et depuis quand êtes-vous débarqué à Londres, Joseph Deschamps ? — Coquin, lui dis-je, je te ferai mettre en prison ; sais-tu que je suis juge de paix ? — Juge de....... (Je n'oserais répéter ce que me dit le maraud) ; mais, tout juge que vous êtes, ajouta-t-il en jetant sa veste dans la charrette, si vous osez boxer avec moi, je vous damerai le pion. » Moi qui me pique d'être d'une certaine force à ce jeu, je ne me le fais pas dire deux fois ; et convaincu que je lui ferais voir du chemin, je mets habit bas,

et je prie un homme très-bien mis, qui s'était arrêté près de moi, de vouloir bien me le garder. Alors prenant une attitude savante, je me tiens sur la défensive, et je commence à lui faire voir que je ne suis pas un novice.

« Il est trop au dessous de vous pour que vous vous mesuriez avec lui, me dit alors un homme d'un certain âge, vêtu d'un bel habit noir, ayant les cheveux bien poudrés, et portant des besicles montées en or ; ne vous dégradez pas à ce point, il ne mérite pas tant d'honneur. Et vous, faquin, si vous ne demandez pardon à Monsieur à l'instant, je prends le numéro de votre charrette, et je vous fais mettre à l'amende. J'ai vu votre manœuvre, c'est par pure malice que vous avez éclaboussé Monsieur. — Je vous demande bien pardon, me dit le charretier. — Fort bien, lui dis-je, tout est oublié. » Je me retournai pour reprendre mon habit, mais l'homme officieux à qui je l'avais confié avait disparu. « Au voleur ! au voleur ! cria le charretier. Le voilà là-bas qui s'enfuit, mais je le rattraperai bien. Où vous rapporterai-je votre habit, votre honneur ? — Là, lui répondis-je

en lui montrant l'écurie où étaient mes chevaux.—Je vous accompagnerai, me dit l'homme en habit noir. — Bien des remercîmens, lui répondis-je : quand j'aurai mon habit, j'espère que vous ne refuserez pas d'entrer avec moi dans un café pour y prendre une *sandwich* * et un verre de vin de Madère. » Il resta avec moi environ un quart-d'heure ; mais voyant que le charretier ne revenait point, il me pria d'agréer ses excuses, me dit qu'une affaire l'obligeait à me quitter, et me témoigna le désir de faire avec moi plus ample connaissance : nous nous remîmes mutuellement chacun notre carte, et je lus sur la sienne, *sir John Jones*, *hôtel Adelphi*, *Strand*. « Vous me faites honneur, sir John, lui dis-je en lui serrant la main. » Et nous nous séparâmes.

» Le charretier arriva quelques instans après, tout en sueur. « Bien fâché, votre honneur,

* Ce sont deux tranches de pain beurrées, auxquelles on ajoute quelquefois de la moutarde ou des fines herbes, et entre lesquelles on met une tranche de jambon ou de quelque autre viande froide. Ce mets a été inventé, dit-on, par un lord Sandwich dont il porte le nom.

me dit-il, mais le coquin a de meilleures jambes que les miennes ; je n'ai pu l'atteindre. » Je mis la main dans mon gousset pour lui donner une demi-couronne. Nouveau malheur ! je n'y trouvai plus ma bourse qui contenait quatorze guinées et quelques pièces d'argent. Ma montre avait disparu, et même une bague que j'avais au doigt, et qui était un présent de ma mère. « Il faut que le diable soit dans Londres, m'écriai-je. Quelle honte pour cette capitale ! Tous les bandits de Botany-Bay * sont-ils donc déchaînés dans ce quartier? » Eh bien, le croiriez-vous ? un tas de jockeys et de fainéans qui étaient rassemblés près des écuries se mirent à me rire au nez. Il est fait ! disait l'un : c'est un blanc-bec ! criait l'autre ; il est bien de son pays ! ajoutait un troisième. Enfin je ne sais ce qu'ils ne dirent point. Je tombai sur eux à coups de houssine, mais ils détalèrent en criant encore plus haut.

» J'envoyai mon domestique chercher ma redingote vert-bouteille ; et prenant mon superbe cheval rouan qui me coûte 200 guinées, j'allai

* Colonie anglaise où l'on envoie les gens condamnés à la déportation.

faire un tour dans le parc, suivi de mon domestique monté sur un beau cheval bai. J'y étais à peine que deux espèces de singes, de ceux que vous nommez, je crois, des *dandys*, vinrent me regarder sous le nez en ricanant, braquant sur moi leurs lorgnettes et me toisant de la tête aux pieds. « Le bel oiseau ! dit l'un. Quelque nouveau débarqué, ajouta l'autre. Cette redingote est sûrement à la mode dans le comté de Lincoln, reprit le premier. Ainsi que ces bottes à revers d'acajou, riposta le second. »

» Je méprisai leurs propos, et tournai brusquement d'un autre côté pour m'éloigner d'eux. Mais en faisant ce mouvement ma houssine frappa le bras d'une jolie femme montée sur un très-joli cheval, et suivie d'un domestique en livrée écarlate galonnée en or. « Mille pardons, Madame, lui dis-je en la saluant respectueusement ; j'espère que je ne vous ai pas blessée? — Pas le moins du monde, répondit-elle en souriant d'un air agréable. » Je lui renouvelai mes excuses, et nous fîmes deux fois ensemble le tour du parc. Pendant notre promenade, j'aperçus lady Marie dans son équipage, et je

me hâtai de la saluer pour montrer à ma belle inconnue que je connaissais des personnes de distinction. Mais je crus que je n'en avais pas été aperçu, car, au lieu de me faire une inclination de tête, elle se détourna d'un autre côté.

» Un quart-d'heure après, mon cousin Dick vint à moi au grand galop, et m'ayant tiré à part me dit que lady Marie me priait de ne pas me donner les airs de la saluer quand je me promènerais avec une des plus grandes coquines de la ville. Coquine n'est pas même le mot qu'il employa. « J'en suis bien fâché, lui dis-je, mais je ne la connaissais pas. — Il n'y a personne qui ne la connaisse, reprit-il, et vous allez passer pour un homme qui voit mauvaise compagnie. — Moi, voir mauvaise compagnie? repris-je...... Mais il était allé rejoindre lady Marie ; et n'osant en faire autant je rentrai chez moi fort mécontent de ma matinée. »

» Deux jours après, mon cousin m'informa qu'il s'était fait faire un habit à la mode, dans lequel il était si serré qu'il ne pouvait manger une once d'alimens à son dîner ; et que la veille, en sortant de l'Opéra, un de ses amis l'avait con-

duit dans une taverne où l'on jouait, et où il avait perdu trois cents guinées dont il avait été obligé de faire son billet. Il avait été à l'hôtel *Adelphi* pour voir sir John Jones que personne n'y connaissait, et qui était probablement le filou qui l'avait dévalisé. Enfin après avoir passé trois jours à Londres, il partait le lendemain matin pour retourner dans sa province, bien résolu à ne plus remettre le pied dans la capitale. Puisse son exemple être utile aux provinciaux qui viennent la visiter !



N° XLV.

LES HOMMES DU DIMANCHE.

Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie ;
Mais me faire payer, parbleu! je t'en défie.

REGNARD.

En me promenant dans *Saint-James-Street* dimanche dernier, je remarquai un certain nombre de personnes que je ne manquais jamais de rencontrer à pareil jour, mais que je n'apercevais jamais nulle part pendant le reste de la semaine. Leurs traits et leurs manières annonçaient des hommes à la mode, des gens au dessus du commun. Ce n'étaient certainement pas des figures de boutiques échappées de leurs comptoirs. D'ailleurs je connaissais de vue parmi eux un baronnet et un ancien membre du parlement. Malheureusement des voitures qui passaient, des connaissances qui m'abordèrent, de

jolies femmes que je ne pus me dispenser de saluer, interrompirent mes observations, et donnèrent un autre cours à mes idées.

Le même jour, je me trouvai à table à côté du docteur Dangle, médecin qui gagne cinq à six mille livres par an en contant des anecdotes plaisantes aux belles dames qui ont des vapeurs, et en ordonnant quelques remèdes innocens aux malades imaginaires. C'est la plus grande commère qu'on puisse rencontrer dans tout le sexe masculin. L'idée des individus que j'avais vus dans la matinée s'étant représentée à mon esprit, je lui communiquai mes doutes : la description que je lui fis des figures qui m'avaient frappé le mit au courant sur-le-champ, et il m'apprit que c'étaient des hommes à qui des affaires embarrassées, des difficultés pécuniaires, ne permettaient de se montrer que le dimanche.

Ces gens qui se promènent ainsi un jour sur sept, sont ce qu'on appelle *les hommes du dimanche*. Logés dans les environs de Pentonville, de Pimlico, du Vauxhall, de Kennington, de Kent-Road, en un mot à deux ou trois milles d'Oxford-Street, de Piccadilly ou des ponts, ils passent leur existence dans l'ennui et l'inuti-

lité pendant six jours de la semaine ; mais le septième ils renaissent à la vie, ils sortent sans crainte de leur retraites obscures, pour rafraîchir leurs idées, varier l'uniformité d'une vie monotone, s'occuper de leurs affaires, et entretenir quelques relations avec le monde qui, sans cela, finirait par les oublier entièrement.

On découvre encore souvent dans ces êtres, qui sortent une fois par semaine de leur retraite forcée, quelques traces de noblesse, et les restes de l'homme à la mode, caractères que la solitude et la mauvaise fortune n'ont pu entièrement effacer. On retrouve en eux l'homme du monde qui a survécu à son siècle. Ils affectent un air sans-souci, qu'ils laissent apercevoir en souriant d'un air agréable, en sifflant à demi voix, en jouant avec une houssine dont ils frappent une botte bien luisante à laquelle est attachée un éperon qui n'a pas pressé les flancs d'un cheval depuis long-tems ; enfin, par le coup-d'œil de connaisseur qu'ils jettent sur les chevaux et les voitures, ils donnent à connaître qu'ils en ont eux-mêmes autrefois possédé.

Si vous vous arrêtez pour leur parler, ils vous accostent avec aménité et avec un enjouement

affecté, comme s'ils voulaient se faire passer pour les êtres les plus heureux du monde. Mais, malgré tous leurs efforts, ils ne peuvent complètement cacher le ver rongeur du regret qui dévore leur cœur, et dont les ravages se font voir dans leur extérieur. Souvent un sentiment d'honneur, luttant contre l'adversité, mine leur constitution, parce qu'ils ne peuvent se résoudre ni à se soumettre à la honte de l'emprisonnement pour se prévaloir ensuite des secours que la loi accorde aux débiteurs insolvables, ni à se dégrader par quelque ruse de banqueroutier frauduleux pour se remettre sur leurs pieds.

Quoiqu'on ne puisse attribuer qu'à leurs imprudences leur exclusion de la société et de la bonne compagnie, j'avoue que j'ai une véritable compassion pour ces hommes qui vivent dans une sorte d'exil; et je regrette toujours de ne pas avoir une centaine de guinées à envoyer à chacun d'eux sous le voile de l'anonyme.

Il est une autre classe d'hommes bien différente de celle dont je viens de parler, et qui se compose de ceux qu'on appelle les *Rulers*, c'est-à-dire qui, prisonniers sur parole, ne sont as-

treints qu'à ne pas sortir d'un quartier qui leur est assigné. Ceux-ci, fiers d'un écu de liberté qu'ils ont en portefeuille, et qu'ils ont obtenue sous prétexte d'arranger leurs affaires, de traiter avec leurs créanciers, n'ont autre chose en vue que d'entretenir leurs anciennes liaisons, de se livrer à des habitudes enracinées chez eux depuis long-tems, de se soustraire à une vie monotone et uniforme, enfin de prolonger leurs jouissances autant qu'ils le pourront.

On les reconnaît à une sorte d'impudence qui brave toute honte, et qui semble dire à un de leurs égaux. « Que vous importe si je suis en prison ? Je n'y suis pas seul, et même en cet endroit je passe pour un gaillard marqué au bon coin. » A un inférieur ou à un créancier : « Allez au diable ! Vous le voyez, me voilà, en dépit de vous et de votre long mémoire. Je me moque de vous. Je dînerai chez *Long*, et j'y passerai la nuit à boire, si bon me semble. »

L'homme du dimanche prend souvent des rues détournées, cherche les allées et les passages, et semble hésiter entre l'envie de se cacher et le désir de savoir ce qui se passe dans la ville. Mais le *Ruler* se montre hardiment,

fredonne à voix haute, a le verbe élevé, marche le nez en l'air, monte un cheval fringant, se rend dans les endroits les plus fréquentés, dit à ceux qui ne le connaissent point parfaitement qu'il arrive de la campagne, des eaux, des courses, et a recours à cent autres subterfuges pour écarter l'idée qu'il ne jouit pas de toute sa liberté.

Une troisième classe d'êtres dont les vues et la liberté sont encore resserrées dans des bornes fort étroites, sont ceux qui voltigent sur le lac de la ruine, comme l'hirondelle rase la surface de l'eau avant d'y plonger le bout de son aile. Ceux-ci forment une sorte de *mezzo termine* entre les deux espèces dont j'ai déjà parlé. Ce sont les hommes dont la liberté est momentanément assurée par un arrêt de défense qu'ils ont en poche, comme une arme défensive pour parer une attaque imprévue. Ils paraissent toujours inquiets ; leur civilité est excessive, même à l'égard de leurs créanciers. Leur esprit est toujours occupé, ils comptent sur des hasards et des accidens. Un homme riche peut faire une chute de cheval, ils peuvent lui sauver la vie, s'en faire un ami, obtenir de lui un emprunt;

ou, s'il vient à mourir, figurer avantageusement sur son testament. Ils peuvent frapper les yeux d'une riche héritière à l'Opéra, gagner son cœur et obtenir sa main. Ils sont toujours prêts à offrir la main à une dame pour descendre de voiture, et à prendre parti dans une querelle pour celui dont le rang est le plus élevé. Ils prennent un huitième de billet à la loterie, dans l'espoir de gagner le gros lot. Ils tiennent toutes les gageures qu'on leur propose; s'ils gagnent, c'est à merveille; s'ils perdent, ce n'est qu'une infortune de plus à ajouter aux autres.

Un pareil homme se reconnaît toujours à sa physionomie mobile, à sa complaisance excessive, à son regard incertain, à son air de crainte et de méfiance. « N'aurait-il pas oublié quelqu'un de ses créanciers? n'en est-il aucun qui puisse avoir des droits sur sa personne? est-il bien en sûreté? » Tel est le langage de ses yeux; du reste il a toujours le visage riant, toujours il est bien mis, toujours il se montre en public, de peur qu'on ne le regarde comme un homme ruiné.

On peut encore distinguer une quatrième,

même une cinquième classe parmi les hommes perdus de dettes. Dans la première, se trouve l'homme ruiné qui cherche à s'échapper à lui-même ; il affiche tous les dehors de l'opulence et de la prospérité ; mais il tremble dans son char doré, et l'approche d'une figure inconnue le fait tressaillir. En jouissant d'une misère brillante, il croit toujours voir sur ses talons les huissiers et les recors ; mais il s'enveloppe d'un double airain, et il faut que le coup de tonnerre l'atteigne pour qu'il se trouve atterré. Dans la seconde on voit le marchand près de faire banqueroute, mais qui réfléchit encore sur le moment où il doit la déclarer, et sur les moyens qu'il doit mettre en usage pour se ménager quelque ressource.

Un physionomiste démêle aisément tous les êtres qui appartiennent à quelqu'une de ces classes qui sont comme les espèces d'un même genre. La perte de la liberté, le regret de n'en jouir que d'une manière précaire, tourmentent l'esprit, et se gravent sur la figure. Le bonheur ne peut exister dans l'esclavage : peu importe qu'un homme soit esclave de ses propres passions ou de créanciers sans pitié, il n'en est

pas moins dans les fers ; sa volonté, ses actions n'en sont pas moins enchaînées. Il le sent, il cherche en vain à le cacher ; la nature fidèle aux impressions qu'elle reçoit fait tomber le masque dont il se couvre, et grave sur son front les inquiétudes qui le dévorent. Il y a beaucoup de vérité dans le proverbe italien qui dit que

Con arte e con inganno
Si campa mezzo l'anno ;
E con inganno ed arte
Si vive l'altra parte.

Avec l'adresse et la tromperie
On vit une moitié de l'année ;
Avec la tromperie et l'adresse
On vit l'autre moitié.

Cependant il nous est plus facile de nous tromper nous-mêmes que d'en imposer aux autres ; et nous paraissons plus souvent ce que nous sommes réellement, que ce que nous désirons paraître. Telle est du moins l'opinion que des observations fréquemment réitérées m'ont fait concevoir.

— N° XLVI. —

MANIÈRES IRRÉSISTIBLES.

Celui qui a cette passion (l'envie de plaire), d'aussi loin qu'il aperçoit un homme dans la place, le salue en s'écriant : voilà ce qu'on appelle un homme de bien ; l'aborde, l'admire sur les moindres choses, le retient avec ses deux mains de peur qu'il ne lui échappe ; et après avoir fait quelques tours avec lui, il lui demande avec empressement quel jour on pourra le voir, et enfin ne s'en sépare qu'en lui donnant mille éloges.

LA BRUYÈRE.

Je n'ai jamais regardé comme indifférent d'avoir un extérieur prévenant, une voix agréable, des manières polies ; mais je n'en ai jamais été si bien convaincu que depuis que j'ai fait la connaissance du colonel Winlove. Nous savons tous quelle est la force des premières impressions, et combien la raison et le jugement sont exposés à se laisser surprendre. Nos yeux et nos oreilles sont en quelque sorte des sentinelles chargées de défendre les postes avancés de notre

cœur, de donner l'alarme quand un ennemi s'en approche ; mais quand ces vedettes se laissent séduire par la beauté et l'harmonie, elles livrent naturellement aux assaillans la place qu'elles devaient défendre.

Il faut que l'objet qui veut nous plaire soit gracieux ; que la voix qui veut nous charmer soit harmonieuse et persuasive ; que les gestes soient pleins d'aisance et de dignité ; que toutes les manières aient assez de rapport à nos sentimens intimes pour commander et fixer notre attention. Il faut que l'œil nous entraîne tandis que le langage nous captive, et que nous n'apercevions dans toute la statue animée rien de froid, de roide, d'incertain, rien de repoussant.

Cette aisance qui semble chercher à plaire plutôt qu'à dominer, qui veut se mettre au niveau de ceux qui l'entourent et non s'élever au dessus d'eux, inspirer la confiance et non convaincre de sa supériorité, est un des grands moyens de plaire. La politesse est la parure de la bienveillance, et prévient en faveur de quiconque en est revêtu. Son influence est irrésistible, et mille auxiliaires contribuent encore à l'augmenter ; comme la douceur, l'affabilité, l'éloquence, l'égalité d'ame, le jeu de la phy-

sionomie, l'usage du monde, l'empire sur soi-même, pour cacher ce qui peut blesser et montrer ce qui doit charmer. Voilà ce qu'on est convenu d'appeler *manières*. Mais la naissance et l'éducation même ne suffisent pas pour assurer cette réunion de qualités attrayantes, qui n'ont pas besoin d'être pesées dans la balance de la réflexion, mais qui doivent, à l'instant, être reçues comme marchandise de bon aloi, ou rejetées comme de l'oripeau.

Mais je reviens au colonel. Ayant dissipé une grande fortune, et se trouvant réduit à un revenu très-médiocre, on ne peut dire que ses richesses lui donnent un grand poids dans la société ; il n'est point en crédit auprès des ministres ; il ne doit pas son importance à des relations de famille, car il est le dernier de sa race, les malheurs de la guerre lui ayant enlevé tous ses parens. Il a de nombreux défauts ; cependant il fréquente la meilleure compagnie ; on le trouve dans les cercles les plus à la mode ; il est partout accueilli, fêté ; et c'est à ses manières qu'il est redevable de cet avantage.

Je l'ai vu entrer dans une société où quelque envieux venait de le prendre pour l'objet de sa critique, et d'un seul regard se faire des amis

de ceux qui étaient le moins bien disposés en sa faveur. Rien de plus heureux surtout que la manière dont il se présente dans un cercle. Il semble chercher quels sont les cœurs qu'il doit gagner. Un seul coup-d'œil lui apprend comment il doit partager ses attentions, à qui il doit accorder des égards, de la déférence et du respect, quand il doit parler ou se taire ; quel est le caractère général de la compagnie, quel sujet de conversation est le plus propre à lui plaire, enfin quels sont ceux qu'il doit éviter.

A beaucoup d'expérience il joint une modestie étudiée. Sans avoir un esprit transcendant, il le fait valoir par un enjouement et une gaîté qui lui en font supposer davantage. Mais, par dessus tout, son grand talent est de mettre à leur aise tous ceux à qui il parle, de rendre chacun content de soi-même. Il sait écarter tout ce qui peut déplaire ; il vient au secours de celui qui se trouve embarrassé pour une réplique ; et s'il aperçoit dans la compagnie une personne qu'on néglige, il lui prodigue des soins particuliers. Ces attentions, qui lui ont fait une foule d'amis, déconcertent ceux qui sont jaloux de ses succès, et qui voudraient le supplanter pour prendre sa place.

Il s'est concilié les bonnes grâces de toutes les dames par ses soins, ses prévenances, sa complaisance et son respect. Son regard est assuré sans avoir rien de libre ; ses civilités ne sont pas fatigantes, sa galanterie n'est pas celle d'un fat ; et jamais on n'a entendu sortir de sa bouche une expression hasardée, ou un mot à double sens.

En donnant ces détails, j'usurpe un peu les droits des auteurs qui écrivent sur l'éducation ; mais mon but étant de peindre les mœurs du jour, comment ne point parler de qualités qui sont plus utiles qu'on ne le croit à celui qui les possède ? J'ai donc voulu donner un exemple vivant en citant un homme qu'on peut voir tous les jours, et qu'il est possible d'imiter. Mais, quelque grands que soient les avantages de l'éducation, elle ne suffit pas seule pour nous donner ces manières qui séduisent tous les esprits ; il faut que le jugement et le cœur président à chacune de nos actions.

Le désir de plaire est aussi général que naturel ; mais pour y réussir on se trompe souvent dans le choix des moyens. Il faut apporter dans la société une heureuse alliance de l'utile et de l'agréable ; ce qui, quoique difficile, n'est pas

hors de la portée de quiconque a été bien élevé, et veut se donner la peine d'étudier cet art. Il faut une politesse qui n'ait rien d'emprunté ni de forcé ; du respect sans bassesse, une aisance qui ne soit pas trop libre, de la civilité sans flatterie, de la modestie sans mauvaise honte. Il faut savoir traiter un sujet léger sans être frivole, être élégant sans affectation, se faire valoir sans égoïsme et sans amour-propre. Quiconque réunira ces qualités sera sûr de plaire généralement.



— N° XLVII. —

LA PRINCESSE CHARLOTTE.

Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement. Tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités.

Bossuet, *Oraison funèbre de la princesse Henriette d'Angleterre.*

Jamais l'impitoyable mort ne frappa d'un de ses coups inattendus une victime plus intéressante que l'héritière du trône britannique; jamais aussi son funeste triomphe ne fut accompagné de douleurs plus éclatantes, de larmes plus populaires, de sanglots plus universels.

Considérez une jeune princesse parée de toutes les grâces que le monde admire, de toutes les vertus qu'il chérit; entourée des vœux et des hommages d'un grand peuple, de l'ardent amour d'un époux de son choix, de la vénération des

sages, des bénédictions du pauvre, de toutes les faveurs que le ciel peut accorder sur la terre à un objet de sa prédilection; voyez tant de félicités et d'espérances dissipées tout à coup comme une ombre vaine, et de si brillantes destinées renfermées à l'improviste sous la pierre qui sépare à jamais de ce monde tout ce qui lui a appartenu; et dites si jamais catastrophe fut plus digne de compassion!

Aussi, quelle oraison funèbre que celle de la princesse Charlotte! J'ai vu la nation anglaise tout entière plongée dans l'affliction; les classes les plus pauvres ont pris le deuil; les établissemens publics et particuliers, les comptoirs, les ateliers, sont tout à coup devenus silencieux et déserts. Dans tout le royaume il n'y avait pas, le 18 novembre, une seule boutique ouverte; on ne se parlait pas d'affaires, on se saluait tristement. Les palais, les maisons et les cabanes, étaient dépeuplés; les églises seules, tendues de noir, étaient remplies de peuple qui pleurait et qui priait: dans une douleur pareille, il semble que l'homme ne puisse plus s'entretenir avec la terre; de si vifs regrets ne peuvent s'exhaler que dans le sein de Dieu.

Cette douleur s'est étendue des rives de la

Tamise aux extrémités de l'Ecosse; elle a passé les mers; le deuil de la princesse Charlotte a été porté aux bords du Danube, de la Newa, de l'Ohio et du Gange. Des peuplades à demi-sauvages ont payé aussi leur tribut de larmes; la jeunesse, la beauté, la vertu, frappées de mort, voilà ce que les hommes les moins civilisés déplorent aussi bien que les enfans des lumières.

Charlotte de Galles naquit en 1796. A l'âge de dix ans, son éducation fut confiée au pieux et savant évêque d'Excester, à la duchesse douairière de Leeds, et à lady Clifford. La princesse fut élevée loin de la cour, et on s'attacha à former son cœur et son esprit pour le rang éminent auquel elle était destinée: elle profita merveilleusement des soins de ses vertueux instituteurs; et, parvenue à l'âge de dix-neuf ans, elle eût passé pour une femme accomplie, même dans une condition ordinaire. Toujours très-simplement vêtue, son air à la fois noble et modeste suffisait pour la faire distinguer; la fermeté de son caractère perçait dans les moindres choses; et les Anglais se plaisaient déjà à la comparer à la grande reine Elisabeth. Sa sensibilité naturelle la rapprochait de tous les mal-

heureux. Sa principale occupation était de chercher l'infortune pour la secourir ; elle voulait, disait-elle quelquefois, « se dédommager d'avance du tems où, placée sur le trône, il lui deviendrait moins facile de se livrer à l'impulsion de son cœur. » A tant de qualités essentielles Charlotte réunissait les connaissances les plus variées, et même les arts d'agrément. Elle avait étudié à fond l'histoire de son pays, dont la partie moderne embrasse les quatre parties du monde ; elle raisonnait avec une justesse surprenante sur les questions difficiles du gouvernement. Elle possédait plusieurs langues, et se plaisait surtout à lire les classiques et les poètes de son pays. Elle était bonne musicienne, chantait avec infiniment de goût, dessinait et peignait ; mais la littérature était son occupation favorite.

Dans la retraite où elle croissait ainsi en grâces et en talens, la princesse Charlotte ne restait point étrangère aux événemens qui l'entouraient. Se préparant en quelque sorte des liaisons à venir, elle s'occupait avec soin des illustres réfugiés de la révolution française ; elle leur prédit, dit-on, le terme de leur exil et des malheurs de la France ; et, dès l'instant où les

souverains coalisés contre l'usurpateur s'approchèrent des bords du Rhin, elle envoya des lis à cette princesse auguste, si chère à la France, dont elle admirait avec tout l'univers la grande ame et la noble résignation. Envoi touchant, attention charmante, présage d'union entre deux cœurs, dont l'un avait offert les plus sublimes leçons, et dont l'autre était digne de les comprendre!

A dix-neuf ans l'héritière du trône d'Angleterre s'éprit d'amour, en inspira, et s'unit à l'objet de sa tendresse avec plus de liberté peut-être que n'en eût eu une simple bergère. Pour être complètement heureuse elle n'eut pas même besoin d'exprimer ses désirs, on les devina. Ses vœux les plus chers furent comblés sans qu'elle eût eu le loisir d'éprouver une seule crainte. Les retards diplomatiques, les convenances des cours, la raison d'état, tous les obstacles qui entourent les dynasties royales, s'aplanirent devant son premier, son unique amour. Et son choix fût justifié par un bonheur toujours croissant, par un attachement mutuel de plus en plus vif : pour en goûter toutes les douceurs sans contrainte, il fallait aux jeunes époux la solitude, et la solitude leur fut accordée. Ils

eussent pu vivre à la cour, ou habiter le palais de la reine ; ils préférèrent les bosquets retirés de Claremont ; et c'est là que, toute à sa tendresse, Charlotte épuisait la coupe de la félicité loin du tumulte et des regards du monde ; mais toute l'Angleterre contemplait sa retraite et jouissait de son bonheur.

Bientôt rien ne manqua à la félicité des jeunes époux et aux vœux de l'Angleterre : la grossesse de la princesse fut déclarée ; et, en approchant de son terme, sa brillante santé semblait se fortifier de plus en plus. C'est au milieu des soins touchans et si doux qui précèdent la maternité, que la princesse se livrait encore au culte des Muses, et traçait, sur un portrait destiné au prince son époux, les vers suivans, qui annoncent un talent formé dans l'étude des classiques :

To Claremont's terrac'ed heights and Esher's groves,
Where, in the sweet solitude, embraced
By the soft windings of the silent Muse,
From courts and cities CHARLOTTE *finds repose.*
Enchanting vale! beyond whate'er the Muse
Has of Achaia or Hesperia sung!
O vale of bless! o softly swelling hills,
On which the power of cultivation lies
And joys to see the wonders of his soil!

« Des terrasses élevées de Claremont, des bocages

d'Esher, où, dans une paisible solitude, bercée par les doux accens de sa modeste Muse, loin des cours et des cités, Charlotte trouve le repos. O vallon enchanteur, bien au dessus de tout ce qu'ont célébré les Muses de la Grèce et de l'Ausonie! ô vallée de bonheur! ô collines doucement inclinées sur lesquelles le génie de la culture s'étend et jouit de voir éclore les merveilles de sa puissance! »

Quel jour affreux que celui où tout le peuple de Londres apprit en s'éveillant cette terrible nouvelle! « Le fils est mort, la mère l'a suivi » au tombeau! » Les détails n'arrivèrent que le soir; voici ce qu'ils apprirent:

« Mardi, vers trois heures du matin, la princesse a ressenti les premières douleurs: les grands officiers de l'Etat furent convoqués pour assister à la naissance d'un héritier de la couronne; le travail dura quarante heures; l'excellente constitution de la princesse et son courage rassuraient les hommes de l'art. Après des douleurs incalculables, S. A. R. a été délivrée d'un enfant mâle parfaitement conformé, mais il était mort. Cinq heures après, l'infortunée princesse n'existait plus... La douleur du prince Léopold ne peut se décrire. »

Cet événement déplorable fut marqué du sceau de la fatalité. Une observation singulière,

mais exacte, peut en fournir la preuve : sur quatre cents femmes en couche, dont un tiers au moins sont ou médiocrement constituées ou mal secourues, une seule périt : et la princesse de Galles, dans la force de la jeunesse et de la santé, entourée de toutes les ressources de l'art, est précisément la victime désignée ! Sur deux cents enfans qui naissent, cent quatre-vingt-dix-neuf viennent communément à la lumière ; et l'héritier si attendu du trône de la Grande-Bretagne, le gage de la durée d'une dynastie et de la tranquillité d'un grand peuple, est celui que le sort condamne à périr avant d'avoir vu le jour ! O Providence ! qui osera sonder la profondeur de tes desseins ?

Aussitôt que la triste nouvelle fut répandue, les marchands et fournisseurs de la famille royale fermèrent leurs boutiques. La pompe qui devait avoir lieu pour l'installation du lord-maire fut contre-mandée ; l'académie royale et les sociétés savantes suspendirent leurs séances ; les cours de justice s'ajournèrent ; les théâtres se fermèrent pour ne se rouvrir qu'après les obsèques ; le tirage de la loterie fut suspendu ; les fonds publics baissèrent ; les maisons d'Esher et

de Kingston, où l'on préparait des réjouissances pour l'heureux accouchement, furent toutes fermées; la tristesse et le silence s'étendirent de proche en proche, et un voile de deuil sembla envelopper tout le royaume.

Mais qui peindra la douleur du prince Léopold, de cet amant passionné, qui avait refusé à l'époque de son mariage jusqu'au titre de duc anglais, disant que l'amour, rien que l'amour de Charlotte, était tout ce que son cœur pouvait imaginer de désirable? Elle est morte; son dernier regard s'est tourné vers lui; il tient sa main déjà froide; il contemple la plus chère moitié de lui-même; et cette moitié n'est plus qu'un cadavre: mais il ne le croit pas, il ne peut pas le croire; il reste là, plongé dans une espèce d'extase silencieuse. On l'entraîne, on l'éveille, il pleure; mais bientôt la vérité trop affreuse se dérobe de nouveau à son esprit troublé. Il accourt: « Ne dérangez rien, dit-il, dans cette chambre. Ce secrétaire ouvert, c'est là qu'elle écrit; ce fauteuil près de la croisée, c'est là qu'à la chute du jour elle s'assied et me donne ma leçon d'anglais. Ne touchez pas à ce chiffonnier, c'est là qu'elle arrange les vête-

mens que ses mains ont tissus pour notre premier-né. Cette robe, placée sur une chaise, ne la dérangez pas! c'est la robe qu'elle portait hier dans notre promenade; il faut qu'elle la retrouve en s'éveillant dans la même situation où elle l'a laissée.... »

Pendant quinze jours le prince Léopold ne manqua pas d'entrer chaque soir dans la chambre de son épouse, et chaque soir, le sacrifice nuptial fut un déluge de pleurs versés sur un cercueil.

Le 18 novembre 1817, la dépouille mortelle de la princesse Charlotte fut déposée dans le tombeau des rois à Windsor. Son corps avait été embaumé, selon l'usage en Angleterre pour les personnes royales. Son cœur, et le corps de son enfant, enfermés dans une urne, furent transportés dans un carrosse de deuil traîné par six chevaux noirs. Le corps de la princesse, enfermé dans un cercueil de bois d'acajou, doublé extérieurement de plomb, était placé sur un char atelé de huit chevaux. Le prince Léopold, accompagné du révérend docteur Short, suivait le convoi; on avait eu soin de ne le faire monter dans la voiture qu'après que le char funéraire avait été hors de vue, afin de lui sauver

une trop vive émotion. Une nombreuse cavalerie accompagnait la marche; un peuple immense couvrait la route et se prosternait sur le passage du fatal convoi.

Le 19, à dix heures du soir, le corps de la princesse fut transporté du château de Windsor à la chapelle de Saint-Georges. Le ciel était serein, la lune brillait de tout son éclat; une quantité innombrable de torches, dont la lumière tremblante contrastait avec celle de l'astre de la nuit, donnait à cette triste cérémonie l'aspect le plus imposant. La grande et belle avenue de Windsor était peuplée, dans cette soirée, par plus de deux cent mille personnes qui marchaient en silence dans un recueillement religieux. Jamais pompe funèbre ne fut plus digne d'une princesse adorée par un grand peuple.

A l'entrée de la chapelle de Saint-Georges, le cercueil, porté par huit *yeomen* de la garde, fut reçu par le chapitre sous un dais de velours noir surmonté de panaches blancs; quatre dames de la plus haute distinction avaient été choisies pour porter le poêle: c'était les ladys Grenville, Ellenborough, Boston, et Arden. Le cortége prend place au chœur; le prince Léopold, dont les yeux sont fixes, le visage pâle et la douleur

muette, s'assied devant le cercueil, entre les ducs d'Yorck et de Clarence. Un silence profond succède aux gémissemens; on récite les prières des morts; on soulève ensuite le cercueil pour le descendre dans le caveau royal; en cet instant des sanglots, des cris se font entendre; c'est le prince Léopold dont la douleur s'est réveillée en voyant disparaître pour jamais cet objet où tout son être semblait attaché. On ne peut le calmer qu'en lui promettant qu'il pourra pénétrer plus tard dans le caveau pour y embrasser encore une fois le fatal cercueil.

Le hérault d'armes s'avance; il prononce d'une voix mal assurée ces paroles sacramentelles, dignes par leur simplicité de la triste occasion où la mort parle si éloquemment aux grandeurs humaines . . . .

« Il a plu au Dieu tout puissant de retirer de cette vie passagère la très-illustre princesse Charlotte-Auguste, héritière présomptive du trône de la Grande-Bretagne, petite-fille de S. M. Georges III, par la grâce de Dieu, souverain des trois royaumes, défenseur de la foi. Dieu veuille le bénir en lui accordant une longue vie, honneur et bonheur!... » Ici la voix manque au roi d'armes, des pleurs l'interrompent; ce-

pendant la cérémonie est terminée ; quels sons mélodieux et lugubres se font entendre ! c'est l'orgue au ton grave, à l'harmonie pieuse qui joue la marche funèbre de l'*Oratorio* de Saül. Le peuple s'écoule en silence, l'église est bientôt déserte ; mais un homme à genoux dans le chœur, près de l'entrée du caveau, ne suit point la foule ; il reste là. Il attend qu'on lui tienne la promesse qu'on lui a faite. C'est le prince Léopold, et vous savez ce qu'on lui a promis.

Bien du tems s'est déjà écoulé depuis que la princesse Charlotte de Galles repose dans la tombe ; les arbres qu'elle cultivait à Claremont ont refleuri trois fois ; le gazon qu'elle foulait s'est relevé, s'est desséché, a reverdi encore, et les traces des pas de Charlotte sont effacées. Son chien fidèle la cherche aujourd'hui dans les bosquets où sa vigilance protégea mille fois les mystérieux entretiens de l'amour ; il la cherche, et ses cris plaintifs semblent la demander à son infortuné maître, qui erre aussi sous ces ombrages, qui la demande aussi à tous les lieux que sa présence embellissait.

Arbres qu'elle a plantés, asiles qu'elle a ornés, êtres qu'elle a chéris, vous disparaîtrez aussi de

la surface de la terre ; mais le souvenir de Charlotte ne périra point, et sa mort sera déplorée tant qu'Albion conservera un peuple capable de sentir tout ce qu'il a perdu lorsque le ciel, dans sa colère, lui a retiré un ange de réconciliation, un otage d'espérances et de gloire, pour ne lui laisser que la discorde, l'inquiétude de l'avenir, la corruption et le scandale.



— N° XLVIII. —

JOURNAL D'UN MERVEILLEUX.

Une tête éventée, un petit freluquet,
Qui s'admire lui seul et n'a que du caquet.
REGNARD.

Toujours accablé d'ornemens,
Composant sa voix, son visage,
Affecté dans ses agrémens
Et précieux dans son langage.
VOLTAIRE.

Il existe bien des gens dont la vie se passe en occupations si frivoles que cela peut à peine s'appeler vivre. Mais quand on voit des fats en cheveux blancs, de vieux dandys dont la mémoire n'est chargée que d'anecdotes scandaleuses, qui n'ont jamais étudié que les révolutions de la mode, qui ne connaissent que les chevaux, les chiens et le calcul des probabilités pour faire une gageure avec avantage, il est impossible de ne pas détourner les yeux avec dégoût. On en trouve pourtant qui disserteront sur la coupe d'un habit et sur la manière de nouer une cravate, qui expliqueront la diffé-

rence qui existe entre le corset à la Cumberland et celui à la Brummel, entre les pantalons à la Petersham et ceux à la Wellington, avec autant d'importance que si de pareils sujets méritaient d'occuper l'attention de quiconque n'est pas tailleur ou marchande de modes.

Cependant beaucoup de ces êtres frivoles sont reçus à la table de l'opulence, sans avoir d'autre mérite que de conserver un souvenir exact de tout ce qui est indigne d'occuper une place dans la mémoire. Ils se font accueillir en achetant des chevaux et des chiens pour leurs amis, en ayant des recettes pour guérir les maladies de ces animaux, en communiquant le secret d'un vernis pour les bottes ou d'une poudre pour les dents.

Je connais un vieillard qui a plusieurs portefeuilles remplis de secrets particuliers pour guérir toutes les maladies des hommes et des chevaux, des chiens et des enfans; de recettes pour faire des poudres fulminantes et sternutatoires, pour préparer le phosphore et pour jouer des tours à ceux aux dépens de qui on veut faire rire les autres; de dessins de voitures, de meubles et de parures les plus à la mode; tout

cela rangé par ordre et avec soin. A la tête de cette précieuse collection, il a mis pour devise :

Condo et compono quæ mox depromere possim, *

regardant sans doute ces richesses ainsi accumulées comme un passeport qui lui ouvre l'entrée de beaucoup de sociétés.

Sachant qu'il existe bien des gens qui font une affaire sérieuse de semblables bagatelles, je fus peu surpris d'apprendre qu'un jeune merveilleux de ma connaissance tenait un journal exact de ce qu'il faisait chaque jour ; j'eus la curiosité de le lire : voici le détail de l'une de ses journées.

« Lundi. — Je me levai à trois heures après midi avec une maudite migraine ; confusion dans toutes mes idées ; le son de la harpe et des violons encore dans mes oreilles, et le bruit des dés remplissant mon imagination. Je demandai du thé ; il me fit mal à l'estomac ; j'y mêlai de l'eau-de-vie. Ma migraine augmenta. Je me fis servir du pain, du beurre et des chevrettes dont l'odeur infecta tellement mes mains que je ne pouvais me supporter. Je les fis tremper un

* J'arrange et je compose ce que bientôt je vais mettre en œuvre.

quart d'heure dans l'eau de lavande. Un petit fragment d'écaille s'était introduit sous un de mes ongles ; j'en fis l'extraction avec mes pinces d'or, et je reconnus combien il est utile et nécessaire de remplir ses ongles de cire blanche. J'examinai une chevrette à l'aide de ma lorgnette ; car j'ai la vue fort courte, à moins qu'il ne s'agisse de reconnaître un créancier ou quelqu'un que je veux éviter : suivant moi, ce petit monstre est une écrevisse en miniature. Je ne puis prendre la peine de vérifier cela dans l'*Encyclopédie*, mais je demanderai au ministre Jasmin ce qu'il en pense, et je proposerai une gageure à ce sujet au club des Dandys, si je suis sûr de la gagner. . . . .

» Je mis la robe de chambre de soie que j'ai fait venir d'Espagne, mes pantoufles de Turquie, mon pantalon à la Petersham et une chemisette. Je pris par erreur le *Morning-Chronicle*, sot journal, toujours de mauvaise humeur, ne nous prédisant que ruine et malheurs ; je m'amusai dix minutes à le voir déchirer par mes chiens. Je pris ensuite le *Morning-Herald*, journal plus consolant, qui montre que tout est au mieux, que tous les membres de la famille royale

sont des anges ; qui contient une foule d'anecdotes et de traits d'esprit ; qui vous apprend le départ et l'arrivée de tous les gens à la mode, connaissance très-utile à acquérir pour savoir quand on peut aller rendre visite aux gens qu'on désire ne pas voir. Par réflexion, ce détail n'est pas sans inconvénient : il peut donner l'éveil aux créanciers ; j'inviterai Jack, mon ami de collége, à écrire à l'éditeur une lettre anonyme sur ce sujet intéressant. J'eus le plaisir d'y voir annoncé que j'avais été reçu membre du club des Jockeys, et j'y trouvai l'éloge de mon nouveau phaéton.

» Sir John vint me faire une visite. Il sentait l'étable si abominablement que je fus obligé de prétexter un rendez-vous pour m'en débarrasser. Il voulait me conduire chez Adams pour me faire voir une voiture de nouvelle construction ; mais je préfère celles qu'on fait dans *Long-Acre*. Il s'attendait peut-être que je le prierais à dîner ; mais son odeur d'écurie était trop forte pour mes nerfs ; d'ailleurs ma migraine me tourmentait toujours : je brûlai des pastilles, je me frottai le front d'eau de Cologne, je ne me trouvai pas mieux.

» J'examinai mon portefeuille, complètement vide. Je ne veux plus aller le dimanche dans une maison de jeu : le bal qu'on y donne n'est qu'un piége pour vous attraper ; je me contenterai à l'avenir d'aller faire une partie de whist chez lady O***, ou de loo chez l'honorable mistress C***. Quant aux concerts et aux *conversazione* du dimanche, c'est ma mort : j'aimerais autant aller au sermon.

» Il me vint à l'idée qu'un peu de rhubarbe me ferait du bien à l'estomac. Je consulterai Georges sur ce point. Il m'en coûtera un billet de cinq livres qu'il faudra lui prêter, et probablement un dîner. Mais tout bien calculé, un verre de Curaçao me fera autant d'effet que la rhubarbe. Ne pas oublier que Georges m'a promis de refaire ma jument noire, de la mettre en état d'être bien vendue. Il la montera pendant un mois pour sa peine. Lui rappeler la spéculation en chevaux qu'il doit me faire faire.

» Je m'habillai en moins de quatre heures. Il pleuvait. Je demandai mon cabriolet et mon parapluie. J'allai d'abord chez mon tailleur. Je lui ai donné de l'argent il y a deux ans, et il m'en demande encore. Il faut qu'il soit ruiné.

nable, ou j'en changerai. J'allai ensuite voir boxer à *Fives'court*. Ce Weston est un gaillard plein de force et d'adresse ; il a bien mérité de la patrie. Je rendis visite à lady F*** ; je lui fis la cour et je la serrai de près ; mais il me sembla qu'elle sentait l'eau-de-vie.

« Je rentrai chez moi pour faire ma toilette ; je rompis trois lacets de corset, je cassai une boucle et je déchirai le quartier d'un soulier. C'est bien dommage ; car je n'avais que cette paire de la boutique d'O'Shaughlin dans *Bond-Street* ; ils étaient minces comme du papier, et doublés de satin cramoisi. Je n'en veux plus avoir d'autres ; c'est une rage. J'en mis une paire faite par Hoby. Je parfumai mon mouchoir ; mais je ne pus arranger ma cravate à mon goût. J'y passai trois quarts d'heure sans y réussir parfaitement. Je déchirai deux paires de gants en voulant les mettre avec trop de précipitation. Je fis plus d'attention en essayant la troisième, ce qui me fit perdre encore un quart d'heure.

« Je partis dans ma calèche, et je donnai ordre d'aller ventre à terre ; mais je fus obligé de retourner chez moi : j'avais oublié ma belle tabatière neuve, sur laquelle je comptais pour

attirer les regards de toute la compagnie. Une charrette de brasseur m'arrêta dix minutes. Je dis au conducteur qu'il ne devait pas barrer ainsi le chemin, et je jurai en l'apostrophant comme il le méritait. Le drôle eut l'impudence de dire à mon cocher : « Qu'est-ce que ça dit? Est-ce » que ça parle? Mettez-le dans une cage et faites- » le voir à demi-prix, comme le singe savant. »

» Je n'arrivai pour dîner qu'à près de neuf heures. Le second service allait être enlevé ; je ne trouvai rien de chaud ni de froid. Je fis mes excuses de la manière la plus agréable ; mais la majorité ne fut pas pour moi : j'étais vraiment venu trop tard. Je me consolai en m'attachant au Bourgogne et au Champagne comme une sangsue.

» J'allai faire une apparition aux deux grands théâtres, et, pour dernière ressource, je me rendis au club. Je rentrai à cinq heures du matin. Je ne me rappelle pas comment je me couchai ; mais mon valet de chambre François m'assure que j'avais la tête parfaitement saine. Dans tous les cas, il devait me parler ainsi ; il est payé pour cela. »

C'est ainsi que mon merveilleux passe toutes

ses journées. S'il s'y trouve quelques variations, c'est toujours le même dessin brodé sur le même fond avec des couleurs différentes. De plus longs détails sur cet heureux emploi du tems deviendraient fatigans pour mes lecteurs, et je crois qu'ils m'en dispenseront volontiers.

Je leur offre le journal suivant d'une merveilleuse de ma connaissance pour servir de pendant à celui que je viens de leur donner. Je crois qu'après l'avoir lu, le plus habile d'entre eux sera embarrassé pour décider lequel des deux fait le plus d'honneur au siècle où nous vivons.

« Je fis sonner ma montre à midi : je croyais qu'il était plus tard. J'avais un grand mal de tête. Je me rappelai avec regret la scène que j'avais eue la veille avec sir Henri (son mari) : j'aurais dû conserver plus de sang-froid ; mais la jalousie, la perte que j'avais faite au jeu, l'odieuse conduite de lady Biribi, ses avances marquées à mon mari, le désagrément de me trouver à côté de lord Ninivie, issu d'une race de juifs, et qui joue toujours avec un bonheur insupportable : c'en était bien assez pour donner de l'humeur. Il faudra pourtant apaiser sir

Henri, car j'aurai besoin d'avoir recours à lui. Heureusement il avait la tête un peu échauffée; il était rentré tard, et il aura peut-être oublié notre querelle. Il faudra aussi me maintenir en bonne intelligence avec cette affreuse lady Biribi, puisque je lui dois sur parole une somme que je ne puis lui payer.

» Je sonnai deux fois ma femme de chambre; je m'impatientai et je cassai le cordon en sonnant une troisième. Minikin arriva, je la grondai sans pitié, et elle fit la moue comme une petite fille qu'on met en pénitence. Je me souvins que je lui dois 100 livres, et je changeai de ton. Je lui parlai de quelques robes que je ne mettrai plus, d'un voile de dentelle presque neuf que j'avais intention de lui donner. « A propos, lui dis-je, j'ai remarqué un joli jeune homme qui vient vous voir. C'est sans doute le fils de quelque marchand? — Non, Mylady, il est teinturier. — Fort bien; mais dites-moi, Minikin, c'est un amoureux, n'est-ce pas? — Bon dieu, Mylady, vous aimez toujours à plaisanter. — Pas en ce moment, Minikin, je me sens très-mal à l'aise, et je n'ai nulle envie de rire. ».

Je demandai de l'eau de rose, de l'eau de fleur de sureau et de l'eau de lavande pour faire toutes mes ablutions. Je mis une chemise de batiste, je respirai de l'eau de Cologne, je pris du café très-fort ; mais mon mal de tête continuant, je me remis au lit. « Minikin, lui dis-je, car j'avais mes raisons pour entretenir sa bonne humeur, comment puis-je servir le jeune amoureux ? est-il établi ? — Non, Mylady, il n'est qu'apprenti. — Oh, je trouverai bien moyen d'abréger le tems de son apprentissage. — Je vous remercie, Mylady, mais je ne suis pas encore décidée ; j'ai une sorte de fantaisie pour un soldat aux gardes. — C'est encore mieux, Minikin ; eh bien, nous lui obtiendrons de l'avancement, nous en ferons peut-être un officier. — Un officier, Mylady ! s'écria-t-elle transportée de joie : ah ! que je serais charmée d'être femme d'un officier ! — J'y songerai, lui dis-je (probablement autant qu'à ce qui se passe dans la lune).

» Mon mal de tête augmentait ; je pris de l'éther et de l'opium. Je me trouvai un peu mieux. Je mis un peignoir de mousseline garni de dentelle ; ce négligé me sied à ravir. J'en-

tendis sir Henri jurer comme un dragon. Il grondait sans doute son valet de chambre. Je tremble qu'il n'entende parler de mes dettes et de mes pertes au jeu.

» Je fis acheter quelques pièces de gibier que j'envoyai à lady Biribi avec une lettre flatteuse, en supposant qu'elles venaient de *Denbigh-Park*. J'y joignis un ananas de ma serre chaude. Je fis écrire par Minikin une demi-douzaine de lettres à des créanciers pour les exhorter à la patience.

» Je commençai ma toilette à deux heures, et à quatre heures et demie elle était finie. Je sortis en calèche découverte. Je rencontrai sir Henri chez lady C***, et nous allâmes faire une promenade ensemble dans le parc du Régent. Réconciliation complète. Il me jura qu'il n'avait fait la cour à lady Biribi que pour voir si je l'aimais encore, pour me donner de la jalousie. — *Nota.* Les hommes sont de grands vauriens. — Il me quitta à cinq heures. Je me trouvais beaucoup mieux, je formai un plan pour payer mes dettes. Je rentrai vers six heures ; je feignis d'être malade, et j'envoyai chercher le docteur H***. Nous mîmes nos

deux têtes dans un bonnet. (Singulière expression !) Il approuva mon projet et me promit de me seconder.

» Il alla trouver mon mari et lui dit que j'avais une fièvre lente accompagnée de délire ; que j'avais passé plusieurs nuits sans dormir ; et qu'il craignait que je n'eusse attendu trop longtems à parler de ma maladie. C'était une dépression d'esprit, une agitation nerveuse, que les efforts que je faisais pour paraître gaie et tranquille ne tendaient qu'à augmenter. » Quelle peut en être la cause ? demanda sir Henri. — C'est une de ces choses qu'on est embarrassé de déclarer, que la délicatesse..... — N'importe, expliquez-vous, docteur. — Eh bien, c'est un attachement trop vif. — Un attachement ! pour qui ? — Pour vous, sir Henri ; elle trouve que vous la négligez, et elle n'ose s'en plaindre. (Pouvait-on avoir une idée plus heureuse ?) — Je vais passer à l'instant chez elle. — Gardez-vous-en bien ; le repos et la tranquillité lui sont indispensables. Je viens de lui faire prendre une potion calmante, mais j'en attends peu d'effet ; une autre cause met obstacle à la guérison. — Quelle est-elle ? —

Faut-il vous le dire ? — A l'instant même. — Elle a des dettes. — C'est bien le diable ! — Son esprit a besoin d'occupation, c'est un effet de sa maladie. Cherchant à se distraire, elle a joué, le malheur l'a poursuivie, elle a perdu...., perdu une somme considérable ; et il y a aussi quelques mémoires de bijoutiers, de marchandes de modes... — N'importe, docteur, je paierai tout. — Ecrivez-lui quelques lignes pour l'en assurer, lui dit le phœnix des docteurs, cela vaudra mieux que toutes mes ordonnances. — Je vais le faire ; mais ne croyez-vous pas que ma présence..? — Non, non ! il lui faut du repos, de la solitude. — En ce cas, je puis aller dîner en ville, passer la soirée à mon club, et, ajouta-t-il en baissant la voix, ne rentrer que vers huit ou neuf heures du matin. » Ce qu'il ne manqua pas de faire.

» Il était huit heures quand mon cher docteur vint m'annoncer toutes ces bonnes nouvelles. Je me levai, et je dînai de fort bon appétit. Je mangeai deux ailes de poulet, un ris de veau en fricandeau, et je bus trois verres de vin de Champagne. Je demandai mon vis-à-vis ; j'allai au bal et je rentrai à quatre heures du

matin. Je donnai une guinée au portier, autant au cocher et au laquais. C'était payer un peu cher le plaisir d'une nuit ; mais il faut savoir reconnaître les services secrets et récompenser la discrétion. »

Je dois ajouter ici que sir Henri crut que sa femme avait été obligée de garder le lit pendant deux jours, qu'il paya toutes ses dettes, et qu'il court le risque d'en avoir bientôt de nouvelles à acquitter.



— N° XLIX. —

UNE JOURNÉE A LA CAMPAGNE.

O rus! quandò ego te aspiciam?
HORACE.

O ma chère campagne! quand te reverrai-je?

J'AI toujours préféré l'ombre qu'on peut trouver dans les rues de Londres à celle qu'offrent les champs, les bois et les bosquets. Mais quoique mon attachement pour la ville m'ait fait refuser mille invitations de la campagne, cependant, après avoir été pressé pendant tout l'hiver par lord Riverbank d'aller le visiter dans son château à vingt milles de Londres, je fis enfin violence à mon inclination et je m'y rendis. J'avais beaucoup entendu parler de la magnificence de sa demeure, des changemens qu'il

y avait faits, de la manière distinguée dont il recevait ses amis. J'allais être à portée d'en juger par moi-même.

Je me jetai dans une chaise de poste, et j'arrivai au château de Riverbank vers deux heures après midi. Je demandai tour à tour tous les maîtres du logis, mais je n'en pus voir aucun. Mylord était occupé à travailler, mais il ne tarderait pas à venir me joindre; Mylady chassait le cerf; le jeune lord pêchait à la ligne au bout du parc; lady Anne, la fille aînée, était sortie avec le cocher qui lui apprenait à conduire un phaéton; lady Elisabeth, la cadette, était avec un sergent aux gardes, qui lui montrait l'exercice et lui apprenait à marcher.

« Et lady Marie, demandai-je au domestique qui me donnait ces détails à mesure que je lui nommais quelqu'un des habitans du château?

» — Elle est couchée, Monsieur. »

Voilà une famille singulièrement occupée, pensai-je. « Je me flatte que la maladie de lady Marie n'est pas sérieuse, lui dis-je.

» — Oh! elle n'est pas malade, Monsieur; elle se couche tous les jours une heure à plat sur

le plancher, par ordre de Mylady, pour se redresser la taille.

» — Et où est la gouvernante, Mlle Martin?

» — Elle valse avec un jeune officier qui est ici depuis quelques jours. »

Tout cela est assez original, pensai-je encore. Mais je n'eus pas le tems de faire de longues réflexions, car les cinq plus jeunes enfans, apprenant mon arrivée, accoururent à moi, me tirèrent par l'habit, et ne me laissèrent de repos que lorsque j'eus consenti à jouer au volant avec eux.

Enfin, après une heure d'attente, je vis arriver lord Riverbank dans un négligé qui justifiait parfaitement ce nom, les mains sales, et tenant une tabatière ébauchée qu'il venait de commencer à tourner; ce qui était son amusement favori. Après quelques excuses d'avoir tardé si long-tems à venir me joindre, il montra beaucoup d'empressement pour me faire voir ce qu'il appelait son atelier, ainsi que ses outils et ses ouvrages. Il voulut même travailler en ma présence, m'étourdit du bruit d'une roue, et me fit présent d'un étui à curedents

dont j'aurais pu à Londres, pour six sous, avoir le pareil, et beaucoup mieux fait. Il voulut ensuite me montrer tous les changemens qu'il avait faits dans le parc ; ce qui employa deux bonnes heures et me fatigua beaucoup. Il fallut alors visiter la basse-cour où j'eus l'honneur de m'enfoncer jusqu'aux genoux dans le fumier pour aller voir ses cochons, et l'avantage de gagner un rhume en m'arrêtant dans une laiterie très-froide, après avoir marché vîte et long-tems. Enfin nous finîmes par courir après un cheval qui s'était échappé dans le parc. Pendant tout ce tems, il se donna beaucoup d'éloges, vanta les améliorations qu'il avait faites, me parla de celles qu'il comptait encore faire, et me fit sur ses vaches, sur ses moutons et sur le croisement des races, une foule d'observations si intéressantes qu'il ne m'en reste pas une dans la mémoire.

Nous rentrâmes nous habiller pour le dîner, et je trouvai toute la famille réunie. Lord Greenthorn avait pris trois goujons et s'était piqué le doigt en amorçant son hameçon. On fit comparaître tour à tour le sergent, qui jura que

lady Anne marchait avec autant de grâces qu'un vieux soldat, et le cocher qui assura que dans très-peu de tems lady Elisabeth manierait le fouet avec la même aisance que lui-même. La gouvernante ne rendit pas un compte si favorable de lady Marie, et se plaignit de ce qu'elle n'était pas restée cinq minutes de suite étendue sur le plancher, dans la même position ; sur quoi la jeune fille s'excusa en disant qu'il était bien difficile de rester tranquille quand on voyait valser. Lord Riverbank donna un petit coup d'amitié sur la joue de l'enfant, et, se tournant vers moi, me dit : « Bonne petite fille, mais ne voulant faire qu'à sa tête. » A quoi je répondis par un signe d'approbation.

On nous servit un dîner somptueux ; mais un ton de roideur et de cérémonie en ôtait à mes yeux tout le mérite. J'étais placé à côté de la maîtresse de la maison, qui, pendant tout le repas, ne m'entretint que des plaisirs et des dangers de la chasse. Dans cette matinée, elle avait été deux fois dans l'eau jusqu'à la selle, avait manqué d'être renversée de cheval par un vieux tronc d'arbre, et avait sauté par dessus

de très-larges fossés. Son mari parla d'agriculture au ministre avec l'ardeur d'un théoricien et l'ignorance d'un novice en pratique. Lady Anne et lady Elisabeth eurent une longue querelle relativement à la garniture de leurs robes. Le jeune officier ne s'occupa que de Mlle Martin. Lady Marie me fatigua de mille questions sur les nouvelles de la capitale, sur les modes qui avaient paru depuis quinze jours, et me pria de lui envoyer quelques romans nouveaux.

La bouteille, après le dîner, ne circula qu'avec lenteur. Le ministre buvait deux coups contre un. Le militaire trempait son vin sous prétexte d'un mouvement de fièvre, et il ne tarda pas à quitter la table pour aller se promener dans le parc avec les jeunes demoiselles et la gouvernante qui les occupa à faire des courses pour écouter plus librement les fleurettes du jeune officier.

Lord Riverbank me proposa une autre promenade ; mais je le remerciai, me trouvant assez fatigué de celle du matin. Je me rendis dans le salon, où je trouvai lady Riverbank assoupie sur un sopha. En face d'elle était miss Mac

Clintach, Ecossaise, âgée de cinquante ans, à qui je demande pardon de n'avoir pas informé plus tôt mes lecteurs qu'elle était du nombre des convives. Cette vieille Calédonienne est la quintessence de tout ce qu'il y a de plus précieux parmi les vieilles filles. Elle est affectée au suprême degré, et a le plus grand désir de passer pour n'avoir que la moitié de son âge. Sa pruderie va pourtant jusqu'à éviter de se placer à table près d'un homme, de peur qu'il ne la touche par hasard avec le genou.

Lorsque les promeneurs furent de retour, on proposa une partie de cartes ; mais il fut impossible de composer une table. Miss Mac Clintach dit qu'il ne convenait pas aux jeunes personnes de jouer, et que les cartes étaient les livres du malin esprit. Il fut ensuite question de valser. Lady Marie se mit au piano, et ses deux sœurs aînées se disputèrent à qui aurait la main du capitaine ; mais lady Anne fit valoir son droit d'aînesse, et la cadette les larmes aux yeux fut obligée de valser avec son frère, tandis que Mlle Martin pâlissait de dépit. On me fit faire un piquet avec le ministre, et je perdis autant de cents

que j'en jouai. Les enfans s'amusèrent à de petits jeux, auxquels miss Mac Clintach daigna prendre part pour se donner un air de jeunesse et d'innocence. Mais quand on tira les gages, le jeune Georges, âgé d'environ douze ans, ayant reçu pour pénitence l'ordre de l'embrasser, elle se leva d'un air effaré, et s'écria avec un accent écossais fortement prononcé : « Je vous déclare bien positivement que je n'y consentirai jamais. » Cette déclaration fut suivie d'un éclat de rire général qui redoubla encore lorsque Georges insistant reçut un vigoureux soufflet de la main sèche de la vieille Ecossaise.

Lord Riverbank, fatigué des travaux auxquels il s'était livré dans son atelier pendant presque toute la matinée, s'endormit sur le même sopha que sa femme; et je profitai de ce sommeil conjugal pour me retirer sans bruit dans ma chambre.

Le lendemain matin, je pris congé de mes hôtes, bien déterminé à ne plus aller passer un jour à la campagne, à moins de quelque affaire urgente et pressée. Le domaine de lord Riverbank est très-beau, le château est grand, meublé

avec luxe ; mais c'est le séjour de l'ennui. Quant aux améliorations, il en a encore beaucoup à faire, à commencer par sa famille.

En retournant chez moi, je ne pus m'empêcher de penser qu'il y a beaucoup de vérité dans cette remarque d'un auteur français, qu'il se trouve dans la vie bien des choses qui paraissent mal, et qui ne sont que déplacées. Cette réflexion me remit devant les yeux les goûts et les plaisirs de la famille que je venais de quitter. Ils étaient permis et innocens en eux-mêmes ; et s'ils avaient eu le bon esprit d'en changer entre eux, on n'aurait pu les blâmer sans afficher une sévérité excessive.

Si lord Riverbank avait chassé le cerf, que son épouse se fût amusée à pêcher à la ligne ; si le jeune lord avait été confié aux soins du sergent ou du cocher ; si lady Anne eût dansé au lieu de sa gouvernante ; si lady Elisabeth et lady Marie eussent dessiné ou fait de la musique, tandis que Mlle Martin aurait brodé ou travaillé à l'aiguille, chacun aurait agi conformément à son âge, à son sexe et à sa condition : quant à l'art du tourneur et du menuisier, on pouvait le réformer entièrement.

Nous avons entendu parler d'un roi qui s'amusait du métier de serrurier, d'un autre qui faisait des boutons, d'un troisième qui brode à ravir (chose qu'on fait souvent à la cour sans avoir besoin d'aiguille) : je crois pourtant que tous ces arts mécaniques ne conviennent pas à un homme bien né, bien moins encore à un prince. La main qui tient le sceptre n'est pas faite pour manier la scie ou le marteau, et il ne faut pas quitter l'épée pour prendre une aiguille et des ciseaux. Laissons aux ouvriers de profession des travaux convenables à leur état et à leur éducation. L'homme que sa naissance élève au dessus d'eux, se rabaisse à leur niveau quand il en fait son amusement, et sort de sa sphère pour entrer dans une autre où il ne peut trouver aucun honneur.

Il faut avoir l'esprit bien étroit, être bien embarrassé de l'emploi de son tems, pour manier le rabot ou la lime quand on a devant les yeux le livre de la nature, ce registre des sciences ; quand on peut puiser les lumières dans une bibliothèque bien meublée, se rendre utile à sa patrie dans le cabinet ou dans les camps ! J'en demande pardon aux personnes de qualité de ma

connaissance; mais j'enverrais volontiers les lords tourneurs, menuisiers ou serruriers, tenir compagnie aux nobles dames qui se piquent d'exceller dans l'art du cordonnier et du maréchal ferrant.



— N° L. —

USAGES RELIGIEUX A LONDRES.

Mista senum ac juvenum densantur funera. Nullum
Sæva caput Proserpina fugit.
HORACE.

Les jeunes et les vieux, au fond du monument,
Pêle-mêle entassés, tombent confusément :
Nul au cruel Pluton ne dérobe sa tête.
Trad. de DARU.

L'USAGE observé par les Romains de fermer les yeux aux morts est encore religieusement suivi en Angleterre. On leur donne aussi des soins particuliers : quand quelqu'un est mort, on lave le corps et on le pare pour la dernière fois. Le visage reste découvert jusqu'au moment où le cercueil doit le recevoir. Pendant cet intervalle, on appelle les visiteuses (*searchers*) : ce sont des femmes particulièrement chargées de constater que le défunt n'est sorti de la vie qu'en subissant la loi de la nature. Cette formalité remplie, on place le corps sur

un lit de parade. Alors les parens et les amis viennent le contempler pour la dernière fois, avant qu'il soit ravi pour jamais à leurs regards.

Le linceul n'est point, comme en France, de toile de lin, mais d'une étoffe de laine, et ce conformément à un bill du parlement rendu en 1666.

Le soin de déposer le corps dans la bière est confié à *l'audertahier* : c'est le nom commun de tous ceux qui se chargent de toutes les dispositions relatives aux funérailles. Si le défunt doit être inhumé dans un des caveaux de l'église, le cercueil est de plomb ; s'il doit, au contraire, être enterré dans le cimetière, le cercueil est de bois.

Il est chez les Anglais un usage dont le pauvre même ne pourrait s'affranchir sans s'exposer à la sévère censure de ses concitoyens ; c'est de garder chez eux pendant huit jours entiers toute dépouille mortelle après qu'elle a été renfermée dans le cercueil. Rien de plus conforme sans doute à la piété filiale, à la tendresse paternelle et conjugale que d'éloigner autant qu'il est possible l'instant d'une douloureuse et éternelle séparation. Cependant la raison et la po-

lice condamnent également une semblable coutume. Combien de malheureux dans la classe du peuple n'ont qu'une seule chambre pour une famille entière, et sont réduits à la dure nécessité de préparer leurs alimens, de prendre leurs repas, et de coucher dans le même lieu où repose un cadavre? Cet usage devrait donc être laissé aux seuls riches *

* Voici, pour les lecteurs curieux d'apprécier le faste de la grandeur qui s'efforce encore de paraître après qu'elle n'est plus, le détail des funérailles du duc de Northumberland *.

« Le cortége partit vers une heure après midi de l'hôtel de Northumberland ; les cloches de l'abbaye de Westminster et celles de Saint-Martin annoncèrent son départ. Six bedeaux ouvraient la marche ; au milieu d'eux était le chef des constables de Westminster ; venaient ensuite quatre hommes à cheval revêtus d'une riche livrée ; trente-six pleureurs, également à cheval, les suivaient sur quatre de front. Chaque troupe, ainsi divisée, s'avançait précédée d'une bannière. Cottes d'armes, banderoles, casques, boucliers, tout retraçait les tems de la chevalerie. Le plus remarquable des cavaliers était celui qui portait la couronne ducale ; son cheval, magnifiquement caparaçonné, était couvert d'écus-

* Ce seigneur, depuis la mort du duc de Norfolck, était le plus riche propriétaire qu'il y eût eu en Angleterre. Ses revenus s'élevaient à 700,000 livres sterling, plus de 16,000,000 de francs.

Pendant les trois premiers siècles du christianisme on n'enterrait point les morts autour des temples : les chrétiens suivaient à cet égard l'usage des Juifs, des Grecs et des Romains *.

sons. Le corbillard était surmonté de douze superbes panaches noirs, et tiré par six chevaux décorés de la même manière. De chaque côté marchaient quatre cavaliers avec des attributs analogues. Le cortége était fermé par huit voitures de deuil vides, attelées chacune de six chevaux et chargées d'armoiries et d'écussons. Vivant, l'homme le plus puissant n'en peut occuper qu'une ; mort, elles paraissent à sa suite. Quel faste ridicule !

Arrivée à Westminster, la dépouille du duc fut reçue par le doyen du chapitre. En ce moment disparurent tous les écussons qu'on avait si pompeusement étalés pendant la marche. Le cercueil ainsi dépouillé fut introduit dans le chœur ; et lorsque les cérémonies du culte furent achevées, il fut définitivement renfermé dans une chapelle. »

Quoi qu'on fasse, la mémoire de ces hauts et puissans seigneurs s'ensevelit pour toujours avec leurs cendres ; celle des grands hommes échappe à l'oubli. Vous, surtout, qui êtes animés du souffle du génie, ne redoutez point le néant de la tombe ; l'immortalité vous y attend une couronne à la main.

* Chez les Romains on inhumait quelquefois dans l'intérieur des villes les citoyens qui avaient rendu des services signalés à la patrie. De ce nombre furent Valérius Publicola, Fabricius et Cicéron, dont les restes furent déposés dans le *Forum*.

La coutume d'inhumer dans les églises ne date que du huitième siècle. On commença d'abord par accorder l'honneur de la sépulture sous le portique des temples ; plus tard, des rois et des empereurs furent, comme les évêques, enterrés dans l'intérieur même des églises. Par la suite, et dans le dessein d'exciter plus puissamment la libéralité des fidèles, on décerna également cet honneur à ceux qui avaient fait construire des édifices consacrés au culte ou doté des églises. Enfin au moyen âge, l'usage prévalut d'enterrer les morts autour des églises. Londres l'a conservé, et les cimetières se trouvent dans le sein de la ville.

La population s'étant successivement augmentée, leur étendue ne s'est plus trouvée en rapport avec son accroissement progressif. Dès lors il a fallu, pour ne pas infecter les vivans en ouvrant trop tôt la demeure des morts, acheter de nouveaux terrains où l'on pût déposer les restes des victimes que la mort frappe tous les jours. Voici la description d'un des cimetières de Londres, celui de *Chelsea* *.

* *Chelsea* est un village situé à environ deux milles de Londres. Dans un certain nombre d'années il se trou-

C'est un carré long de cent cinquante pas de longueur sur cent de largeur. Il est entouré d'une muraille au pied de laquelle règne une allée sablée. On a tracé sur ce mur une série de numéros depuis 1. jusqu'à 80, placés entre deux raies blanches qui laissent entre elles une largeur proportionnée à l'espace de terrain nécessaire pour creuser une fosse. Ces numéros servent à indiquer à chaque famille la ligne sur laquelle sont inhumés les êtres qui lui ont été ravis. Quant à la place où ils reposent, elle est facile à reconnaître par l'usage où l'on est de placer verticalement une pierre en tête de la tombe. Cette tablette sépulcrale rappelle le nom et la date de la mort de celui qui y est inscrit.

En Angleterre on a coutume de donner une grande profondeur aux tombes ; cette mesure devient indispensable puisque la même fosse doit recueillir la même famille. Dès qu'un de ses membres a cessé d'exister, son nom est placé sur la pierre fatale à la suite des autres.

On a élevé dans le cimetière de *Chelsea* une petite chapelle au dessus de laquelle est la clo-

vera joint tout-à-fait à la capitale, comme il l'est déjà sur un autre point, *Hoane-Street.*

che funèbre. Elle sonne depuis l'instant où le char va prendre le défunt jusqu'à celui où il est descendu dans son dernier asile. Lorsque le cercueil est arrivé à la porte du cimetière, ceux qui se vouent à ce triste ministère le sortent du corbillard, et vont le déposer dans la chapelle. Un ministre en surplis fait les prières accoutumées. Quand elles sont achevées, quatre employés aux pompes funèbres chargent le corps sur leurs épaules. Le voile mortuaire dont il est recouvert retombe de tous côtés et enveloppe presqu'entièrement les porteurs, qui ne le relèvent qu'autant qu'il est nécessaire pour assurer leur marche. En cet état ils s'avancent lentement, suivis du prêtre et des parens et amis du mort. Arrivés au lieu de l'éternel repos, les porteurs déposent la bière sur le bord de la tombe, pendant que le ministre, placé vis-à-vis dans une petite guérite portative, récite debout les dernières prières. Lorsqu'il a cessé, on descend doucement le cercueil dans l'humide demeure. Aussitôt deux ou trois pelletées de terre occasionent un bruit sourd et lugubre en tombant sur la bière. Ce moment est pénible ; c'est celui où les parens et les amis s'approchent, s'in-

clinent, et plongent la vue dans la sombre profondeur de la fosse, pour jeter un dernier regard sur l'objet dont ils vont se séparer pour jamais.

Il ne faut pas toujours ajouter une foi aveugle au contenu des épitaphes, autrement on courrait le risque de se tromper étrangement sur le compte de ceux dont elles font l'éloge. Tel qui ne fit pas une bonne action pendant sa vie, qu'aucune vertu, aucune qualité ne fit remarquer, est souvent représenté comme un modèle de bienfaisance, de philantropie. Mais il est de ces épitaphes dont le style est si simple, l'expression si naïve, qui respirent une sensibilité si touchante, qu'on a de la peine à croire qu'elles ne rendent point la vérité.

Une de celles qui honorent le plus la mémoire d'une femme est celle que j'ai remarquée dans le cimetière de Sottenham :

Praises on tombs are trifles vainly spent
This woman's good name is her monument.

« Graver des éloges sur sa tombe serait chose superflue ; nommer une telle femme, voilà son plus digne éloge. »

Pourquoi croirais-je, par exemple, que les suivantes sont exagérées ou mensongères ?

« Il fut aimé durant sa vie, et pleuré à sa mort. »

Le style a certainement le mérite de la précision.

Les vers de celle-ci, placés sur la tombe d'un enfant qui fut tué d'une manière malheureuse *, respirent, suivant moi, le sentiment le plus pur :

O flower of flowers which we shall see no more,
No kind returning spring can thee restore.

« O la plus aimable des fleurs, je ne te verrai plus ! Le doux printems reviendra, mais tu ne repaîtras pas avec lui. »

En voici une autre qui est encore du même genre. C'est celle de Sara Jordan, morte dans sa dix-septième année, le 8 mars 1815 :

« Hélas ! elle n'est plus ! Ainsi qu'une rose, elle s'est fanée au printems de son âge. Moissonnée dans sa fleur, sa beauté n'a pu s'épanouir. »

Celle-ci, que j'ai lue, comme la précédente,

* Lors d'une émeute qui eut lieu le 10 mai 1768 dans les environs de la prison de King'sbench, les troupes

dans le cimetière de Saint-Pancrace, se fait remarquer par un tour original dans l'expression :

Fida viro, soboli carissima grataque natis
Quos suavi semper morum pietate fovebat,
Fœmina quâ nusquam melior nec fortior ulla
Occidit. Fausta tuis, pia molliter ossa quiescant
Nostro dùm memori vivet tua pectore virtus!

« Fidèle à son époux, chérie de sa famille, adorée de ses enfans qu'elle se plut toujours à nourrir des leçons de la sagesse et d'une aimable piété, la meilleure, la plus courageuse des femmes n'est plus! Gages précieux pour les tiens, que tes pieuses reliques reposent doucement, tant que la mémoire de tes vertus vivra dans nos cœurs affligés! »

Je regretterais de ne point rapporter la suivante qui se distingue surtout par sa précision; Tibulle, je crois, ne l'aurait pas désavouée. C'est une épouse qui, enlevée à la fleur de l'âge,

écossaises firent feu sur la multitude. Guillaume Allen, enfant de douze ans, fut atteint d'une balle dont il mourut. Cette émeute avait pour cause l'emprisonnement de M. Wilkes que le peuple voulait mettre en liberté afin qu'il pût siéger à la chambre des communes dont il était membre.

fait des vœux pour que les années dont elle n'a point joui soient ajoutées à celles de son mari :

Immatura peri, sed tu felicior annos
Vive tuos, conjux optime, vive meos.

« J'ai péri avant le tems ; mais toi, cher époux plus heureux, vis de longues années, accomplis ta carrière et celle de ta compagne. »

C'est dans le cimetière de Saint-Pancrace que sont enterrées grand nombre de personnes de la religion catholique romaine. On y remarque le tombeau de la baronne de Montalembert, et celui du célèbre Pascal de Paoli, mort en 1807, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

On remarque en général parmi les personnes qui visitent les cimetières de Londres tout le recueillement et la piété qu'on doit aux morts ; et s'il est vrai, comme l'a fait observer un écrivain français, qu'en Angleterre leur cendre soit parfois profanée par le vice et la débauche, ce reproche ne peut s'adresser à la capitale ; ces exemples sont d'ailleurs fort rares *.

* M. le maréchal-de-camp Pillet s'exprime ainsi :
« Les bosquets, les lieux les plus sombres, les plus écartés des parcs, les routes de traverse, les champs,

Les lois anglaises interdisent la sépulture ecclésiastique à ceux qui se privent de la vie, et l'usage barbare d'outrager les restes des suicides* est encore en vigueur. Leurs cadavres,

sont le rendez-vous et l'asile du mystère pour les demoiselles de haut parage ; mais les filles au dessous du commun, les filles du peuple, ne vont pas chercher si loin le théâtre de leurs plaisirs ; elles ont moins de tems à perdre : c'est le cimetière de la paroisse qui devient chaque soir le lieu de leurs rendez-vous. C'est là que plus d'une fille, par suite de son libertinage, est devenue mère à son tour sur la tombe de celle qui lui avait donné le jour. Cette profanation des cimetières, dans toute l'Angleterre, est une chose véritablement choquante pour un Français, lorsqu'il n'a connu ce pays que par une course faite dans une chaise de poste, sur une de ces grandes routes qui conduisent du débarquement à la capitale : il est tenté d'applaudir à la propreté, aux soins recherchés que l'on prodigue en Angleterre à l'asile des morts. Cet asile sacré est généralement entouré, dans son pourtour intérieur, d'une allée de tilleuls, d'allées sablées, par lesquelles on passe pour se rendre à l'église construite au milieu du cimetière, et complètement isolée de toute espèce de bâtimens. »

* On se rappelle encore le funeste sort réservé au cadavre du peintre Monies. Cet infortuné fut élève du célèbre Raynolds et fit honneur à son maître. Accablé d'ans, d'infirmités et de misère, Monies mit fin à sa vie dans une maison publique du marché de *Newgate*.

traversés d'un épieu, sont déposés dans un trou, ou deviennent, comme ceux des malfaiteurs, le partage des oiseaux de proie.

Les banquets funéraires sont fort en usage en Angleterre. On y fait d'abondantes libations aux mânes du défunt ; et au milieu du choc des verres et des bouteilles, on y vante les hautes qualités qu'il avait en partage. On se rappelle encore l'espèce de solennité qui eut lieu, le 16 mai 1817, aux obsèques d'un riche bourgeois d'Ecosse. On avait envoyé des invitations pour le banquet funéraire dans tous les comtés adjacens de celui qu'habitait le défunt ; le nombre des convives s'élevait à plus de trois cents. Les habitans de la paroisse furent les premiers invités. Avides d'honorer la mémoire du défunt, ils prirent une large part au régal du jour. Le vin et les liqueurs fortes coulèrent à grands flots. Un homme et deux femmes moururent des suites de leur intempérance. A l'imitation des anciens, qui

Tous les outrages prescrits par la loi furent exercés sur son corps, que l'on jeta ensuite dans un trou. En 1817, deux jeunes amans qui s'étaient noyés, par suite d'une passion malheureuse, dans *New-River*, furent privés de la sépulture.

croyaient honorer les morts en se livrant à des exercices de gymnastique et à des combats, plusieurs convives se battirent à coups de poing, à coups de pierres et à coups de bâton *. Beaucoup de parens furent blessés.

Voici un fait qui eut lieu dans une même occasion, mais qui offre des particularités d'un genre différent et fort singulières :

Peu de tems avant de mourir, un individu nommé Stevenson fit tous les préparatifs nécessaires pour son enterrement et pour l'orgie qui devait le suivre. Quoique né parmi la classe des artisans, cet homme, par une originalité sans pareille, avait quitté sa profession pour exercer celle de mendiant. Il n'en eut point d'autre pendant les dernières années de sa vie. Une femme d'âge lui donna jusqu'au dernier moment tous les soins que son état de souffrance exigeait.

* Les défis à coups de bâton ont très-fréquemment lieu en Angleterre, surtout parmi les paysans. Dans les luttes de ce genre, les combattans ont la main gauche attachée le long du corps, et ils ne peuvent se servir que de la droite. Celui qui le premier fait couler le sang de son adversaire est déclaré vainqueur..... Quels divertissemens pour un peuple civilisé!....

Stevenson lui fit un legs convenable. L'infirmité dont il était attaqué lui causait de cruelles douleurs. Averti de sa fin prochaine par une crise violente, il fit venir un boulanger auquel il commanda douze douzaines de *cakes* * pour le jour de son inhumation, ainsi qu'une quantité considérable de biscuits. Les vins et les liqueurs ne furent point oubliés. Le jour suivant il envoya chercher un ébéniste, et fit emplette de la bière qui devait contenir ses restes. Il demanda ensuite un fossoyeur, convint avec lui que sa fosse serait faite dans le cimetière de *Bicarton*, et y choisit une place telle qu'on ne dût pas y troubler sa cendre.

Après avoir ainsi tout arrangé, Stevenson fit apporter la somme de neuf livres sterling, et déclara qu'elle était destinée pour les autres frais d'enterrement. Il conserva jusqu'au dernier moment l'usage de ses facultés, et expira quelques heures après.

Les scellés ayant été scrupuleusement mis partout, on découvrit en divers endroits, et parmi des chiffons et de vieux papiers, des pièces d'or

* Sorte de gâteau dans lequel on mêle du raisin.

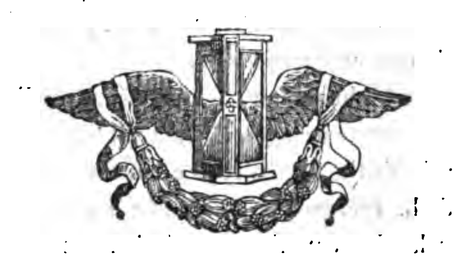
et des billets de banque pour une somme très-considérable.

La succession devant être partagée entre des parens qui demeuraient à une grande distance, il s'écoula quatre jours avant qu'on eût pu les rassembler tous. Lorsqu'ils furent arrivés l'inhumation eut lieu. Au lieu d'y appeler des personnes choisies et nominativement désignées, on y invita des familles entières appartenant à la dernière classe du peuple. Le cortége était composé de mendians et d'un grand nombre d'enfans des deux sexes qui étaient nu-pieds. Les plus âgés d'entre eux reçurent six *pences*, les plus jeunes en eurent trois.

Après l'inhumation, les conviés se rendirent dans une vaste grange où l'on avait tout disposé pour le festin funéraire. Le lecteur me saura gré de lui épargner la description d'un repas où régna la plus crapuleuse confusion. Ce fut une orgie digne d'être comparée aux plus dégoûtantes bacchanales.

En Ecosse, l'usage des banquets funéraires est aussi généralement mis en pratique; seulement, ils ont lieu avant les obsèques. Le vin et les liqueurs sont offerts à la ronde à tous

les invités, puis après le cortége funèbre se met lentement en marche, précédé par les bedeaux et les *pleureurs à gages* avec leurs bâtons. Ces pleureurs, ordinairement vêtus de vestes noires et de bonnets de chasse ornés d'un crêpe, sont pour la plupart de très-vieilles gens qui semblent chanceler sur le bord de la tombe creusée pour celui qu'ils escortent.



— N° LI. —

GALERIES DE TABLEAUX.

On n'entend que des cris poussés confusément ;
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonnerait vainement.
BOILEAU.

« POURQUOI toute votre noblesse n'imite-t-elle pas cet exemple libéral, » me dit un jour un Français avec qui je sortais de la galerie de sir John Leicester, dont nous venions d'admirer les beaux tableaux ? Cette observation était motivée ; car voyant mon ami mettre la main à la poche pour y prendre quelque argent, je l'avais arrêté en l'assurant qu'il n'y avait rien à payer.

« Et par quel hasard, me dit-il ? J'ai payé pour voir les tableaux de lord A***, de sir Benjamin B***, de M. C*** ; pourquoi nous reçoit-on ici gratis ?—Parce que sir John n'ouvre sa maison que pour encourager les arts, et pour procurer à ceux qui les aiment le plaisir d'en

admirer les productions. — Et pourquoi tous vos nobles n'en font-ils pas autant ? — J'espère qu'avec le tems ils suivront cet exemple. Il est certain que la taxe qu'il faut payer à leurs portiers, à leurs domestiques, pour être admis dans leurs galeries, est vraiment une honte pour notre nation. — Puisque vous en convenez, je me permettrai d'ajouter qu'il n'est pas moins honteux pour un peuple éclairé, qu'on ne puisse voir sans payer, ses palais, ses églises, ses monumens, ses collections publiques et particulières. C'est ce que vous ne trouverez dans aucune autre capitale en Europe. »

Le Français, entrant alors dans des détails plus circonstanciés, appuya les reproches qu'il nous faisait de preuves si palpables, que je ne puis me résoudre à les rapporter toutes ; car la moitié est plus que suffisante pour humilier un Anglais qui a été en France, et qui ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il existe plus de libéralité dans ce pays.

« En prenant quelque peine et en dépensant quelque argent, ajouta-t-il, je suis parvenu à voir un certain nombre de vos églises ; mais vos hospices, tels que ceux pour les sourds

et muets, pour les aveugles, pour les enfans trouvés, je les ai trouvés hermétiquement fermés. Point d'exception en faveur des étrangers; point de jours où le public y soit admis.—Vous pouvez pourtant les voir, me dit-on. — De quelle manière? — En vous procurant un billet d'entrée. — A qui le demander? — A un des gouverneurs. — Où les trouver? — Voyez la liste imprimée. — Et si je n'en connais aucun? — Je ne saurais qu'y faire. »

Parmi d'autres remarques que me fit cet intelligent étranger, il en est une qui me frappa. C'est qu'en Angleterre les classes inférieures partagent toutes nos peines, mais sont exclues de tous nos plaisirs; et il en résulte que le bas peuple, qui y reçoit une meilleure éducation et plus de principes de saine morale que dans aucun autre pays de l'Europe, y est pourtant moins civilisé, et y a moins de goût que partout ailleurs.

« Et pourquoi, me demanda-t-il encore, ne pas lui ouvrir vos expositions annuelles de tableaux? Les derniers rangs du peuple ont un libre accès à la superbe galerie du Louvre. »

« Les Français ont un goût naturel pour les belles choses, lui répondis-je, et ils savent les

respecter. — Les Anglais auraient les mêmes qualités si on leur fournissait les moyens de les acquérir. — Mais en attendant qu'ils les eussent acquises, ils commettraient bien du dégât. — Ecoutez-moi. Supposez qu'on ouvre gratis une fois par semaine, une fois tous les quinze jours, les salles de vos expositions dans *Pall-Mall*, *Spring-Gardens* et *Sommerset-House;* qu'on place un surveillant dans chaque salle; qu'on affiche sur toutes les portes un réglement imprimé; que des sentinelles n'y laissent entrer en même tems qu'autant de personnes que les salles peuvent raisonnablement en contenir; je connais bien peu le caractère du peuple anglais si, flatté du désir qu'on montrerait de l'amuser et de l'instruire, et de la confiance qu'on témoignerait en sa bonne conduite, il ne se comportait pas aussi bien que le font en France les gens de la même classe. Ce système libéral vous assurerait les mêmes avantages qu'il a produits pour nous; il donnerait du ressort à l'intérêt que chacun doit prendre aux arts qui honorent son pays; il ferait naître le génie, exciterait l'émulation, éclairerait l'esprit, et polirait insensiblement les manières. »

Je n'y avais jamais songé auparavant, mais

j'y ai réfléchi bien souvent depuis cette conversation, et je me suis rappelé combien de fois j'ai été surpris et charmé du tact et du discernement que montrent les gens du plus bas ordre dans les musées de France. Les classes inférieures en Angleterre n'ont pas moins d'intelligence; mais nous leur refusons les moyens de la cultiver et d'en donner des preuves. Toutes les capitales, excepté la nôtre, associent à leurs fêtes tous les rangs du peuple, et en donnent même qui lui sont spécialement destinées : nous seuls, nous en faisons pour une seule caste privilégiée, entièrement distincte et séparée. Si les grands ont la petitesse de vouloir conserver pour eux et leurs amis la jouissance exclusive des trésors des arts qu'ils ont accumulés à grands frais, que la nation se montre plus libérale; qu'elle ouvre les portes de *Sommerset-House* * : c'est une honte que cette exposition ne soit pas gratuite. Si l'on ne veut pas renoncer à quelques misérables shillings qu'on y reçoit à la porte pour droit d'entrée, qu'on fixe au moins des jours où elle soit libre : ils ne diminueront pas

* Où se fait l'exposition annuelle des peintures et sculptures de l'école anglaise.

la recette ; car, grâce à l'orgueil de nos gens comme il faut, ils préféreront toujours y aller les jours où il faudra payer, afin d'être sûrs de ne pas s'encanailler.

J'allai une autre fois avec le même Français voir la galerie de M. Fawkes.

« Je retrouve ici avec plaisir, me dit-il, le même système de libéralité que chez sir John Leicester. Vous faites réellement des progrès, ajouta-t-il en souriant. »

Il était de bonne heure. Les gens du bon ton étaient encore chez eux, ou du moins n'étaient pas arrivés, de sorte que nous eûmes le tems d'examiner tout à notre aise la superbe collection de tableaux qui s'y trouve. Vers deux heures la foule augmenta ; et, voulant varier nos amusemens, nous nous tînmes stationnaires près de la porte pour admirer les beautés de la nature, après nous être rassasiés de celles de l'art. Le nombre en augmentait à chaque instant.

« C'est une nouvelle variété dans les peintures, » dit mon ami. Mathews dirait, en imitant l'accent français : « Toutes les dames anglaises sont artistes, car toutes se peignent le visage. — Vous conviendrez du moins qu'elles

sont jolies? — Soit; mais c'est dommage qu'elles soient contrefaites. — Contrefaites! Et vous osez le leur dire en face? — Examinez la manière dont elles portent les épaules. »

Je ne répondis rien, car je ne suis pas assez bon avocat pour me charger d'une mauvaise cause. Vers trois heures, un Persan et deux Indiens arrivèrent, et dès-lors les tableaux cessèrent d'être un objet d'attraction. On n'eut plus d'yeux que pour les étrangers. Le Persan, qui parlait anglais, fut assailli de toutes parts; l'ignorance des Indiens leur servit de sauvegarde. On faisait cercle autour d'eux, on les suivait partout. Enfin, las de voir et d'être vus, ils prirent le parti de se retirer. Une foule d'oisifs voulut les suivre; mais ceux qui arrivaient encore n'étant pas moins nombreux, il s'établit à la porte et sur l'escalier un flux et reflux dont la vue et les effets n'offraient rien d'agréable à l'œil. « C'est une *rout* en plein jour, » s'écria une dame placée près de nous. Effectivement, on se coudoyait, on se pressait, on se poussait; c'étaient deux torrens dont les eaux courant en sens inverse se choquaient avec violence. Heureusement nous étions placés de

manière à pouvoir sortir des premiers de cette bagarre. Mais la curiosité nous retint à la porte près d'une demi-heure ; et pendant tout ce tems nous ne vîmes que des visages sillonnés de ruisseaux de rouge et de blanc, des dents postiches tombées, des plumes cassées, des garnitures de robes déchirées, des bonnets et des chapeaux chiffonnés et en pièces, des dandys obligés de faire couper les lacets de leurs corsets pour pouvoir respirer. Enfin nous vîmes sortir, suant et à demi suffoqués, les trois habitans de l'Est, cause innocente de ce tumulte.

« Vos dames ont plus de force, et vos hommes en ont moins qu'ils ne le paraissent, me dit mon ami. » Un étranger pouvait commettre cette erreur.

« Eh bien, répliquai-je, tandis que nous regardions avec dégoût le spectacle de désordre et de confusion que nous avions sous les yeux, que pensez-vous maintenant de votre projet d'admettre gratis la populace à nos expositions?

» — Je pense qu'elle ne pourrait se comporter plus mal que vos gens comme il faut, et que probablement elle se comporterait mieux. »

Je me trouvai muet. Bien certainement si,

après une telle scène, M. Fawkes fermait sa porte au public, personne ne pourrait le blâmer. J'espère que son amour pour les arts lui inspirera de l'indulgence et de la patience. Nous sommes encore novices dans l'art des jouissances de cette nature, mais nous pouvons acquérir.



— N° LII. —

LA FEMME SAVANTE.

Que vous jouez au monde un petit personnage
De vous claquemurer aux choses du ménage !
. . . .
A de plus hauts objets élevez vos désirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs ;
Et, traitant de mépris les sens et la matière,
A l'esprit comme nous donnez-vous tout entière.

MOLIÈRE.

LADY Blandfield est fille unique d'un ministre fort instruit qui se donna des peines extraordinaires pour son éducation, et qui, n'ayant que cet objet en vue, réussit à en faire une femme savante. Comme il ne possédait d'autre revenu que celui qu'il tirait de sa cure, et qui devait s'éteindre avec lui, il saisit avec empressement l'occasion qui se présenta de lui faire faire un mariage d'intérêt, et il lui donna pour époux

sir James Blandfield, riche baronnet âgé de soixante-dix ans, dans la société conjugale duquel elle n'eut à passer que trois ans.

La froideur réciproque des deux époux ne troubla pas leur bonne intelligence. Lady Blandfield ne fut pas dans le cas de négliger ses occupations scientifiques pour se livrer aux soins de la maternité; elle ne fut épouse que pour la forme et pour présider à la maison de son mari. Délivrée des liens du mariage qui avaient toujours révolté son ame fière et indépendante, elle résolut de ne plus se courber sous ce joug. Elle refusa depuis ce tems deux ou trois offres intéressées qui lui furent faites; et son air grave, son austérité rigide, firent enfin qu'elle ne se trouva plus exposée à de semblables importunités. Jouissant d'une belle fortune qu'elle doit à la libéralité de son mari, elle consacre le reste de ses jours à la littérature; son ambition est de passer pour un esprit fort, et son orgueil d'être regardée comme un des *bas bleus* les plus marquans. . . .

Son extérieur est assez agréable, mais son air glacial et son front imposant mettraient en déroute en un instant tous les Amours et toutes

les Grâces. Elle a la voix et la démarche d'un homme, et son air d'indépendance annonce au sexe masculin qu'elle n'a besoin ni de ses secours, ni de son appui. Elle affecte dans sa mise une simplicité qui va jusqu'à la négligence. Quand elle parle, elle s'exprime avec confiance et d'un air qui n'admet pas de réplique; quand elle veut lire, elle prend des lunettes et fronce le sourcil. Les roses de la santé brillent sur ses joues; mais elle parle tant de son excellente constitution, fait de si longues dissertations sur l'utilité de la tempérance, affiche un si profond mépris pour les femmes à vapeurs qui se plaignent de leurs nerfs, que c'en serait assez pour proscrire la santé parmi les gens à la mode.

En un mot, son exemple présente quelque chose de si masculin, que ses connaissances scientifiques en perdent beaucoup de leur prix. Je l'ai souvent entendue dire qu'elle détestait la société des femmes, et que si un merveilleux venait lui faire la cour et l'ennuyer de ses assiduités fatigantes, elle le terrasserait d'un coup de poing. Mon âge et mon caractère me mettent à l'abri de ce danger; mais je ne sais pourquoi cette déclaration de sa haute puissance m'ins-

pire une sorte de crainte respectueuse qui fait que je ne suis jamais très à mon aise en sa présence.

Partout où on la voit elle est entourée d'auteurs, de libraires, de critiques, d'écrivains périodiques ; en dépit de toute sa philosophie, elle est dupe de leurs complimens, et son cœur est aussi accessible à leurs flatteries que celui de la plupart des femmes l'est aux douceurs d'une autre espèce. Elle ne peut souffrir ni les enfans, ni la musique, ce qui me fait croire que la nature a formé son cerveau aux dépens de son cœur ; que l'éducation, en cultivant les talens de son esprit, n'a pas songé à développer les qualités de son ame, et qu'ainsi un sol qui aurait pu devenir fertile a été frappé de stérilité faute de culture. Il est inconcevable pour moi que la voix attendrissante de l'innocence, que les sons enchanteurs de l'harmonie, se fassent entendre à l'oreille sans émouvoir le cœur : et cependant lady Blandfield regarde les enfans comme insupportables, comme des êtres qu'il faut tenir enfermés dans la chambre d'une bonne jusqu'à ce qu'ils aient atteint la maturité non-seulement de l'âge, mais des connaissances

intellectuelles. Quant à la musique, elle la condamne comme n'étant propre qu'à exciter les passions, comme tout ce qu'on peut imaginer de plus dangereux et de plus déraisonnable.

Pour donner une idée de la manière dont elle passe sa vie, je n'ai que quelques lignes à ajouter, et je la laisserai alors se livrer tranquillement à l'étude dans son cabinet, invulnérable pour notre sexe, et aussi terrible que sévère à l'égard du sien. Un matin qu'elle m'honora d'une visite, elle s'était levée à six heures, avait pris un bain froid, et déjeûné à huit heures avec du lait et des fruits. Après avoir lu quatre heures dans sa bibliothèque, elle avait donné audience à un architecte pour lui remettre un plan dessiné par elle-même pour se faire construire une maison de campagne. Elle reçut ensuite la visite d'un auteur qui venait lui demander la permission de lui dédier un ouvrage. Enfin, elle régla les comptes de son intendant, qu'elle examine toujours scrupuleusement, et elle le chargea de donner congé à deux de ses fermiers en retard de paiement; car elle est rigide pour les autres comme pour elle-même, et elle ne veut ni devoir ni faire crédit. Elle vint alors me prendre

pour aller au Musée Britannique admirer les chefs-d'œuvre de l'antiquité, ces monumens respectables des arts ; après quoi elle retourna chez elle, se fit servir son dîner qui n'est jamais composé que d'un seul plat de viande avec des légumes et des fruits, ne but que de l'eau pure, fit sa toilette à la hâte, et termina la journée dans une coterie littéraire où elle pérora pendant deux heures, debout et avec la véhémence d'un orateur de profession.

Lady Blandfield ne peut souffrir mon étourdi de cousin l'officier aux gardes, et celui-ci de son côté lui rend le même sentiment avec usure. Il m'a juré mainte et mainte fois qu'il aimerait mieux vivre avec une Meg-Merrilies * qu'avec elle. Il traite de grimoire ses connaissances en grec, en latin et en mathématiques, et dit, en imitant son ton pédantesque et affecté, qu'une femme qui porte des lunettes et qui parle latin est l'antidote le plus efficace qu'on puisse trouver contre l'amour.

Le lendemain du jour où j'avais reçu la visite

* Personnage de *Guy Mannering*, roman de Walter Scott.

de lady Blandfield, j'allai voir mistress Heartly, jeune dame de ma connaissance, qui n'est mariée que depuis deux ans. Son extérieur, ses manières, ses occupations habituelles, formaient un tel contraste avec la savante dont je viens de parler, que je crois son portrait digne d'être mis sous les yeux de mes lectrices, et de fixer leur attention.

Mistress Heartly se met avec une élégance qui n'a rien d'affecté. Elle n'est pas d'une haute taille, mais elle est faite à ravir, et l'on ne trouve en elle aucun trait qui ne soit éminemment féminin. Son teint est brillant de fraîcheur, son sourire timide, mais le plus prévenant que j'aie jamais vu ; elle est polie sans être cérémonieuse, et son accueil plein de douceur vous annonce qu'elle peut vous accorder son estime, mais que toute sa tendresse est réservée à son époux.

Elle venait de donner le sein à sa fille quand j'arrivai, et me fit ses excuses de m'avoir fait attendre. A vingt-deux ans elle continue encore à prendre des leçons de tous ses maîtres, afin d'augmenter ses moyens de plaire à son

mari, et de se mettre en état d'instruire elle-même ses enfans, quand ils seront plus avancés en âge. Elle remplit tous les devoirs d'une maîtresse de maison sans en faire parade, sans qu'on puisse s'apercevoir des soins qu'elle prend à cet égard. Elle trouve toujours le tems de recevoir ses amis avec aisance et cordialité, et d'accompagner son mari dans ses promenades du matin. Toujours soumise à ses moindres désirs, elle assure par sa complaisance son empire sur son cœur, et fortifie chaque jour des liens que le tems doit rendre indissolubles.

Elle s'était levée à huit heures, avait déjeûné une heure après, avait fait une visite à son jardin et à sa volière, donné audience à une demi-douzaine de pauvres femmes qui subsistent des secours qu'elle leur accorde, prodigué à sa fille tous les soins d'une bonne mère; elle attendait son mari pour aller avec lui faire le tour d'*Hyde-Park*, et devait dans la soirée pincer de la harpe dans une assemblée choisie, et par conséquent peu nombreuse.

Le contraste est si frappant qu'il est inutile de faire aucune observation pour le faire ressortir. Ces deux caractères sont diamétralement

opposés, et cependant chacune de ces femmes est conséquente dans ses principes et dans sa conduite. Je finirai par en esquisser un troisième; et j'emploierai pour cela les propres expressions de mon jeune cousin à qui je suis redevable de ce tableau.

« Etant de garde samedi dernier, me dit-il un jour, je vis lady Gayfield passer en voiture dans *Saint-James-Street*, sans qu'il me fût possible de me dispenser de la saluer. Elle fit arrêter son équipage, me fit signe d'approcher, et m'invita à passer chez elle le lendemain à midi, attendu qu'elle avait quelque chose de très-particulier à me dire. Je lui promis de n'y pas manquer, mais j'eus soin de n'y aller qu'à deux heures dans l'espoir qu'elle serait sortie, car les visites du matin sont une corvée infernale, et j'aimerais autant aller au ...... »

Ici je l'interrompis. « Ne jurez pas, mon cher cousin! »

« Aller au fond de la Sibérie, continua-t-il, que d'avoir un tête-à-tête avec une femme aussi maussade que lady Gayfield, qui n'est ni jeune, ni jolie, ni galante.

» Malheureusement elle était chez elle : on

me fit entrer ; je la trouvai à demi couchée sur un sopha et paraissant accablée d'un ennui que je trouvai contagieux. Elle me dit que son but en désirant de me voir était de sauver un de mes camarades d'une arrestation dont il était menacé, le hasard lui ayant appris que son procureur était chargé d'obtenir un mandat d'arrêt contre lui à la requête d'un de ses créanciers. Je la remerciai beaucoup, et l'assurai que j'aurais grand soin que mon ami ne tombât point entre les mains des Philistins. Elle me dit alors qu'elle avait passé toute la nuit précédente à une assemblée ; qu'elle avait trouvé en rentrant des demandes si pressantes de différens marchands, qu'elle n'avait pu fermer l'œil de la nuit, et qu'elle avait passé quatre heures de la matinée à leur écrire pour tâcher d'en obtenir du tems. Elle me montra une de ces lettres dans laquelle il y avait douze mensonges, et elle leur disait à tous qu'elle était à la campagne.

» Elle eut une si forte attaque de nerfs qu'elle allait prendre de l'éther ou de l'opium selon son usage ; mais je lui conseillai le Madère comme un remède souverain contre les

vapeurs : ce conseil n'était pas désintéressé, car je sentais que j'en avais besoin. Nous vidâmes une bouteille en mangeant une rôtie aux anchoix. Ma recette opéra à merveille ; elle reprit sa gaîté, et me dit qu'elle ne penserait plus à ses créanciers. Je la quittai à trois heures, après lui avoir demandé comment elle comptait passer la journée.

» Elle me dit qu'elle allait se coucher une couple d'heures, et que si elle ne pouvait dormir elle se ferait lire par sa femme de chambre un roman qui était sur son sopha. J'en parcourus quelques pages, et j'y trouvai une déclaration d'amour, un enlèvement, une trahison et un assassinat. Elle avait ensuite fait la partie d'aller avec un jeune officier de dragons entendre l'office du soir à l'hospice de la Madeleine. Je ne savais trop s'il fallait attribuer ce projet à la piété ou à la curiosité, mais je sus à quoi m'en tenir quand elle me dit qu'il était du bon ton d'y aller, et qu'on y entendait de très-belles voix. Elle m'invita à l'y accompagner aussi, mais je la remerciai en prétextant un autre engagement. »

J'appris depuis qu'elle avait dîné après l'office, entre huit et neuf heures, et qu'elle avait

perdu au jeu une somme considérable. J'espère que voilà un dimanche passé d'une manière bien édifiante ! Si elle avait fait quelques mensonges de moins, qu'elle fût restée chez elle, qu'elle n'eût pas joué, cela aurait sans doute valu tout autant ; mais chacun a son goût, et jamais je ne trouve à redire aux plaisirs de personne.



— N° LIII. —

LE VALET CONFIDENT.

D'un censeur de plaisirs ai-je fort l'encolure?
Et Mascarille est-il ennemi de nature?

MOLIÈRE.

« Il n'y a point de héros pour son valet de chambre. » Ce qu'on raconte de la dissolution de notre cour sous le roi Charles II, et des *roués* du régent de France Philippe d'Orléans; ainsi que des voluptueux mystères du *Parc aux Cerfs* et des petits appartemens de Louis XV, aurait donné lieu à cet adage, quand même il ne serait pas d'une vérité de tous les tems et de tous les pays. Les princes et les grands ont toujours aimé à se dépouiller du masque de la puissance et de la dignité en présence de leurs domestiques et de leurs affidés. Dans ces momens d'abandon, le besoin qu'ils éprouvent de se dédommager de la contrainte attachée à leur rang, les entraîne beaucoup trop loin. Leurs

passions et leurs faiblesses, exemptes des entraves qui modèrent les penchans vicieux des hommes privés, se montrent dans toute leur nudité; et le grand de la terre, descendu de ses échasses, ne paraît plus qu'un pygmée.

Les écrivains qui ont pris plaisir à retracer les désordres des trois époques que je viens de rappeler, ont fait voir quelle confiance illimitée les princes accordaient à des domestiques, ministres de leurs plaisirs. Ils les traitaient avec une familiarité qu'on ne doit point confondre avec la bonté, ni avec l'affabilité véritable. Mais l'exemple attrayant de ce commode *laisser aller* ne fut malheureusement que trop suivi par les grands seigneurs, et même aussi par la noblesse d'un rang inférieur. De simples gentilshommes se faisaient honneur d'être en certaines choses les *singes du maître* * et de ses courtisans.

Si du tems de Louis XIV le poëte a pu dire :

> Tout marquis veut avoir des pages **,

en France, sous le neveu et sous l'arrière-petit-fils de ce fier monarque, tout comte et baron,

* Expression de La Fontaine.

** Vers du même.

d'antique ou fraîche date, voulait trancher de l'homme à intrigues amoureuses, et avoir sa *petite maison*. On voyait alors, dans maint valet confident, des Mercures tout prêts à épargner à leur maître les démarches préliminaires d'un commerce galant, et des Mascarilles toujours en fonds pour éconduire poliment d'incommodes créanciers.

Mais bien qu'en Angleterre les limites de la subordination aient toujours été plus profondément tracées que dans le joyeux et léger pays de France, on voit cependant à Londres plus d'un prodigue, plus d'un libertin titré, faire leur confident d'un valet. C'est même pour eux une sorte de nécessité. On a des intrigues à cacher; il faut empêcher que le bruit de ses dettes et de ses galanteries n'arrive jusqu'aux oreilles d'un père ou d'une épouse; on est forcé de se rendre invisible à ceux qu'on ne veut pas recevoir; il faut mentir à la porte et dans l'antichambre: voilà ce qui fait perdre le respect pour notre noblesse, dont les scandaleux secrets se trouvent ainsi divulgués dans toute la ville par le mercenaire infidèle ou mécontent qui fut le dépositaire de toutes les pensées déréglées de son maître,

le témoin et le complaisant de toutes ses passions basses et criminelles.

Ces réflexions me furent inspirées par une lettre qu'un hasard bien singulier fit tomber entre mes mains. Cette lettre était écrite par un jeune baronnet que j'avais reçu à ma campagne, à la sollicitation d'un de mes neveux qui avait fait ses études avec lui. Mais, en l'accueillant dans ma modeste maison de plaisance, je ne me doutais pas que l'impertinent en avait espéré faire un château fort contre ses créanciers. Vaine précaution! Il était dans l'appartement que je lui avais assigné, et venait de terminer la missive en question, quand il entendit à la porte la voix d'un malencontreux fournisseur qui l'avait suivi à la piste. Mon baronnet prit l'alarme, et, sans dire adieu à personne, s'enfuit par la petite porte de mon parc qui conduit dans les champs. Après un si brusque départ, je ne manquai pas de chapitrer d'importance mon neveu qui m'avait procuré un pareil hôte; mais mon mécontentement redoubla lorsque, dans la chambre qu'occupait le baronnet, je trouvai des papiers jetés çà et là sur le plancher, et particulièrement une lettre encore toute fraîchement

écrite, et que je me crus, par la circonstance, autorisé à lire; en voici le contenu :

« Mon cher Thompson,

» Je t'écris ces lignes à la hâte pour t'informer que je vais quitter la maison de l'oncle de mon ami. Il y fait maintenant trop chaud pour moi. J'ai tout lieu de croire que mon fripon de joaillier m'y a dépisté. J'avais donné au portier une couronne pour dire à tous ceux qui me demanderaient que j'étais à Ramsgate; mais ces maudits campagnards ne savent pas mentir comme on ment à la ville; et ce rustaud l'a fait si maladroitement que mon coquin de créancier est convaincu que je suis ici, ce qui fait que je n'y puis rester. S'il se présente à ma porte à Londres, jure-lui que je suis allé passer quelques mois en France. Tu seras charmé d'apprendre que je me suis débarrassé de ma jument pie. Elle était vicieuse en diable et m'aurait cassé le cou. Je l'ai vendue à un Portugais cent cinquante livres, quoiqu'elle ne valût pas une demi-couronne; mais elle faisait plaisir à voir. Son poil était brillant comme une glace, grâce à l'antimoine et au soin que j'en ai pris.

Apprends cette nouvelle à Bishop ; il aura peine à la croire.

» Si Marie Williams vient me tourmenter pour de l'argent, donne-lui cinq livres, et dis-lui qu'il est inutile qu'elle m'importune davantage, attendu que je ne ferai rien de plus pour elle. Jure-lui que je suis en pays étranger. Je suis las de cette fille, et je voudrais qu'elle pût donner dans l'œil à quelqu'autre.

» A propos, n'oublie pas de payer la lingère. Son mémoire est ridiculement cher, mais n'importe. Il y a dans sa boutique une jeune et jolie ouvrière à qui tu remettras le billet ci-joint. J'ai intention de lui faire du bien (sans doute comme il en a fait à Marie Williams). Si ma lettre paraît lui faire plaisir, confie-lui où je suis, et fournis-lui les moyens de venir me joindre. Donne-lui de moi une haute idée. Je te récompenserai généreusement.

» Je manque de vêtemens, car je n'ai que douze paires de pantalons, vingt gilets, un habit noir, un bleu et un gris-mêlé, outre mes deux redingotes. Celle qui est couleur olive me va abominablement. Elle me donne le teint jaune et bilieux d'un nabab. Je n'ai fait que l'essayer. Je voudrais qu'Allen la reprît. En la laissant

deux ou trois jours dans sa boutique, en disant qu'elle a été faite pour tel ou tel lord, et en jurant qu'elle ira à ravir au premier imbécile qui la verra, il s'en débarrassera aisément; sans cela il faudra que je la garde : quant à la payer, c'est autre chose. Je t'ai envoyé par la voiture les deux dernières paires de pantalons que m'a faites mon tailleur allemand. Il faut qu'il y retouche. Tu sais que j'ai les genoux un peu tournés en dedans. Rien n'est plus facile que de cacher ce défaut. Il ne s'agit que de savoir employer la ouate. Un tailleur n'est qu'un âne quand il ne sait pas donner une belle taille à l'homme le plus contrefait. A propos, commande pour moi une demi-douzaine de corsets afin que je n'en manque pas quand je retournerai à Londres. Il me faudra aussi des éperons neufs de chez Vincent. Le mémoire de Long est bien le diable, mais je m'en console, car jamais il ne sera payé. Je ne vois pas autre chose à te dire, si ce n'est de tâcher d'inspirer des sentimens pacifiques à mes récalcitrans et insupportables créanciers. »

Après la signature venait le *post-scriptum* suivant :

« Le marchand qui m'a vendu le cheval

hongre est un coquin. Il a cru *me faire*, mais je suis encore plus fin que lui. J'ai revendu cette bête à un blanc-bec sortant du collége, et j'y ai gagné soixante guinées. Dis à Bishop que j'ai vendu cinquante livres mes deux chiens d'arrêt. J'avais acheté l'un de sir Georges pour la moitié de cette somme, l'autre m'avait coûté trois guinées et ne valait pas une couronne. Ce n'est donc pas un mauvais marché. Je t'enverrai de l'argent dans quelques jours. »

Il faut convenir que Thompson doit avoir une jolie opinion de son maître. Celui-ci lui écrit une épître familière, où le compte qu'il lui rend de lui-même se borne à peu près à dire qu'il a des dettes, qu'il est amoureux, et qu'il trompe tous ceux avec lesquels il fait des affaires. Il se montre à son valet non-seulement comme un extravagant, mais comme un homme sans principes et sans honneur. Son amour n'est autre chose qu'un vil système de séduction. Dans les ventes dont il parle il joue le rôle d'un fripon, et celui d'un écervelé dans tout ce qui a rapport à sa toilette. Libertinage, mensonge, mauvaise foi, voilà ce qu'on trouve dans le détail que ce jeune baronnet fait avec le plus grand sang-froid, d'un ton de confiance et de satisfaction,

et avec autant d'aisance que s'il donnait des ordres pour améliorer un domaine, pour secourir les indigens, ou tout autre motif honorable. Thompson a vraiment un joli maître, et MM. Long, Allen, Vincent, le joaillier anglais et le tailleur allemand, doivent bien s'applaudir d'avoir sa pratique. Mon cœur saigne quand je pense à la pauvre Marie Williams. Quant à la jolie lingère, je me propose de lui donner des conseils qui la garantiront des pièges où l'on veut l'entraîner. Enfin, j'ai fait jurer à mon neveu qu'il ne reverrait jamais de la vie un ami si méprisable.



— N° LIV. —

UN BAL MASQUÉ.

. . . . *Velut ægri somnia, vanæ*
Fingentur species. . . . .

HORACE.

Comme un fantôme vain qu'un délire produit.
(*Trad. de* DARU.)

« J'IRAI peut-être cette nuit au bal masqué, dit un jour lord Foppington à sa femme en déjeunant avec elle. — J'aurais quelque envie de vous y accompagner, répondit celle-ci. — Oh! pas possible. Je n'y vais que par complaisance pour accompagner sir Charles Greenhorn, qui n'a jamais rien vu de semblable, n'ayant encore que dix-huit ans, et paraissant à peine dans le monde. Quant à moi, je déteste ce genre d'amusement. — Vous n'en manquez pourtant pas un, reprit sa femme avec quelque chaleur. — Il est possible qu'un motif ou un autre m'y entraîne, mais je n'y vais jamais qu'à contre-

cœur. Les bals masqués sont bien tombés depuis quelque tems. La compagnie y est fort mélangée ; et jamais une femme d'un certain rang ne devrait s'y montrer. — En ce cas, reprit lady Foppington assez sèchement, je crois qu'un homme de condition n'y est pas moins déplacé. — C'est ce dont je suis en état de juger moi-même, Mylady, répondit son mari d'un air froid et hautain. — J'irai pourtant, dit-elle d'un ton décidé, j'y suis déterminée. — En ce cas, Madame, vous perdrez mon estime et vous désobéirez à mes ordres. — A vos ordres, Mylord? — Epoux cruel et ingrat! » Et prenant son mouchoir, elle en essuya des yeux que pas une larme ne mouillait, espérant que ce stratagème réussirait. « Ma chère Fanny, s'écria lord Foppington en l'embrassant avec une apparence de tendresse à laquelle son cœur était étranger, le soin de votre réputation et de votre santé est le seul motif qui me fasse parler ainsi. L'une et l'autre pourraient souffrir si vous alliez à ce bal. Permettez-moi donc de vous supplier de rester chez vous. — En parlant ainsi, dit lady Foppington, vous obtiendrez toujours de moi tout ce qu'il vous plaira.... — Du diable si j'en

crois un mot ! pensa son mari. — Je cèderai toujours aux prières et à la douceur, continua-t-elle ; mais une autorité tyrannique m'est insupportable. — Fort bien Fanny. » Et s'étant encore embrassés, ils se séparèrent pour passer la matinée comme chacun de son côté le jugerait convenable.

A sept heures ils dînèrent tête-à-tête, ce qui ne leur était pas arrivé depuis près d'un an. Ils étaient de fort bonne humeur, dirent qu'ils n'avaient jamais fait un dîner plus agréable, et se rendirent compte de la manière dont ils devaient passer la soirée. Lady Foppington irait à l'Opéra, et assura qu'elle serait rentrée à minuit. Son mari avait promis d'aller un instant à une *conversazione*, et irait ensuite prendre le jeune baronnet dans un club, pour se rendre avec lui au bal masqué.

« Comment serez-vous mis ? lui demanda lady Foppington d'un air assez indifférent. — En domino, ma chère. Mais pourquoi cette question ? — Je l'ignore moi-même ; pour dire quelque chose. Que m'importe ? » Il lui importait pourtant de le savoir, et elle avait bien résolu de ne pas l'ignorer ; car son projet était d'aller non pas à l'Opéra, mais au bal masqué,

et d'y épier la conduite de son mari. Celui-ci n'allait point à une *conversazione*, il ne conduisait pas sir Charles au bal, il n'y allait pas en domino ; il devait y être accompagné de certaine belle, et porter comme elle le costume espagnol.

Lady Foppington monta dans l'appartement de son mari dès que celui-ci fut parti. La première chose qu'elle y vit, fut l'habit de grand d'Espagne qu'il comptait mettre plus tard. Elle y fit une marque qui ne pouvait être visible que pour elle, et par ce moyen fut certaine de ne perdre aucune des démarches de son mari, en dépit de ses précautions.

Elle s'occupa ensuite d'arranger sa propre partie, et s'assura la compagnie de sa sœur et d'un colonel d'infanterie, son cousin. Louisa, sa sœur, était vêtue en cavalier espagnol et portait une guitare. Le colonel était en domino. Lady Foppington, en habit de religieuse, avait pris le bras de sa sœur ; le colonel l'accompagnait de l'autre côté.

Arrivés au bal, ils ne tardèrent pas à découvrir lord Foppington avec sa Dulcinée, et entendirent une partie de leur conversation.

« Vous ne craignez donc pas de donner de

la jalousie à lady Foppington, lui demandait la belle Espagnole, en s'appuyant sur son bras. —Pas le moins du monde, ma chère Maria; je suis trop vieux soldat pour avoir peur. — Il faut convenir que vous êtes de grands vauriens, vous autres maris. Mais il faudra vous retirer de bonne heure. — Pas avant cinq heures, Maria. Mais, ma chère amie, il faut que vous me promettiez de vous trouver à trois heures après midi dans le parc du Régent, près de *New-Road*; je vous mènerai voir ma chaumière de *Datchet*; vous aurez l'air de vouloir l'acheter. — Je n'y manquerai pas. »

« C'est on ne peut pas plus édifiant, dit lady Foppington à sa sœur. »

Louisa déguisée, comme nous l'avons dit, en cavalier espagnol, aborda alors la belle Maria, et lui demanda si elle voulait faire une valse avec un de ses compatriotes. — Qu'en dites-vous, mon cher ami, demanda celle-ci à lord Foppington en espagnol, danserai-je? — Rien qu'une seule valse, ma chère. »

La religieuse lui dit alors que puisqu'elle perdait son cavalier elle espérait qu'il voudrait bien le remplacer. Lord Foppington, voyant une tournure qui lui plaisait, y consentit sans se

faire prier. Il s'établit entre eux une conversation vive et animée, dans laquelle la religieuse montra autant d'esprit que d'amabilité. Lord Foppington en était enchanté.

« Consentez à ôter votre masque, lui dit-il, je suis sûr qu'il cache des traits charmans. Vous avez la voix la plus séduisante malgré le soin que vous prenez de la déguiser, et je suis convaincu que je l'ai déjà entendue. — Ce serait donc en pays étranger, car je ne suis en Angleterre que depuis trois jours. Mais il faut que vous soyez un grand trompeur ! Je suis sûre que vous êtes marié : vous êtes ici avec une maîtresse, et elle n'a pas plus tôt le dos tourné que vous faites la cour à une autre. — Rien de tout cela, répondit-il avec assurance ; je vous proteste que la dame avec qui j'étais est ma sœur, et que je suis garçon. J'ai été trop volage jusqu'ici pour me marier. Mais il faut que je vous connaisse, ajouta-t-il en lui baisant la main ; tout me dit qu'une femme comme vous est capable de fixer le plus inconstant des hommes. — Voulez-vous vous trouver dans *Hyde-Park* à midi ? — De toute mon ame, charmante inconnue. — Donnez-moi donc un gage que je puisse vous montrer pour me faire

reconnaître. — Prenez cette bague. — Et vous ne manquerez pas à votre promesse ? — Non, sur mon honneur. »

La valse finissant en ce moment, lady Foppington reprit le bras du prétendu cavalier espagnol, et céda à Maria celui de son mari.

« Comme vous avez valsé long-tems ! dit lord Foppington à Maria. Savez-vous que j'étais fort mal à mon aise ? Je portais envie à votre danseur. Vous valsiez véritablement *con amore*, et j'étais presque jaloux. — Et moi, j'étais tout-à-fait jalouse, répliqua Maria. Je ne vous ai pas perdu de vue ; je vous ai vu baiser tendrement la main de la nonne ; je suis sûre qu'elle vous a donné un rendez-vous. — Non, de par Jupiter ! Vous savez combien je vous aime, et quand le cœur est une fois de la partie, le changement devient impossible. D'ailleurs je l'ai entrevue sous son masque ; c'est une figure fort ordinaire : rien de remarquable, je vous assure, un nez retroussé. »

Il était près de quatre heures ; lady Foppington jugea qu'il était tems de retourner chez elle. Elle fit ses adieux au colonel, et partit avec sa sœur. Elle changea de costume en arrivant, concerta son rôle avec Louisa, qui conserva son

déguisement ; et lorsque son fidèle époux arriva, il la trouva seule, en déshabillé, jouant de la harpe.

« Une jolie heure pour vous trouver encore debout ! s'écria-t-il en la voyant. — J'ai eu des rêves si affreux, lui répondit-elle, que je me suis levée, et que j'ai eu recours à ma harpe pour calmer l'agitation de mon esprit. J'ai rêvé que vous m'étiez infidèle, que nous allions nous séparer, et cette idée me perçait le cœur. — Excellente Fanny, lui dit-il en l'embrassant ! pas pour le monde entier ! Où trouverais-je votre égale ? — Oh ! partout. Que sais-je ? peut-être au bal masqué. Je n'ai rien de remarquable ; vous savez que j'ai le nez retroussé. — Vous, Fanny ! Non, sur ma foi ! Vous avez le plus joli nez grec que j'aie jamais vu ! — Vous n'avez pas de mémoire, Mylord ; car je me souviens que vous faisiez autrefois l'éloge de ce petit nez en l'air. Mais j'ai eu tort de vous croire ; les hommes sont si trompeurs ! — Ce n'est pas moi, Fanny, ce n'est pas moi qui le suis. Mais il est tard, il faut nous retirer. — Un instant, Mylord. Dites-moi donc quelque chose de ce bal masqué. Qu'y avez-vous vù ? — Personne de notre connaissance, mon àmour.

— Vrai? — Pas une ame. C'était la réunion la plus insipide que j'aie jamais vue. Je n'y ai pas aperçu une jolie femme. — En vérité? Quoi! vous n'avez pas trouvé à qui adresser un mot de galanterie? — Personne au monde. Je n'ai pas quitté le bras du baronnet de toute la nuit. — Quoi! vous n'avez fait la cour à personne? Vous n'avez pas donné un seul rendez-vous? — Non, certainement! Que voulez-vous dire? — Allons, allons, Frédéric, continua-t-elle du ton de la plaisanterie, dites-moi la vérité; je ne me fâcherai pas. — Sur mon honneur, je n'ai rien à vous dire. — Mais où est donc votre bague, Mylord? — Ma bague? répéta-t-il d'un air confus. Ah! effectivement, il faut que je l'aie perdue..., qu'on me l'ait volée... Voyons, ai-je mon mouchoir de poche?... ma tabatière?» En la tirant de sa poche, il la laissa tomber; et, en la ramassant, il aperçut un homme caché sous une table.

« Femme indigne! s'écria-t-il, voilà donc pourquoi vous avez si facilement renoncé à aller au bal masqué! Voilà pourquoi je vous trouve debout à une pareille heure! pourquoi vous avez feint devoir aller à l'Opéra, où vous n'avez sû-

rement pas été ! — Tout cela est vrai, Mylord ; mais me direz-vous à votre tour pourquoi vous avez pris, pour aller au bal, l'habit d'un grand d'Espagne au lieu d'un domino? Pourquoi vous avez préféré une prétendue Espagnole à votre malheureuse femme? Pourquoi, quand l'objet de votre premier caprice vous a quitté un instant, vous avez cherché à séduire une autre femme vêtue en religieuse? — Fort bien, Madame, fort bien ! Mais, quoique vous ayez pu me faire espionner au bal, ne croyez pas m'en trouver plus disposé à fermer les yeux sur votre conduite. Demain vous serez connue ; demain... Et vous, Monsieur, vous montrerez-vous enfin? dit-il au cavalier qui était encore sous la table. Je vous attends dans trois heures derrière les murs de *Puddington*. En attendant, sortez de chez moi à l'instant, à moins que vous ne préfériez que je vous jette par la fenêtre. — Me voici, Mylord, dit Louisa en se levant et en ôtant son chapeau. Me reconnaissez-vous? — De par le ciel ! c'est une perfidie, une conspiration ! Je l'avoue, je suis coupable..., mais pas autant que vous pourriez le croire. Allons, Fanny, convenez-en, vous étiez au bal. Quel

costume aviez-vous ? — Ce n'était pas celui d'une Espagnole, Mylord. Mais m'assurez-vous que vous n'y avez pas donné de rendez-vous ? — Je vous le jure par.... — N'achevez pas, Mylord, lui dit-elle en lui mettant la main sur la bouche. N'en avez-vous pas un près de *New-Road* ? — Non, certainement. — Pour aller ensuite à *Datchet* ? — Et non, vous dis-je. Qui peut vous faire songer à *Datchet* ? — Et vous ne devez pas retrouver la religieuse dans *Hyde-Park* ? — Non, mille fois non ! — Fi, Mylord, fi ! » Et en même tems elle lui montra sa bague. « Mort et confusion ! s'écria-t-il d'un ton humilié, ceci est trop fort ! — Vous êtes trop vieux soldat pour avoir peur. — Fanny, s'écria lord Foppington, n'abusez pas de votre victoire ! Je suis battu complètement, mais pas autant que je le mérite à mes propres yeux. — Ceux de Maria vous en consoleront. »

La sœur intervint ici, servit de médiatrice, et il s'ensuivit une réconciliation. Des promesses pour l'avenir assurèrent une amnistie générale pour le passé. Lord Foppington renonça à sa liaison avec Maria, et, au-lieu d'aller avec elle à *Datchet*, il partit avec sa femme pour Bath, où il passa un mois qui lui parut aussi délicieux

que le premier de ceux qui avaient suivi son mariage.

On dit que les querelles entre amans amènent souvent un renouvellement d'amour. De même une réconciliation est une route qui conduit quelquefois à un redoublement d'affection ; mais c'est un chemin dangereux, et dans lequel il ne faut pas s'engager avec trop de confiance. Que tous les maris inconstans n'espèrent pas trouver une lady Foppington. Il en est tant qui songeraient à d'autres moyens de vengeance ! La bague, le rendez-vous, l'accès de jalousie causé par le prétendu cavalier, tout cela réuni rendait la leçon excellente, et elle ne fut pas inutile. Lady Foppington garda toujours la bague comme un trophée de son triomphe ; mais son mari fit encore mieux : il tint sa promesse.



— N° LV. —

BALS PARÉS.

Reddere personæ scit convenientia cuique.
HORACE.

D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée,
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord.
BOILEAU.

J'ÉTAIS il y a quelques jours au bal paré de lady M***. Comme je ne suis plus un danseur, les bals n'ont d'attrait pour moi qu'autant que je puis y étudier la nature et les caractères. Or, sous ce point de vue, un bal paré offre infiniment plus d'avantages qu'un bal masqué, parce qu'il en a tous les agrémens sans en avoir les inconvéniens. La liberté, ou pour mieux dire la licence que le masque favorise, en est exclue; car, quelque personnage que mylord duc, ou mylady comtesse, veuille représenter, une feuille de carton ne met pas à l'abri de la responsabi-

lité que doit faire encourir le manque de délicatesse et d'urbanité.

Un grand d'Espagne peut y être galant, mais il doit être respectueux. Sa guitare peut rendre des sons amoureux, mais il ne doit pas sortir des bornes de la plus sévère décence. La *gitanella*, ou danseuse espagnole, peut danser en agitant ses castagnettes, mais elle ne doit déployer de légèreté que celle de ses pieds agiles : le masque ne cachera ni les charmes dont la nature l'a parée, ni les fautes qu'elle pourra commettre contre le décorum. Le roi et la reine de tragédie peuvent y déployer toute la pompe et toute la magnificence de leurs costumes, sans avoir à craindre d'être insultés par les plus obscurs de leurs sujets.

Dans un bal paré tout est, ou du moins tout doit être avoué par le goût et l'élégance. On doit prendre le caractère comme le costume du personnage qu'on s'est chargé de représenter, danser la danse du pays, adopter l'air, le langage et le ton de la nation dont la *bella signora*, ou le hussard autrichien, ont pris l'habillement. On jouit ainsi de tout ce qu'un bal masqué peut

offrir de gracieux, sans en avoir le bruit ni la confusion.

D'ailleurs, le masque attire toujours une compagnie mélangée, au lieu qu'un bal paré suppose toujours la beauté, le bon ton, le goût, et une réunion de talens variés. Vous ne voyez point dans ces fêtes de bruyans watchmen *, de matelots querelleurs, de sauvages d'Otaïti, de chanteuses des rues, de ramoneurs de cheminées, de docteurs et d'hommes de loi ne sachant faire que quelques observations banales; enfin, de ces personnages, pris dans les dernières classes de la société, qui ne méritent pas d'être mis sous les yeux d'une compagnie choisie et distinguée. De tels rôles appartiennent au carnaval, mais ne conviennent pas au salon doré, à l'appartement orné des chastes productions du ciseau grec ou du pinceau brillant d'un Titien et d'un Corrège, où tout est classique, historique, emblématique.

* Officiers subalternes de police chargés d'éveiller toutes les nuits ceux qui dorment, en criant chaque demi-heure l'heure qu'il est. La plupart sont des vieillards, et ils n'ont d'autre arme qu'un bâton.

Là, les beautés de l'histoire et de la poésie doivent briller sur des modèles vivans et aimables, comme sur la toile; et rien de bas ni de commun ne s'y doit présenter. L'œil y cherche partout ce qui est élégant et de bon goût, et ne doit jamais se reposer sur rien de vulgaire et de grossier.

A la fête dont je parle chacun mit le plus grand soin à soutenir le caractère dont il avait fait choix. Une femme charmante représentait au naturel l'infortunée Marie, reine d'Ecosse, et faisait naître l'intérêt qu'inspire toujours la beauté, intérêt qui devient plus puissant quand elle est malheureuse. Un noble marquis avait pris le costume brillant d'un grand d'Espagne, et jouait avec expression de charmans airs sur sa guitare. Nous vîmes danser successivement un *bolero* par des Espagnols superbement vêtus, une valse par des dames hongroises et de jeunes hussards parfaitement costumés, une contredanse par seize paysans et paysannes de différentes provinces de France, bien caractérisés par la diversité de leur mise, dansant avec perfection, et couronnés de fleurs et de feuilles de vigne, comme

s'ils revenaient de vendanger ; et enfin un pas de deux par des amateurs, presque aussi bien qu'à l'Opéra.

La richesse et la variété de tous ces costumes produisaient l'effet le plus brillant. Nous avions des sultans et des sultanes, des personnages de toutes les pièces de Shakespeare, des héros grecs, des impératrices romaines, des grâces, des nymphes, des sylphes, et toutes les divinités de l'Olympe.

Mais en parlant de costumes, il ne sera pas hors de propos d'ajouter ici quelques mots en faveur de mes lectrices, car c'est pour elles surtout que je trace cette esquisse. L'art de disposer convenablement une draperie exige aussi quelques soins ; il faudrait presque consulter pour cela les lois de la gravité et celles du mouvement. La robe large et flottante, qui vous donne un port majestueux, ne convient pas dans les mêmes occasions que celle qui vous serre le corps en en dessinant agréablement les contours. Il faut un ensemble, une sorte d'unité dans la parure ; il faut réfléchir avec soin sur ce qu'on peut montrer aux yeux, sur ce qu'on doit laisser deviner, et sur ce qu'il faut cacher soigneuse-

ment. Les draperies des anciens imitaient dans leurs plis ceux que peuvent former nos plus belles mousselines ; nos beautés modernes ne manquent donc pas de modèles de perfection qu'elles peuvent imiter.

Aucun de ces soins n'avait été négligé par les dames dont la présence embellissait cette assemblée ; elles n'avaient pas oublié d'avoir une coiffure, un maintien, une tournure, en un mot un extérieur parfaitement analogue au costume qu'elles avaient adopté. Nous entendîmes successivement la harpe, la lyre, le luth, et d'autres instrumens placés dans les mains de femmes qui, d'après le personnage qu'elles représentaient, devaient naturellement en jouer. Après le souper nous eûmes de la musique vocale, chansons, ariettes, duo, trio et chœurs, en différentes langues, car chacun était en état de parler celle du pays dont il avait pris l'habillement : aussi n'y voyait-on pas, comme dans la plupart de nos bals masqués, un hidalgo muet faute de savoir l'espagnol ; une danseuse italienne sautant en silence parce qu'elle ignore cette langue ; un Allemand, un Prussien, un Russe ou un Hollandais, s'exprimant en mauvais français, ou

parlant un jargon de sa composition quand il se trouve forcé de répondre à une question qu'on lui adresse dans une langue qui est censée la sienne, et qu'il ne connaît pas.

Ces erreurs de costume sont des fautes, même dans un bal masqué; mais elles deviennent impardonnables dans un bal paré. Elles y sont aussi ridicules qu'un Arlequin goutteux, une Vénus douairière, un Français grave et silencieux, un moine jouant le rôle de bouffon. A cet égard, je n'ai jamais trouvé le moindre esprit à tirer un moine ou une religieuse de la réclusion du cloître, pour l'exposer à la dérision dans un bal. Il est impossible que de pareils personnages y paraissent jamais; et cela suffit pour qu'on ne puisse prendre aucun intérêt à ceux qui se chargent de les représenter. Quel plaisir peut-on éprouver à leurs fades plaisanteries? Ceux qui s'amusent à avilir les principes et les sentimens religieux d'un culte quelconque, ne peuvent être que des sauvages incivilisés, ou des libertins méprisables.

Un dernier avantage du bal paré sur le bal masqué, c'est que le dernier cache souvent la beauté sous un déguisement hideux, au lieu que

dans le premier chacun cherche à adopter le costume qui lui convient le mieux, se charge du rôle pour lequel il se sent le plus de dispositions, et auquel son extérieur le rend le plus propre. Sous le masque bien des gens craignent d'être reconnus ; dans un bal paré chacun désire être distingué. Dans le premier, on se met l'esprit à la torture pour trouver un déguisement impénétrable aux regards les plus clairvoyans ; dans le second, on ne consulte que le goût pour imaginer quelque chose de nouveau, d'élégant et de convenable.

Un homme qu'on avait refusé d'admettre dans un club, et qui, pour cette raison, désirait de ne pas être reconnu à un bal masqué où il devait aller, consultait un de ses amis pour savoir quel déguisement il devait prendre pour garder un inviolable incognito. « Prenez l'uniforme du club, lui répondit celui-ci, bien certainement personne ne vous reconnaîtra. »

Au contraire, dans ces fêtes élégantes, où le costume que chacun choisit est une preuve de son goût, chacun est jaloux de paraître ce qu'il doit, ou du moins ce qu'il veut être. Aussi voyait-on dans celle dont je parle un nombre

considérable de grâces, d'amours, de guerriers, de héros, presque tous les personnages célèbres de l'antiquité; et la plupart de ces rôles furent parfaitement joués. Moi-même je fis à loisir mes observations sous la robe d'un hermite; et je trouvai le spectacle que j'avais devant les yeux fait pour éveiller les idées les plus agréables dans l'esprit du spectateur.



— N° LVI. —

RETOUR DE PARIS.

Qui n'a pas vu Séville n'a rien vu.
LE SAGE, *Gil-Blas.*

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.
LA FONTAINE.

UN de mes amis venait d'arriver, avec sa famille, de la capitale de la France. Il y avait passé six semaines. Ses filles, avant ce voyage, étaient les jeunes personnes les plus simples, les moins à prétentions que j'eusse jamais vues : mon intimité avec leurs parens et mon âge leur permettaient de me traiter comme un père; elles me tourmentaient, jouaient avec moi, s'asseyaient même sur mes genoux. Mistress Ormwood se mettait avec simplicité, et d'une manière convenable à son âge. Quelle différence à leur retour !

La mère me parla en mauvais français qu'elle croyait excellent. Elle avait sur son chapeau assez de fleurs pour remplir les deux paniers entre lesquels est assise sur son âne la paysanne qui en porte au marché; sa tête en forme de melon et son double menton étaient perdus dans ce qu'elle appelait une guimpe; et lorsqu'elle descendit habillée pour le dîner, elle était coiffée en cheveux dont les tresses bien lisses étaient arrêtées par des peignes de toutes grandeurs et de toutes espèces.

Tout ce qu'elle portait était français; le bas de sa robe était tellement chargé de garnitures que les bouffans de satin et les froncis de dentelles, qui se succédaient alternativement jusqu'à une très-grande hauteur, semblaient autant de degrés pour monter à la taille qui était defendue par un corset serré comme une cotte de mailles, et protégée par deux bastions qui servaient d'ouvrages avancés; son jupon, retenu à une distance respectueuse de ses jambes, à force de garnitures empesées, paraissait un entourage de chevaux de frise destinés à défendre l'approche des piliers qui soutenaient cet édifice grotesque; sa taille avait la rotondité d'un

tonneau de brasseur, et d'entre ses épaules un peu basanées partait une saillie qui rejetait sa robe en arrière en lui découvrant le dos, de sorte qu'il n'eût pas été facile d'approcher de très-près de cette tour ambulante.

Ses bras cramoisis étaient couverts de gants couleur de rose, et ses pieds étaient comprimés dans des souliers de satin ponceau qui semblaient près d'éclater; un ridicule en réseau était suspendu à son bras; et elle portait un petit chien de mauvaise humeur qui montrait les dents en grondant.

Les deux filles étaient vêtues à peu près de la même manière, si ce n'est que leur costume paraissait un peu *moins jeune* que celui de leur mère; elles avaient sur la tête des touffes de tournesols, d'amarantes, de soucis et de roses de Damas, couleurs admirablement assorties. La plus jeune y avait ajouté la fleur de la passion. Elle aurait mieux convenu à la mère qui n'était jamais sans en avoir quelqu'une: celle de la toilette était alors la dominante. Elles avaient mis à contribution pour leur parure toutes les boutiques les plus élégantes du Palais-Royal, et elles en avaient même rapporté l'air

avec les marchandises. De riches bourses suspendues à leur ceinture auraient pu faire croire qu'elles venaient de faire une quête dans quelque église ; et l'une d'elles portait un bonnet dont la forme était presque semblable à une mitre ; toutes deux penchaient le corps en avant, marchaient fort vite, mais à petits pas, et avaient adopté une manière de parler enfantine qui semblait les remettre dans les bras de leurs nourrices.

Je fus enchanté de voir que mon ancien ami, leur père, n'avait rien changé à sa mise. Au lieu de tirer vanité de sa courte excursion, il me dit qu'elle l'avait à demi ruiné à cause de toutes les babioles dispendieuses que sa famille avait achetées à Paris, des bijoux de toute espèce, des écharpes de soie pour toutes leurs connaissances, des grosses de paires de gants, de souliers et de bas de soie dont une bonne partie avait été saisie à la douane de Douvres, des montres et des pendules de Bréguet, des bourses, des bonbonnières, enfin tout ce qu'il est possible de s'imaginer. Il était désolé du ton affecté de sa femme et de ses filles. Sa table, me dit-il, était comme un bal masqué; rien n'y

paraissait que déguisé : plus de viandes bouillies, ni rôties ; on n'y voyait que des soupes à la julienne, des vol-au-vent, des cotelettes à la Soubise, des poulets à la sauce piquante et des fricassées de vingt espèces différentes. Ses filles méprisaient les danses anglaises, et n'avaient plus de goût que pour languir et soupirer dans une valse, ou déployer des attitudes théâtrales dans une contredanse ; enfin, elles regardaient avec hauteur et dédain leurs anciennes amies, parce qu'elles n'avaient pas l'assurance et le suprême bon ton qu'on acquiert indubitablement en respirant pendant un mois l'air de Paris.

Voulant écarter ce sujet de conversation, je lui demandai ce qu'il pensait de la situation actuelle de la France.

« Je crois, me dit-il, que j'en sais un peu moins sur ce sujet que je n'en savais avant mon voyage. Nos journaux nous donnent une idée de ce qui s'y passe ; mais tout ce que vous entendez en France ne fait que vous jeter dans le doute et l'incertitude ; et vous seriez peut-être mieux instruit si vous en étiez à cinq cents lieues. Un jour que j'étais assis dans le jardin des Tuileries, j'entrai successivement en con-

versation avec deux hommes d'un caractère bien opposé. Le premier, âgé d'environ quarante ans, robuste, vigoureux, le regard hardi, l'air important, les traits communs, décoré de trois ordres, mais assez mal mis, me dit : « Il fut un tems où le bruit du canon, où des courriers arrivant en ce palais de tous les points de l'Europe, annonçaient à la France des victoires et des conquêtes ; tout était pompe et splendeur militaire. A quoi songe-t-on maintenant ? On boit et l'on mange. Nous sommes dans un état d'enfance ou de décrépitude ; les vieillards sont usés, et les jeunes gens sont paralysés par le paroxisme du moment. » Le second, couvert de cheveux blancs, vêtu avec soin, en grand deuil, et ne portant qu'un seul ordre, celui de Saint-Louis, me dit en levant les épaules : « Nous sommes affaiblis par une fièvre de vingt-cinq ans ; trop d'indulgence et de bonté encourage la licence des révolutionnaires ; nous sommes perdus, nous sommes ruinés ; nous dormons sur le bord d'un précipice. »

« Jugez d'après cela quel jugement on peut porter sur l'état d'un pays, surtout quand chacun paraît y avoir la langue liée, ne parle

qu'avec mystère, exprime d'une manière ou d'une autre le regret et le mécontentement. Voilà tout ce que j'ai appris dans un voyage qui m'a coûté mille guinées, et qui a gâté ma femme et mes filles.

Eh bien, dis-je en le quittant, il ne faut donc pas me repentir d'être resté à Londres.



— N° LVII. —

LA FILLE NATURELLE.

La faute de leurs parens leur ôte-t-elle une qualité, une seule vertu?

BEAUMARCHAIS.

J'ÉTAIS invité chez le comte de Sh*** ; j'arrivai un peu tard, et on annonça le dîner, que j'avais à peine eu le tems de saluer à la ronde la comtesse et les personnes de ma connaissance, de rencontrer l'œil hautain de lord C***, et de répondre au salut à prétentions de lady Avant-hier, femme du nabab. Ce n'est pourtant pas une légère distinction que le salut de cette noble lady. Son cou roide et mince paraît ne se prêter qu'avec répugnance à la légère inclination de tête dont elle veut bien vous gratifier ; encore est-elle toujours accompagnée d'un sourire presque moqueur. En traversant l'antichambre, ma main eut l'honneur de se sentir pressée entre

l'index et le pouce d'un certain diplomate si accoutumé à se donner un air d'importance et de fausse protection, que tout chez lui, jusqu'à son regard, semble vous dire : « Vous pouvez compter sur moi ; je vous vois, vous ne serez pas oublié. »

Au moment de passer dans la salle à manger, les seigneuries offrirent la main aux duchesses et aux marquises. Je les laissai passer, non sans remarquer le coup d'œil de complaisance et d'anxiété que ces beautés surannées, véritables fleurs d'automne, jetaient furtivement sur les glaces pour voir si la chaleur du salon n'avait pas déjà fané leurs roses d'emprunt. Je descendis ensuite l'escalier au milieu de la foule des *dii minores*, c'est-à-dire des baronnets, des membres du parlement, des gentilshommes campagnards ; et je me trouvai enfin placé à table à côté d'une jeune personne aussi jolie qu'aimable, dont la physionomie avait je ne sais quoi d'intéressant et de mélancolique.

Elle était mise avec plus d'élégance que de luxe ; son sourire était mêlé d'une sorte de gravité ; elle avait un air de modestie et de dignité en même tems ; et, quoique ses manières fas-

sent pleines d'aisance, on y remarquait aussi cette défiance de soi-même qu'on rencontre si rarement dans le grand monde. Elle montra d'abord un peu de réserve, mais elle finit par se livrer à la conversation. Je reconnus qu'elle était aussi sensible que modeste, et qu'elle avait autant d'esprit que de beauté. La plupart des convives la connaissaient, et cependant je voyais avec surprise qu'elle ne recevait pas de la compagnie cette préférence marquée que tant de charmes, d'esprit et de douceur, semblaient devoir lui assurer; car, en la comparant aux autres femmes que je voyais, et qui la regardaient d'un air d'indifférence et même de dédain, elle me paraissait une rose parfumée, une fraîche violette fleurissant dans un coin retiré, tandis que tous les honneurs du parterre étaient réservés pour le jaune souci, pour l'insipide tulipe et pour le pavot narcotique. . . . .

Pendant le dîner on ne lui donna jamais d'autre nom que celui d'Emilie. Le comte lui adressa une ou deux fois un sourire presque affectueux, et lui envoya, sans qu'elle l'eût demandé, la moitié d'une aile de faisan, d'un air qui semblait dire : « Je sais que je vous sers à votre goût. » . . . .

Après le dîner je demandai au comte le nom de l'aimable voisine que j'avais eue à table. White, me répondit-il ; et il n'ajouta pas à ce mot quelqu'une de ces phrases si en usage dans le beau monde, comme : « charmante personne, riche héritière, d'une excellente famille, pleine de talens ; » ou, ce qui est plus estimé dans un salon, « ayant de belles espérances ». — Elle est bien nommée, lui répondis-je, car la neige n'a pas plus de blancheur. Sa beauté n'a pas besoin d'éloges ; la nature y a pourvu.

Deux ou trois fats sourirent d'un air d'ironie. « C'est une bonne fille, » dit le comte, et il changea de conversation. Le diplomate trouva qu'elle manquait d'usage du monde, ce qui prouvait qu'il manquait lui-même de goût et de jugement ; et le nabab prétendit qu'elle était trop grave et trop froide, ce que personne ne dira de sa prétentieuse moitié. . . . .

Moins je vis qu'on recherchait l'intéressante demoiselle, plus je sentis augmenter l'intérêt qu'elle m'inspirait. Je m'attachai à elle pendant toute la soirée, et j'eus recours à une ruse de guerre pour apprendre quelque chose de son histoire. « J'ai connu autrefois un colonel White, lui dis-je ; je trouve quelque ressemblance entre

quelque ressemblance entre vous et lui. — Je n'ai jamais connu personne de ce nom, me répondit-elle avec un air d'embarras. » Je fus assez fou pour revenir à la charge, et je lui parlai de lord B*** qui avait épousé une miss White; sur quoi elle me dit en rougissant qu'elle n'avait jamais connu ses parens, et qu'elle devait tout aux bontés du comte, son protecteur.

Mon cœur me reprocha la rougeur que j'avais fait naître; je fis une assez mauvaise retraite, en lui disant que je plaignais ses parens de ne pouvoir jouir du plaisir de se voir revivre dans une fille douée de tant de perfections. Je gardai le silence le reste de la soirée.

Je trouvai cependant l'occasion de demander quelques renseignemens sur sa famille à notre diplomate qui, prenant suivant son usage un air de mystère et d'importance, me demanda si je ne connaissais dans la chambre des lords personne qui lui ressemblât? Je me souvins sur-le-champ du marquis de V***, frère de la comtesse. Emilie était son image parfaite. Le nabab m'informa ensuite qu'elle était fille naturelle du marquis; que sa seigneurie, après avoir trompé

et abandonné la mère d'Emilie, avait épousé une femme très-riche, et n'avait plus songé à sa fille que sa sœur avait prise sous sa protection, et à qui elle avait assuré une somme de deux mille livres; qu'au surplus ce mariage n'avait pas été fort heureux, attendu que sa femme était un véritable dragon. « Tant mieux! pensai-je, il mérite non-seulement tous les déboires qu'il peut essuyer dans l'intérieur de son ménage, mais il devrait être montré au doigt, déshonoré dans le monde, pour avoir lâchement abandonné sa fille après avoir honteusement trahi celle qui lui avait donné le jour. Combien de malheureux rejetons, séparés de la tige qui leur a donné l'être, périssent à l'ombre, foulés sous les pieds de l'orgueil, flétris par le souffle glacial du mépris, tandis qu'ils auraient pu faire honneur à la main qui les aurait élevés et cultivés! Combien de pauvres protégées, d'infortunées soi-disant orphelines, voyons-nous dans les nobles familles, et dont les parens dénaturés ne craignent pas de se déshonorer en les désavouant! Que de charmantes créatures tombent dans l'abîme du vice, soit parce qu'une avarice

sordide ne leur a assuré aucun moyen d'existence, soit parce qu'une extravagance égoïste leur a donné une éducation trop au dessus de la situation qu'elles devaient occuper dans le monde. Cependant les fruits des amours illégitimes des rois voient souvent leur front orné de la couronne ducale, et les hommes qui ont pillé les trésors de l'Orient couvrent, à force d'or, la basse extraction de leurs enfans à teint cuivré.

Quel contraste absurde ! N'est-ce pas le comble de la démence que de fixer la honte sur la tête de l'innocente victime des crimes d'un père ? Pourquoi faut-il que ces êtres malheureux, méprisés, humiliés, ne puissent avoir ni un père, ni un nom ? Dans la haute cour de la chancellerie du Ciel, ne déposeront-ils pas contre les auteurs dénaturés de leur existence ? Pourquoi voit-on si rarement la séduction punie ? Pourquoi tant de mariages d'intérêt ôtent-ils à l'innocence tout espoir de pouvoir réclamer un père ? Parce que le vil voluptueux est étranger à l'humanité ; parce qu'une passion brutale ne connaît pas de liens plus doux et plus tendres. C'est ainsi que l'image vivante d'un

être dégradé se trouve souvent réduite à la servitude, vouée à l'infamie, tandis que le monstre qui lui a donné le jour brille dans un char doré, dort sur le duvet, et jouit de toutes les recherches du luxe. Puisse-t-il être abreuvé de honte et dévoré de remords!



— N° LVIII. —

VENTE DE FEMMES A LONDRES.

Qui que tu sois, elle est ou fut ta mère.

LEGOUVÉ, *Mérite des Femmes.*

Les tribunaux de Londres punissent d'une forte amende l'homme assez impitoyable pour maltraiter un animal ; et le juge est réduit à déplorer que la loi ne puisse s'étendre jusqu'à prévenir la dégradation de la plus intéressante moitié de l'espèce humaine ! Il paraît, au contraire, que les formalités des divorces, par la vente de la femme dans le bas peuple, sont fondées sur des usages transmis par les anciens Bretons antérieurement aux dynasties danoises. Un mari mécontent de sa femme, qui doute de sa fidélité, ou qui a des preuves de son inconduite, veut

divorcer : il en fait part à sa femme ; ils viennent l'un et l'autre se présenter dans la place publique le jour du marché. Le mari conduit sa femme liée par le cou avec une corde ; il l'attache au lieu où se vend le bétail, et la vend publiquement en présence de témoins. Ordinairement un huissier fait la prisée, très-souvent c'est l'époux. Quand le prix est arrêté, et il passe rarement quelques schellings, l'acquéreur détache la femme ; il la mène liée de la même manière, en la tenant par le bout de la corde, et ne la délie qu'après avoir parcouru la moitié de la place. Ces sortes de vente, très-communes en Angleterre, sont désignées par le peuple sous le nom de *horn-market*, marché aux Cornes. L'acheteur, toujours veuf ou garçon, est ordinairement un amateur de la marchandise vendue. La femme achetée devient la légitime épouse de l'acquéreur. Les enfans qui naissent de cette union sont considérés comme légitimes ; la loi contre l'adultère et la bigamie ne saurait atteindre les époux ainsi séparés et qui vivent dans de nouveaux liens. Il arrive cependant quelquefois qu'un acheteur de femme

contracte un nouveau mariage devant l'église, afin de mettre l'état de ses enfans à l'abri de toute contestation. Un lord anglais a offert, il y a quelques années, un exemple de ce que j'avance. Ce lord ayant enlevé et acheté ensuite la femme de son laquais, fit reconnaître son mariage devant l'église.

Le 12 avril 1817, je traversai le marché de *Smithfield* (destiné à la vente des bestiaux). Il y avait un rassemblement considérable de peuple : je vis un homme qui s'efforçait de passer une corde au cou d'une femme jeune et d'une beauté remarquable. Cette malheureuse se débattait et résistait de toutes ses forces à cet acte de violence. Comme ils faisaient grand bruit et excitaient du tumulte, un constable s'assura des époux et les conduisit chez le magistrat. Interrogé sur le motif qui avait pu donner lieu à cette conduite, le mari répondit que sa femme avait trahi la foi conjugale. L'épouse convint de bonne foi qu'elle n'était pas tout-à-fait innocente du reproche de galanterie. Le magistrat ne put que gémir sur cette scène de barbarie, et déplorer que la loi fût muette pour prévenir une sem-

blable pratique. Tout ce qu'il put faire fut de condamner le mari à fournir caution qu'il vivrait en paix par la suite. Il déchargea la femme d'accusation, et après avoir fait aux deux époux les plus pathétiques remontrances, il les renvoya.

Une vente semblable eut lieu le 9 décembre 1816, à Doncaster, sur la place *Buttacross*, au milieu d'une foule considérable de peuple ; on y vit un homme vendre sa femme à un peintre pour la modique somme de cinq schellings et demi.

Le 30 janvier 1817, à Wellington, un particulier vendit sa femme au vil prix d'un schelling et demi, en gratifiant même l'acheteur *d'un quart de bière* pour boire à sa santé.

Une autre infortunée, qui n'était pas encore âgée de vingt ans, fut traînée la corde au cou, le 4 avril 1817, sur la place *Darmouth*, avec une brutalité inouïe par son infâme mari, et vendue deux guinées. La condition déplorable de cette femme, qui était mariée depuis un an et demi seulement, excita le plus vif intérêt parmi les spectateurs, car elle paraissait horriblement souffrir de sa déplorable situation ; dans

son malheur, elle eut pourtant la consolation d'être achetée par son premier amant.

Un postillon, nommé Samuel Wallis, amena un jour sa femme au marché de Cantorbery, et lui ayant placé un licol autour du cou, l'attacha aux poteaux qui servent au même usage pour le bétail : elle fut alors offerte par lui en vente publique. Un autre postillon se présenta et acheta la femme ainsi exposée, moyennant un gallon de bière (quatre bouteilles) et un schelling, en présence d'un grand nombre de spectateurs. Le vendeur était marié depuis six mois, et sa femme n'était âgée que de dix-neuf ans.

Un milicien, nommé Toone, se trouvant en congé à Nottingham, et croyant avoir à se plaindre de la fidélité de sa moitié, résolut de s'en défaire par une vente, en tâchant néanmoins de tirer parti de sa marchandise. La femme fut exposée dans le marché, mise à l'enchère de trois pences (six sous) et fut adjugée à un amateur qui en offrit six pences. Elle lui fut délivrée avec le licol, aux applaudissemens des nombreux spectateurs.

La vente des femmes par leurs maris n'est pas

seule autorisée. Les ventes des maris par leurs femmes, quoique fort rares, ne sont pas sans exemple; et, bien que les juges réprouvent les marchés masculins, ils n'osent pas plus en prononcer la nullité qu'ils n'osent déclarer celle des marchés féminins, comme on va le voir.

Une affaire d'une nature peu ordinaire fut portée devant sa seigneurie le maire de Drogheda. Une femme, Marguerite Collins, porta plainte contre son mari qui l'avait abandonnée pour aller vivre avec une autre femme. Dans sa défense, le mari dit que sa femme était d'un caractère extrêmement violent, que dans sa colère elle l'avait offert en vente pour deux pences (quatre sous) à celle dans la possession de laquelle il était maintenant; qu'elle l'avait vendu et livré pour trois demi-pences (six liards); que sur le paiement de la somme il avait été emmené par l'acheteuse; que plusieurs fois sa femme, la venderesse, dans ses accès de colère, l'avait si cruellement mordu, qu'il en portait encore de terribles marques, quoique plusieurs mois se fussent écoulés depuis qu'il ne lui appartenait plus (et il fit voir ces marques). La

femme acheteuse, ayant été mandée pour rendre témoignage, a corroboré la totalité des faits, confirmé l'achat, et déclaré qu'elle était plus contente, chaque jour, de son acquisition; qu'elle ne croyait pas qu'il y eût de loi qui pût lui ordonner de s'en séparer, parce que le droit de la femme, de vendre son mari, dont elle était mécontente, à une autre femme qui s'en accommodait, devait être égal au droit du mari dont la faculté de vendre était reconnue, surtout lorsqu'il y avait consentement mutuel, comme dans le cas présent.

La femme plaignante fut tellement exaspérée du plaidoyer plein de bon sens de l'acheteuse, que, sans respect pour sa seigneurie, elle sauta au visage de ses deux adversaires, et qu'elle les aurait déchirés avec ses dents et ses ongles, si on ne l'en eût séparée.

Comment concilier avec la religion chrétienne, surtout avec la religion catholique qui a été long-tems dominante en Angleterre, la transmission d'une semblable coutume depuis les siècles de barbarie jusqu'à nos jours? C'est ce que je n'entreprendrai pas de résoudre. Je me bor-

nerai à observer qu'une coutume aussi infâme s'est conservée sans interruption, qu'elle est mise chaque jour à exécution ; que si quelques magistrats des comtés, informés que de semblables marchés allaient se faire, ont cherché à les empêcher en envoyant sur les lieux des constables ou huissiers, la populace les a toujours dispersés, et qu'elle a maintenu ce qu'elle considère comme son droit.



— N° LIX. —

LES DÉCOUVERTES.

—

Dentibus atque comis, nec te pudet, uteris emptis.
MARTIAL.

Tu n'as pas honte d'avoir des dents et des cheveux achetés à prix d'argent.

« Vous êtes un vieux soldat bien fidèle à la consigne, bien discret, me dit un jour mon étourdi de cousin l'officier aux gardes : vous ne m'avez pas dit un seul mot du mariage de lady Freeling avec le gouverneur de son fils ; mais on ne peut rien me cacher, et je l'ai appris, ainsi que bien d'autres choses. J'ai découvert que mistress Willougghy met du rouge et du blanc, que lady Birmingham porte de faux cheveux et de fausses dents, que sir Brightfriend n'a d'autre revenu que ce qu'il gagne au jeu, que lord John Pavison ne soutient sa mai-

son qu'en trafiquant sur ses chevaux, que le général B*** reçoit une pension d'une douairière, et que le révérend docteur Orthodox vit partie à crédit, partie du bénéfice qu'il fait en achetant et revendant des livres rares. Que de *voies et moyens* nos gens à la mode savent trouver pour vivre! Le budget du chancelier de l'échiquier n'est rien en comparaison. Mais pour en revenir au mariage de lady Freeling, pourquoi diable m'en avez-vous fait mystère? — Parce qu'on m'en a fait confidence et que je savais qu'on voulait le tenir secret; parce que je ne trahis jamais la confiance qu'on m'accorde; parce que vous êtes un crible qui ne peut rien garder de ce qu'on y verse; enfin, parce que, comme vous le savez, je trouve toujours plus de plaisir à écouter qu'à parler. — C'est bien le diable qu'un pareil mariage! Je déteste toute la race des gouverneurs depuis que j'ai échappé à leur férule. Ce sont de rusés matois. On ne trouve en eux que modestie, humilité, grands sentimens, de graves sentences, des périodes bien ronflantes; mais pas un limier n'a le nez aussi fin pour flairer le gibier dont ils veu-

lent faire leur proie : ils ont des yeux de faucon pour découvrir une riche héritière bien laide, ou une femme un peu sur le retour à qui un reste de chaleur naturelle rend le veuvage insupportable. Ces bonins personnages travaillent en sapeurs et en mineurs dans l'intérieur des familles; et ils sont bien plus dangereux avec leur habit noir que nous ne le sommes avec notre uniforme écarlate. Ces insectes lugubres dévorent tous les fruits de la terre, en absorbent toute la sève, nous coupent l'herbe sous le pied, et de par Dieu.... — Vous traitez le clergé trop rigoureusement! m'écriai-je. — Point du tout, reprit-il; je ne parle pas du clergé en général, je n'attaque que les précepteurs et ceux qui s'insinuent dans les familles en qualité de chapelains. Ils me font absolument perdre patience. Faut-il faire une lecture sentimentale, vous raconter une histoire, vous amuser de quelque anecdote, grimper à un arbre pour cueillir des fruits pour vos enfans, vous couper un bâton dans un bois, les drôles sont toujours prêts à tout faire. Ils supportent un refus, dévorent un affront, et ont toujours un calme et une patience à toute

épreuve. Ils passeront une journée, si vous le voulez, à pêcher à la ligne sans hameçon, à faire du filet auprès d'une veuve, à préparer des dessins de broderie pour une pauvre fille assez laide pour n'avoir pu trouver de soupirant. Ce sont eux qui donnent le bras aux vieilles tantes à la promenade, qui invitent les douairières à danser quand elles se trouvent délaissées par tous les jeunes gens, qui chatouillent de complimens flatteurs l'oreille d'une vieille fille jusqu'à ce qu'elle vienne à penser que le mariage est un état respectable, qu'elle ne peut trouver un époux qui lui convienne mieux que celui qui lui débite tant de douceurs; et bientôt elle prive sa propre famille de ses vingt mille livres sterling pour enrichir celle de M. le précepteur.

» La persévérance de cette espèce de gens finit aussi quelquefois par gagner le cœur d'une veuve qui se souvient que son pauvre cher défunt mari s'enivrait, jurait, la gouvernait avec une verge de fer, et, qui pis est, lui faisait quelques infidélités. Or, elle trouve au contraire que le révérend a des mœurs douces et tranquilles : il est jeune et robuste; il est modeste et

docile ; il semble n'avoir pas de volonté à lui ; il connaît tous les goûts, tous les faibles de la belle veuve (car quelle est celle qui ne croit pas l'être ?). Il les respecte, il sait que sa santé est délicate, qu'elle est obligée d'avoir recours à l'opium, que son caractère est irritable, qu'elle se couche tard, qu'elle passe au lit la plus grande partie de la journée. Elle prévoit qu'il lui préparera son déjeuner, qu'il lui fera une lecture pendant qu'elle sera au lit ; qu'en un mot ce sera le mari le plus complaisant qu'elle puisse trouver. Il est pourtant possible qu'elle se trouve trompée dans son attente ; le changement de fortune... »

« Changeons de conversation, lui dis-je : comment avez-vous fait les découvertes dont vous m'avez parlé sur le rouge, les fausses dents, les faux cheveux, les *voies et moyens*, etc. ? Comment des secrets si importans vous ont-ils été divulgués à votre âge ? — Comment ils m'ont été divulgués ? répéta-t-il, en arrangeant ses cheveux devant une glace : par les dames. Que diable ! un jeune homme de bonne mine peut découvrir tout ce qu'il veut savoir ; et j'ai maintenant

des données si certaines que je puis vous dire si une femme met du rouge ou porte de fausses dents, sans avoir besoin de consulter personne ou de savoir son âge. Je vous dirai de même si un homme va à l'Opéra dans sa loge, ou s'il y entre avec le billet d'un souscripteur, ou l'argent à la main, ou avec un billet donné. Oh! je vous assure que je suis au fait de bien des choses, de bien des choses qui méritent d'être sues. — Vous êtes plus savant que je ne pensais, lui dis-je; mais faites-moi donc part de votre science. — Eh bien, d'abord il faut que vous sachiez que si vous êtes avec une femme qui porte des dents artificielles, elle ne s'approchera pas de la demeure d'un dentiste, et se gardera bien de faire arrêter sa voiture à sa porte. C'est comme un chien attaqué d'hydrophobie, et qui craint jusqu'à la vue d'un bassin rempli d'eau. Au contraire, une femme qui a de belles dents, telles que la nature les lui a données, se fera un plaisir de vous prier de l'accompagner chez Ruspini, afin que vous entendiez les complimens qu'il lui fera. Jamais il n'a vu de si belles dents; elle n'a nul besoin de son secours. Celles qui

sont obligées d'avoir véritablement recours à ses soins, ont la précaution de le faire venir chez elles en secret.

» De même, une femme qui met du rouge n'ira pas avec vous chez un parfumeur, de peur que vous ne la soupçonniez de prendre chez lui ses belles couleurs : elle craint toujours de s'échauffer, et vous laisse admirer son teint sans en parler elle-même. Au contraire, celle qui ne doit qu'à la nature les roses qui parent ses joues, se plaint toujours d'avoir des couleurs trop foncées : quand elle se voit dans une glace en revenant de la promenade, elle s'écrie : « Pourquoi donc suis-je rouge de la sorte? j'ai vraiment l'air d'une campagnarde ; on me prendrait pour une fermière ; je me fais peur à moi-même! Il n'en est rien pourtant, car elle sait fort bien que ses belles couleurs font l'envie et le désespoir des neuf dixièmes des femmes de sa connaissance.

» Le propriétaire d'une loge arrive à l'Opéra d'un air de confiance ; il porte la tête haute, on dirait qu'il entre chez lui. Sa loge est sa propriété, et doit lui donner de l'importance dans

le monde. Le porteur d'un billet de souscripteur a un peu moins d'assurance. Il veut se donner un air d'aisance, mais on remarque en lui quelque chose de gêné et de contraint, parce qu'il craint qu'on ne sache qu'il n'est que momentané possesseur d'un droit appartenant à un autre. Celui qui entre pour son argent a un air d'indépendance, mais c'est un étranger qui arrive dans un logement qu'il vient de louer. Son œil se promène de côté et d'autre, il change de place plusieurs fois, il cherche à s'assurer s'il a tout ce qu'il a droit de prétendre pour la somme qu'il a payée en entrant. Il cherche à se glisser incognito. Il prend sans hésiter la première place qu'on lui offre, et n'en bouge plus avant la fin du spectacle. S'il a l'habitude du théâtre, il se trouve à son aise une fois qu'il est assis, et sert de *cicerone* aux provinciaux qui se trouvent près de lui; mais si c'est la première fois qu'il y vient, il garde un silence modeste, et semble toujours penser que son admission est une faveur. »

Mon jeune cousin se préparait à entrer alors dans le détail de ce qu'il appelle les *voies et moyens*; mais j'avais un rendez-vous, et je fus

obligé de le quitter. D'après ses importantes découvertes, on pourrait croire que son expérience le met en état d'échapper à tous les piéges tendus à la jeunesse dans la capitale; point du tout : il est tous les jours la dupe d'intrigans et de coquettes, de sorte que les connaissances qu'il a acquises ne lui sont d'aucune utilité. Elles ne lui servent qu'à amuser ses amis, et à les faire rire à ses dépens.



— N° LX. —

UNE SCÈNE DU DRAME DE LA VIE.

Dans un corps délicat porter un cœur d'airain!

. . . .

Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles.
Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.

GILBERT.

« FAITES avancer ma voiture, John, et dites à mistress Bennett de m'apporter mon schall. — Lequel, Madame ? — Mon schall des Indes. Non, mon schall français, ou ma pelisse bordée d'hermine, et ..... John ! — Madame. — Dites à ce confiseur qu'il est un impertinent, et qu'il ne s'avise jamais de frapper plus d'un coup à la porte d'une femme comme il faut ; s'il fait l'insolent, jetez-le à la porte, et ..... John ! — Madame. — Si cette femme de qualité ruinée se présente encore chez moi, dites-lui tout nette-

ment que je n'y serai jamais pour elle. Je ne connais rien de plus insupportable que de voir de ces mendians orgueilleux frapper à ma porte. Que diraient mes amis du grand monde, s'ils en étaient instruits? Ils penseraient que c'est une ancienne connaissance, une pauvre parente, et ce serait une honte pour votre maître et pour moi. De pareilles canailles ne doivent pas même entrer dans l'antichambre.

» Madame, que dirai-je au tailleur qui a fait votre amazone? — Dites-lui qu'il est bien hardi de m'envoyer son mémoire quand il n'y a pas six mois qu'il travaille pour moi. Il faut qu'il apprenne à se conduire et à se tenir à sa place. Je ne le recevrai qu'au bout de l'année, et alors je lui ferai savoir quand il pourra être payé. Les gens comme il faut ne paient que tous les deux ans, encore faut-il pour cela qu'ils soient aussi riches que votre maître et moi, et qu'ils n'aient rien de mieux à faire de leur argent. Quant à moi, j'ai à payer ma loge à l'Opéra et mes dettes d'honneur à acquitter.

» Cet homme ne fait que de s'établir, Madame; il est pauvre, et c'est pour cela.... — Il est pauvre? tant pis pour lui. S'il avait du talent

il serait riche. Voilà ce que c'est que d'employer de pareils misérables. Je ne l'ai fait qu'à la prière de lady Virginie Sensitive ; mais désormais, avant de donner ma pratique à un marchand, je m'informerai s'il a équipage. Ce n'est pas que je trouve bon que la canaille veuille nous singer, mais je ne veux avoir affaire qu'à des gens qui travaillent pour le grand monde, et qui peuvent faire crédit, dix ans s'il le faut. — Il a une famille nombreuse, Madame, et il sera mis en prison s'il ne reçoit cette bagatelle. — Cette bagatelle? sans doute ; dix guinées pour m'avoir fait un habit qui me donne la tournure la plus ridicule ! (Elle avait raison, mais ce n'était pas la faute du tailleur ; et John aurait pu lui répondre : Rendez-en grâce à la nature.) — Que m'importe qu'il aille en prison? Que m'importe sa famille? Lui ai-je commandé ses enfans? De pareils reptiles devraient-ils se marier pour mettre ensuite leur marmaille à la charge des paroisses, et faire lever des taxes sur les gens comme il faut?

» — Madame, votre oncle est venu ce matin. Il demande avec instance une réponse à la lettre qu'il vous a écrite.

« Voici une guinée que vous donnerez à M. Morris ; mais ne vous avisez jamais de l'appeler mon oncle. Dites-lui que c'est le dernier argent qu'il recevra de moi, et que s'il persiste à me déshonorer en se présentant à ma porte, j'enverrai chercher un constable pour le faire arrêter. Eh ! mais quel est ce tapage que j'entends ? — C'est Laure et Georges qui jouent dans le jardin, Madame. — Laure et Georges ! Insolent ! Voulez-vous dire M. Georges-Auguste-Frédéric Budge et miss Laure-Zéphirine-Constance Budge ? Osez-vous bien, drôle que vous êtes, parler aussi familièrement des enfans de votre maître ? Vous avez bon besoin d'apprendre à vivre. Par exemple, quand je sortis du Musée Britantique l'autre jour, je vous trouvai à la porte, roide comme un piquet, et faisant des grimaces effroyables au lieu d'avoir un air respectueux et de porter la main à votre chapeau ; quand vous me suivez dans la rue, vous vous amusez à jouer avec mon chien, au lieu de me suivre à trois pas, le corps droit, l'air attentif, enfin comme le domestique d'une femme comme il faut. Voilà ce que c'est que de prendre à son

service des lourdauds de paysans! Au surplus, vous savez que je vous ai donné votre congé; ainsi vous pouvez faire votre paquet pour le premier du mois prochain. Je chercherai à savoir ce qu'est devenu le nègre qui a servi lord Philander, et qui était sans place. Je réponds qu'il connaît son devoir et qu'il sait comment on doit servir une femme de qualité. Allons, appelez le second laquais. Je voudrais bien qu'il fût plus grand! Dites-lui de mettre sa livrée neuve, galonnée en or, et faites-en autant. N'oubliez pas de prendre votre canne, et servez-vous-en pour écarter les mendians qui pourraient s'approcher de ma voiture quand j'en descendrai, afin que je trouve le chemin libre et qu'on puisse voir qui je suis. Eh bien! qu'attendez-vous? tournez-moi les talons. Que mistress Bennett avertisse votre maître que je dînerai à sept heures et demie, et que j'irai ensuite à un concert. »

Si mes lecteurs désirent savoir qui est mistress Budge, voici son histoire en peu de mots:

Mistress Budge est fille d'un journalier qui, en mourant, la laissa à la charge de sa paroisse.

Sa mère avait fait comme bien des dames, elle avait pris un second mari pendant la vie du premier. Dolly, c'était le nom de la fille, entra au service de M. Spécieux, procureur, dont elle était l'unique servante. De même qu'on voit des boutiques suspectes où l'on fait plus d'un métier, et où le marchand ne s'informe pas bien scrupuleusement si celui qui lui propose d'acheter quelque objet en est légitime propriétaire, ainsi Dolly avait dans cette maison plus d'une occupation ; et au bout de quelques mois on s'aperçut d'un changement considérable dans sa taille.

John Budge remplissait à cette époque un rôle brillant chez M. Spécieux ; il était chargé de donner à ses bottes le seul vernis dont il pût se vanter, de balayer l'étude et le cabinet, quelquefois même de servir de recors et de témoin.

Dolly était naturellement fière ; sa nouvelle situation l'humiliait. Un beau jour, dans un paroxisme de rage, elle saisit son maître à la gorge, et pensa l'étrangler en l'accablant de reproches. Celui-ci, qui avait toujours vécu dans une crainte salutaire de la strangulation,

et qui savait que plus d'un homme d'esprit sort du monde de cette manière, prit la résolution de se débarrasser de Dolly et compagnie : il fit venir John Budge et lui proposa, ce que celui-ci regarda comme un excellent marché, une femme dont il était sûr d'avoir de la progéniture, cent livres sterling de bel et bon argent au coin du royaume, et une place de clerc. Il accepta sans hésiter, et entra sur-le-champ en fonctions. Dolly, devenue mistress Budge, fit le métier de prêteuse sur gages, ce qui augmenta sa fortune plus que sa probité. Budge, de son côté, était plein d'activité, d'astuce et de hardiesse ; il était toujours prêt à faire tous les sermens requis et nécessaires, chose fort utile dans son métier comme dans celui de sa femme ; et ce digne couple parvint à acquérir ainsi une assez jolie fortune.

De commis qu'il était de M. Spécieux, Budge, au bout de quelques années, devint son associé ; enfin le diable s'étant emparé du premier, comme d'un bien qui lui appartenait de droit, son ancien clerc lui succéda ; sa femme vendit sa boutique et vint présider à sa maison. Les affaires

prospérèrent tellement que M. Budge prit à son tour un associé auquel il laissa le soin de tout le contentieux, en se bornant à la fortune qu'il avait acquise, et aux trois quarts des bénéfices qu'il s'était réservés. Il se lança dans le grand monde, prit équipage, acheta une terre, une maison de campagne ; et sa femme devint ce qu'elle appelait « une femme comme il faut. »

Mais si la fortune peut élever à la richesse et à la puissance l'homme pauvre et obscur, il n'est pas en son pouvoir de faire de qui bon lui semble un homme ou une femme *comme il faut*. L'éducation, le bon ton, la grâce, les talens, l'instruction, ne dépendent pas de ses caprices ; c'est une vérité que sentait parfaitement le roi Jacques. Un Ecossais ambitieux, pour qui ce prince avait des bontés, lui demandait un jour de le faire un homme comme il faut : « Non, non, lui répondit le roi ; je puis faire de vous un comte, un duc, mais mon pouvoir ne va pas jusqu'à en faire un homme comme il faut. »

Si l'on réfléchit donc, non-seulement sur l'origine de mistress Budge, mais sur son premier

métier, sur l'éducation qu'elle avait reçue, sur les habitudes qu'elle avait contractées, on sera moins étonné de son orgueil insupportable, de son ton commun et grossier, et de son manque d'humanité. Mais ce qui est le plus lamentable, c'est qu'elle n'est pas la seule de son espèce ; il en existe dans cette capitale un nombre considérable que l'on pourrait citer au besoin.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AINÉ.

81820621

J.G. Aspin
16.10.81